
ESPIONNAGE
PAUL KENNY
RENDEZ-VOUS DE NUIT
MANŒUVRES NOCTURNES
Éditions "FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Tout seul à sa table, Coplan commanda son douzième verre de bière, par une injonction impérative, appuyée d'un signe du pouce vers le pot qu'il venait de vider. Ensuite, il promena un regard de défi autour de lui.

- Bande de salauds, grommela-t-il à haute voix, en français, sans s'adresser à personne en particulier.

Aux autres tables, les mineurs aux yeux cernés par de la poussière de charbon détournèrent un instant la tête, puis reprirent leurs colloques en divers dialectes bas allemands. Cet étranger antipathique buvait trop, et il avait la boisson mauvaise.

Le patron du bistrot, tout en continuant d'essuyer un verre, coula un regard oblique vers le client mal embouché. La serveuse soutira un pot de bière blonde et mousseuse, racla le surplus d'écume et vint poser devant Coplan le grand verre à poignée, exactement comme si elle avait apporté un seau d'eau à un cheval. Sans un mot, le visage strictement inexpressif.

Francis but à larges traits. Geste mal calculé ou signe de provocation, la pinte toucha la table avec une force superflue. Le bruit du verre cognant le marbre fit tiquer les consommateurs. Plusieurs d'entre eux regardèrent le Français d'une façon spéciale, montrant ostensiblement qu'il commençait à les énerver.

- Eh bien, quoi ? fit Coplan en les dévisageant à tour de rôle. On est tous des Européens, non ?

Il ricana, cracha par terre, se rejeta en arrière contre le dossier de sa chaise, fixa l'assemblée d'un air goguenard.

- Il vous retombera sur la gueule, votre plébiscite, affirma-t-il avec une satisfaction méchante. Vous avez voulu faire les malins, hein ? Vous avez cru qu'en votant pour le rattachement de la Sarre à l'Allemagne vous alliez salement coincer la France, hein ! Eh bien, la France vous dit merde ! Scheise !

Au milieu d'un silence de plomb, il empoigna son verre et avala trois longues gorgées, puis il s'essuya la bouche du revers de sa manche. Un mineur aux traits burinés se tenait debout devant lui.

- Ici, on ne parle pas de politique, dit l'homme. Alors, un bon conseil : foutez-nous la paix.

Il s'était exprimé en un français fortement alourdi par un accent tudesque. D'autres mineurs hochèrent la tête, approbateurs. Le patron, les bras croisés, surveillait la scène, prêt à intervenir en cas de besoin. Au centre minier de Jägersfreude, les bagarres sont monnaie courante.

- Qui pourrait m'empêcher de dire ce que je pense ? articula Coplan. Toi, bille de clown ?

L'ouvrier parvint à dominer l'accès de colère que cette injure allumait en lui. L'allusion à sa figure enlaidie par le dur labeur d'abattage était particulièrement cynique.

- Allons, dit-il en faisant un effort de conciliation méritoire, finissez votre verre et laissez-nous tranquilles. Nous, la politique, on s'en balance...

- Des caves... Voilà ce que vous êtes : des caves ! Et Monsieur est le porte-drapeau... Va te faire foutre, hé, Duconneau. Va me chercher une autre pinte...

Le mineur agrippa Coplan par les revers, le souleva de sa chaise avec une aisance stupéfiante.

- Si c'est comme ça, gronda-t-il, vous allez filer plus vite que vous ne le pensiez... Heinrich ! Offnen Sie die Tür !

Un des ouvriers bondit sur ses pieds, alla ouvrir la porte du caboulot comme le lui demandait son collègue. Une rafale de vent froid et humide pénétra dans la salle, dilua la fumée des cigarettes et des pipes.

Personne ne comprit pourquoi le mineur lâcha subitement le Français, ni comment celui-ci parvint à expédier un direct percutant sur la face de son adversaire. Toujours est-il que le Sarrois trébucha en arrière, plus estomaqué qu'étourdi. Une flambée de fureur décupla son agressivité; dents serrées, il repartit à l'attaque, décidé cette fois à flanquer à cet insupportable pochard une correction en bonne et due forme.

Son poing gauche frappa d'un crochet sec et précis le maxillaire inférieur de Coplan, sa droite visa l'estomac mais fut déviée... Le poignet serré dans un étau, l'homme n'eut pas le temps de réaliser

ce qui lui arrivait. Soulevé de terre, il décrivit une surprenante trajectoire et fut lancé comme un projectile sur une table encombrée de verres et de cendriers. Un terrible fracas annonça sa chute, des chaises furent bousculées par la table qui se renversait.

Sans se préoccuper de leur camarade, deux mineurs foncèrent vers l'irascible client tandis que le patron décrochait le téléphone avec résignation. Coplan fléchit des jambes avec une soudaineté assez étrange étant donné son état d'ébriété. Emportés par leur élan, ses deux agresseurs basculèrent au-dessus de lui, fauchant une autre table au passage. La serveuse lâcha un cri perçant, plus inquiète pour les verres que pour les consommateurs.

D'une détente, Coplan plongea dans la direction du mineur qu'il avait projeté au milieu d'un cercle d'ouvriers assis.

- Je vais t'améliorer le portrait ! clama-t-il d'une voix vindicative en agrippant l'homme pour le remettre sur ses jambes.

Derechef, il écrasa son poing dans la figure de sa victime. Il se sentit empoigné par les bras, arraché à son antagoniste, transporté vers la porte large ouverte. Calant ses pieds de chaque côté de l'embrasure, à un mètre du sol, il se propulsa en arrière avec les travailleurs qui voulaient le flanquer dehors.

Sa décharge musculaire fut d'une telle violence que le groupe, refluant de deux pas, alla s'affaler avec un bruit mou sur les dalles ensablées. Mais avant que Coplan ait pu se libérer de l'étreinte de ses adversaires, le mineur qu'il avait malmené apparut devant lui et lui envoya sa chaussure en pleine physionomie. Coplan vit scintiller mille étoiles, sa tête cogna le pavement.

- Fichez le camp, conseilla le patron aux habitués. Les flics vont s'amener d'une seconde à l'autre. Ils embarqueront ce forcené. Pas la peine que vous ayez des histoires...

La plupart des mineurs ne se le firent pas dire deux fois.

- On te paiera demain, Hans, promirent certains en se coiffant de leur casquette et en boutonnant leur vareuse.

- J'espère qu'il a son compte, ce tordu, maugréa un grand type maigre tandis qu'il se dirigeait vers la porte en contournant le corps de Francis.

Le mineur sarrois qui avait calmé l'ardeur bagarreuse de Coplan n'en semblait pas convaincu. Il se pencha sur son adversaire pour le renvoyer dans les songes au moindre signe de réveil.

Les yeux fermés, la respiration courte, Coplan ne bougeait pas. Le bistrot s'était pratiquement vidé. La servante, fataliste, alla chercher un balai pour déblayer les débris.

- File, Wendel, insista le patron. S'ils te trouvent là, ils vont te demander des tas d'explications. Et tu en auras pour deux heures au moins.

- Je m'en vais, opina l'ouvrier.

Il se redressa, fit demi-tour pour aller prendre sa canadienne pendue à un portemanteau. Sa cheville fut subitement enserrée par un cercle de fer. Un coup de tête dans le bas du dos le fit tomber en avant. Aplati sur le ventre, l'homme éprouva une douleur aiguë parce qu'une torsion implacable de sa jambe droite le clouait au sol.

- Ballot ! grimaça Coplan, agenouillé derrière lui. C'est maintenant qu'on va rigoler, puisque tes petits copains nous laissent le champ libre.

Médusé, le patron ne songeait pas à intervenir. Ce satané Français était donc vicieux au point de recommencer après avoir été proprement assommé ?

Avec un soulagement indicible, le tenancier vit se profiler deux silhouettes d'agents de police dans l'encadrement de la porte. Matraque à la main, ceux-ci s'élancèrent vers les deux hommes en train de lutter par terre. Des collègues les suivaient.

Le patron les accueillit avec une moue désabusée, montrant les dégâts commis dans son établissement. Cela se passait de commentaires.

Les policiers eurent tôt fait de séparer les deux batailleurs et de les remettre bon gré mal gré sur leurs pieds, avec une rudesse efficace. La figure du mineur, comme celle de Coplan, portait la trace de sérieux horions.

- Ivresse, coups et blessures, déprédations de mobilier, énonça un des agents avec une satisfaction amère, en balayant la salle du regard. Une nuit au bloc vous fera le plus grand bien, en attendant la suite.

- Vous exagérez, dit Coplan, absolument dégrisé. Cet individu m'a provoqué de façon délibérée. Lui était saoul, mais pas moi.

Wendel eut un sursaut de colère.

- Espèce de sale voyou ! éclata-t-il alors que les agents l'immobilisaient plus fermement. C'est vous qui...

- Bouclez-la, tous les deux ! ordonna sèchement le plus âgé des représentants de l'ordre. Vous expliquerez vos histoires au commissaire. Allez, en avant...

Les deux trublions furent poussés dehors par leur escorte et emmenés dans la rue qui longeait la voie de chemin de fer. Avant de quitter le bistrot, un des agents dit au tenancier :

- Venez demain matin au commissariat, Hans. Nous recueillerons votre témoignage.

Avant de refermer la porte, il ajouta avec une lourde ironie :

- Cela ne fera jamais que le trente-septième... Vous feriez mieux de vendre de l'eau minérale.

Jägersfreude n'est qu'un petit bourg aux maisons tristes, encerclé par des charbonnages disséminés dans la forêt; comme dans la plupart des hameaux qui peuplent la Sarre, la population y est essentiellement ouvrière. Le poste de police reçoit chaque jour son contingent d'ivrognes, aussi l'officier de service ne s'émut-il pas en voyant arriver les deux prisonniers. Au contraire, il fut étonné de ne pas devoir en héberger davantage.

- Collez-les en cellule jusqu'à demain, dit-il à ses hommes. Je n'ai pas envie d'écouter leurs divagations.

Puis, le nez sur des formulaires administratifs, il questionna

- Scandale sur la voie publique ? Ivresse caractérisée ?

- Coups et blessures, dommages matériels, compléta un des agents de la patrouille.

Coplan et Wendel furent conduits dans la cave; une lourde porte de fer fut ouverte pour leur livrer passage et une bourrade les envoya contre le mur d'en face. Le battant vint se replacer dans l'embrasure, la serrure cliqueta, un verrou fut glissé à l'extérieur avec un claquement définitif.

Une lampe électrique de quinze watts dispensait une lumière fade à l'intérieur de la cellule qui mesurait environ trois mètres sur

deux. Le guichet s'ouvrit brutalement et une voix aboya :

- Et maintenant, du calme, sinon nos matraques viendront vous mettre d'accord.

Le guichet se rabattit sans que les détenus aient pu voir la tête du flic de service.

Wendel posa sur Coplan un regard chargé de rancune. C'était la première fois de sa vie qu'il allait passer la nuit au poste. Francis haussa les épaules, avisa l'une des couchettes et s'y étendit sans se donner la peine de délacer ses chaussures. Les deux mains sous la nuque, il feignit d'ignorer la présence du mineur et s'abîma dans ses réflexions.

Au bout de quelques minutes, le Sarrois se coucha à son tour. Impossible d'éteindre la lumière, l'interrupteur se trouvant à l'extérieur de la cellule. On entendit les pas de l'agent qui remontait les degrés de pierre, puis ce fut le silence complet.

Coplan se tâta pour vérifier s'il avait encore des cigarettes. Une boîte de Gitanes, passablement aplatie, traînait dans la poche gauche de son veston. Elle contenait cinq cigarettes courbées dont une partie du tabac s'était écoulé.

Coplan se servit, philosophe, puis jeta sans mot dire la boîte vers Wendel. Ce dernier eut d'abord un réflexe courroucé, mais ensuite il se ravisa et préleva sans vain scrupule une des quatre Gitanes restantes.

L'ayant portée à ses lèvres, le mineur consentit à prendre du feu à la flamme que lui tendait Coplan.

- Désolé, ZVT 32, je n'avais pas d'autre ressource pour vous parler en tête à tête, murmura Francis d'une voix presque imperceptible.

Wendel interrompit son mouvement. Deux plis verticaux naquirent entre ses sourcils, son regard brillant se leva sur son interlocuteur, mais ses lèvres demeurèrent serrées autour de la cigarette.

- Je parierais à cent contre un que vous êtes grillé jusqu'à la moelle, poursuivit Coplan. On le croit à Paris aussi, c'est pourquoi on m'a envoyé à Jägersfreude. Dans le dernier message que vous avez envoyé, vous disiez qu'un des hauts dirigeants du Parti Travailliste

Sarrois était à la solde du réseau 2417, c'est-à-dire qu'il y faisait jouer l'influence nationaliste allemande. D'accord ?

Wendel alluma sa cigarette, souffla la flamme.

- Exact, admit-il après réflexion.

Ce type avec lequel il s'était battu était en tout cas bien renseigné sur son compte. Ami ou ennemi, il savait à quoi s'en tenir. Pas la peine d'essayer de le mener en bateau.

- Bon, ponctua Coplan. Seulement, pour nous, cette information semblait louche. On s'est même demandé si vous n'aviez pas commis une erreur en chiffrant votre texte. Quel était le nom que vous vouliez citer ?

- Vous devriez le savoir.

- Évidemment, que je le sais ! Mais il s'agit d'une vérification. Ou bien on vous a refilé un faux renseignement, ou bien vous vous êtes payé notre tête, ou bien encore le message que nous avons reçu n'était pas expédié par vous. Inutile de vous expliquer pourquoi je dois à tout prix élucider ce problème. Votre vie, comme celle de tous nos agents dans la Sarre, dépend de la réponse que vous allez me donner. Alors, qui d'après vous représente le réseau 2417 dans le P.T.S.?

Wendel aspira lentement une bouffée. Son calme apparent dissimulait une vive activité intellectuelle. Était-ce un piège qu'on lui tendait ? Son raisonnement lui prouva qu'il n'en était rien. Si le clan adverse avait acquis une telle connaissance de ses occupations clandestines, il n'aurait pas monté une mise en scène pareille. L'homme qui l'interrogeait ne pouvait être qu'un ami puisqu'il avait des doutes sur le nom désigné.

- Wahn, laissa tomber Wendel dans un souffle.

Coplan s'écarta légèrement de lui, le fixa d'un air méditatif. Il colla sa cigarette dans un coin de sa bouche, appuya ses deux mains sur ses genoux et dit :

- C'est bien ce que je craignais. Vous savez quel nom figurait dans le message émanant soi-disant de vous?

Wendel fit un signe négatif. Une peur obscure lui creusait l'estomac.

- Hollich, précisa Coplan. Or nous savions pertinemment que Hollich était le seul, de tout l'état-major du Parti Travailliste Sarrois, à être au-dessus de tout soupçon. Donc, de deux choses l'une : ou vous vous étiez trompé grossièrement, ou bien on avait falsifié votre communication. Restait une troisième hypothèse : que vous soyez un agent double. Si vous aviez refusé de me répondre, c'est celle que j'aurais retenue.

Assis sur le bord de sa couchette, Wendel éprouva un curieux mélange de soulagement et d'appréhension. D'une part, rassuré sur la personnalité de son interlocuteur; il pouvait se départir de sa réserve coutumière, redevenir lui-même. De l'autre, il saisissait pleinement le sens de cette substitution de noms dans un message chiffré.

- Une belle veine que vous ayez eu cette certitude au sujet de Hollich, émit-il d'un ton songeur, sans quoi le petit jeu aurait pu durer longtemps et Dieu sait tout ce qu'on vous aurait refilé comme faux tuyaux... J'aurais été dans de beaux draps, vis-à-vis du Vieux... Mais pourquoi étiez-vous si sûr, en ce qui concerne Hollich ?

Coplan eut un sourire sarcastique. Son expression s'était allégée depuis que Wendel lui avait fourni une indication positive. Lui aussi se sentait enclin, à présent, à bavarder à cœur ouvert.

- Impossible de nous tromper, murmura-t-il. Hollich est un homme à nous... et depuis vingt-trois ans. Depuis l'avènement d'Hitler, avant, pendant et après la guerre, il n'a cessé de nous alimenter en informations de premier ordre. C'est le plus fort de tous nos agents en Sarre.

- Marrant, prononça Wendel sans témoigner sa surprise. Mais le plus clair, c'est qu'il est grillé lui aussi, puisque les gens de l'autre bord ont tenté de le rendre suspect à vos yeux.

- Ce n'est pas certain. Peut-être ont-ils mis ce nom-là en avant simplement pour que le râle de Wahn ne soit pas suspecté. Ils auraient pu prendre n'importe qui dans...

Un claquement de porte, au rez-de-chaussée, fit brusquement taire Francis. Des chaussures cloutées heurtèrent les marches de l'escalier de pierre.

Les deux hommes écrasèrent leur cigarette sur le sol cimenté, s'allongèrent sur leur couchette et adoptèrent une position de dormeur. Leur respiration se fit plus bruyante.

Les pas se rapprochèrent de plus en plus, mais l'agent devait essayer de faire le moins de bruit possible car seul un faible crissement révéla sa présence de l'autre côté de la porte de fer. Sans doute venait-il jeter un coup d'œil par le voyant, histoire de vérifier si les détenus dormaient.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis le policier s'éloigna, remonta vers le rez-de-chaussée.

Quand ils furent certains que leur gardien était hors de portée, Coplan et Wendel reprirent leur rose primitive.

- Oui, enchaîna Francis, je disais qu'ils auraient pu choisir n'importe qui... Cela ne prouve pas qu'ils visent Hollich, encore que ce ne soit pas exclu.

Le mineur lâcha un soupir.

- Pour moi, résuma-t-il, les carottes sont cuites. Ils m'ont repéré, ils savent ce que je trafique à Jägersfreude et à Sarrebruck, ils interceptent ma correspondance avec vous. Il ne me reste plus qu'à filer le plus discrètement possible, et en vitesse.

Coplan, le menton appuyé sur sa paume, le regarda avec une nuance de sympathie. Évidemment, pour un gars comme Wendel - un de ces agents obscurs et consciencieux dont la mission (et non ce qu'elle rapporte) est la véritable raison de vivre - le coup était dur.

- La catastrophe est encore plus grande que vous ne le supposez, dit Francis. Mais c'est la raison pour laquelle il faut que vous restiez à votre poste.

CHAPITRE II

Un sourire douloureux étira la bouche du mineur.

- Je vois, dit-il. Vous allez me transformer en hameçon. Et tant pis pour moi si je me fais gober, je suis tout de même démonétisé, pas vrai !...

Coplan, se rapprochant, posa deux doigts sur le genou osseux de l'homme.

- Non, Wendel, ce n'est pas ainsi que les choses se présentent. Jamais vous n'aurez couru aussi peu de risques. Soyez logique : le clan adverse vous situe, vous identifie, surveille vos agissements, inspecte et modifie votre courrier. Bon. De ce fait même, vous devenez un type extrêmement précieux pour les gens de l'autre bord. Grâce à vous, ils apprennent les consignes que Paris envoie à ses agents de la Sarre et ils introduisent dans vos messages, à votre insu, des informations fantaisistes à la place de celles que vous avez pu obtenir : ils gagnent sur deux tableaux. Et ils ne vont pas se priver eux-mêmes d'un aussi bel atout. D'accord ?

Wendel opina, tendit machinalement la main pour réclamer une cigarette. Coplan lui remit le paquet et continua :

Quelle est notre situation ? Elle n'est guère brillante, cela va de soi, mais elle marque cependant un progrès : nous savons que notre code est aux mains des services secrets de l'Allemagne fédérale, que certains de nos agents sont démasqués, qu'on connaît l'adresse à laquelle leurs messages sont expédiés par la poste et qu'on profite de cet énorme avantage pour tenter de nous bourrer le crâne. Comme bilan, c'est gentil, d'autant plus que nous sommes enveloppés d'un nuage de brouillard artificiel : nous ignorons de quelle manière les Allemands se sont procuré ces renseignements. Qui pouvons-nous suspecter, surveiller ? Personne. Un autre que le Vieux s'arracherait les cheveux par poignées, et il n'en aurait sûrement pas assez pour épuiser son dépit. Le résultat du récent plébiscite, favorable au rattachement à l'Allemagne et avec une majorité qui a démenti toutes nos prévisions, démontre que notre S. R. a été roulé dans les grandes largeurs, ceci dit sans vouloir vous offenser. Eh bien, vous, moi et quelques autres, nous allons essayer de renverser la vapeur. Pas d'objection?

- Pas d'objection, déclara tout net le mineur. Quels sont les ordres?

- Un seul : continuez comme par le passé. Utilisez le même code, poursuivez vos investigations, obéissez aux instructions qui vous parviendront par la voie habituelle. Le jour où votre position

menacera de devenir intenable, je vous préviendrai personnellement et je vous procurerai les moyens de fuite. Soyez tranquille, je ne vous laisserai pas tomber.

Wendel acquiesça.

- Je ferai de mon mieux, promit-il, mais ce ne sera pas commode... Supposez que je récolte des tuyaux vraiment intéressants ? Je ne vous les transmettrai pas, évidemment, sachant qu'ils vont être interceptés. Alors faut-il broder ?

- Pas le moins du monde. Envoyez-les carrément. Tôt ou tard, je vous ferai contacter par quelqu'un à qui vous direz verbalement ce que contenait votre message. Comme nous serons en possession de la version falsifiée, nous saurons quels buts vise l'adversaire. Sa ruse se retournera contre lui.

Le mineur arbora une expression dubitative.

- De la corde raide, non?

- Il le faut bien, soupira Francis. A moins de retirer précipitamment tous nos agents et de reconstruire un autre réseau, tout en renonçant à faire sortir de l'ombre les gens qui ont neutralisé notre première organisation, nous n'avons pas d'autre alternative que d'entamer le duel.

Un silence s'établit entre les deux hommes. Au fond, ce qui épatait le plus Wendel dans toute cette histoire, c'est que son interlocuteur l'avait fait coffrer par la police pour se ménager avec lui une entrevue échappant à toute surveillance occulte.

- Comment vous appelle-t-on ? s'enquit soudain le mineur.

Une étincelle de gaieté pétilla dans les prunelles grises de Coplan.

- On m'a déjà traité de tous les noms... Je m'appelle Francis Coplan. C'est-à-dire... amis et alliés me connaissent sous le nom de Coplan, ce qui ne prouve nullement que ce soit le vrai.

- Si votre tactique est aussi dure que vos poings, je préfère figurer parmi vos alliés dit Wendel en tâtant sa mâchoire endolorie. Néanmoins, votre petite mise en scène de tout à l'heure aurait pu ne pas donner le résultat escompté... Qu'auriez-vous fait si je n'avais pas bougé?

- Vous deviez bouger. C'était dans la ligne de votre personnage. A partir du moment où un Français jouait l'emmerdeur dans un endroit public, il fallait que ce soit vous qui le preniez à partie, ne fût-ce que pour compléter votre déguisement moral.

Wendel avait fourni lui-même la preuve de la validité de ce raisonnement. Il se gratta le cuir chevelu, empoussiéré par d'infimes parcelles de charbon, tira une dernière bouffée de sa cigarette et l'écrasa contre le rebord de la couchette.

Coplan reprit :

- Ne vous étonnez pas si plusieurs semaines se passent sans qu'on vous délègue un envoyé. Quand celui-ci vous abordera, il prononcera la phrase qui sert de clé au code actuellement en vigueur : « *Abaissez les prix internationaux*. » Et maintenant, roupillons... Demain matin, je vous ferai de plates excuses devant le commissaire.

Le lendemain après-midi, rasé de près, vêtu d'un manteau sport gris foncé, Coplan se présenta dans les bureaux de la station de radiodiffusion, à Sarrebruck.

Au guichet « Renseignements », il demanda :

- Service de Programmation... Mlle Duclos?

- Au troisième, porte 38.

Par l'ascenseur il monta à l'étage, constata que la porte 38 ouvrait sur une antichambre où patientaient plusieurs personnes. Allant s'asseoir sur une chaise vacante, il préleva un magazine parmi les publications éparpillées sur la table.

Il dut attendre trois quarts d'heure avant d'être reçu. Quand il pénétra enfin dans le bureau, dont les fenêtres donnaient sur la Mauwieserstrasse, il salua d'un signe de tête courtois une jeune femme aux cheveux bruns bouclés, habillée d'un tailleur très strict; son agréable visage était rendu sérieux par une paire de lunettes à monture d'écaille.

Mlle Duclos ne put réprimer un petit saisissement. Elle dévisagea son visiteur avec plus de soin.

- Ôtez vos lunettes, Véra, dit Coplan à mi-voix. Elles vous défigurent sans améliorer votre vue.

Il s'assit dans un club, face au bureau.

- Vous ? souffla la secrétaire interdite, ne sachant quelle contenance adopter.

Son cœur s'était mis à battre plus vite. La présence de Coplan dans cette pièce était bien l'événement auquel elle s'attendait le moins.

Francis hocha la tête, désigna les murs, la porte, puis se tapota le lobe de l'oreille avec une expression interrogative.

Claudine Duclos, dont l'authentique prénom de Véra n'était connu de personne à Sarrebruck, fit un signe négatif.

- Tout est insonorisé, ici, dit-elle en s'efforçant de récupérer son calme. Vous pouvez parler.

Un ancien relent de tendresse effleura Coplan. Les traits de Véra ravivaient en lui le souvenir de leur première rencontre à Tanger, de la volte-face qui, d'une ennemie, avait transformé la jeune femme en une affectueuse maîtresse. Et puis, il l'avait embauchée dans le Service (Voir « Les Hommes de la Nuit »).

- Vous n'avez pas changé, Véra, confia-t-il d'une voix veloutée. Vos yeux ont conservé tout leur pouvoir.

Véra ne put dissimuler le plaisir que lui causait ce discret compliment. Elle dut se retenir pour ne pas saisir son poudrier et vérifier si ses lèvres avaient un éclat suffisant.

- Je présume que vous n'êtes pas venu à Sarrebruck pour me demander en mariage? dit-elle, les paupières baissées sur un dossier.

En elle aussi, mille souvenirs se rallumaient, notamment une étrange promenade en voiture... Aucun homme ne lui avait jamais parlé comme Francis l'avait fait ce soir-là. Qu'il fût là, devant elle, amollissait ses jambes.

- Hélas, non, mon petit, murmura Coplan, un peu amer. Tu te doutes bien que seule une raison grave pouvait m'inciter à venir te trouver ici... Je t'apporte de nouvelles instructions. La mission qui t'attend sort du cadre de celle que tu avais jusqu'ici : ce ne sont plus des informations que Paris réclame de toi, mais de l'action.

Il préleva dans sa poche intérieure droite une feuille de papier pliée en quatre, quitta son fauteuil pour la remettre à Véra. Lorsque celle-ci eut accepté le document, elle sentit qu'une main tiède et ferme retenait ses doigts prisonniers.

Penché sur le bureau, Coplan ajouta :

- Tu étudieras ce texte après mon départ, puis tu le détruiras soigneusement avant de quitter cet immeuble. Quel est ton domicile actuel?

- 75 Uhlandstrasse, à dix minutes d'ici. Tu viendras?

Il posa un baiser sur le poignet de la jeune femme.

- Certainement pas, dit-il en la lâchant. Si je te revois, ce ne sera qu'à Paris...

- Quand ?

Il eut un geste évasif.

- Plus tard, quand nos objectifs seront atteints... Au revoir, toujours très chère.

- Mais... protesta-t-elle faiblement, déçue de le voir s'en aller si vite, est-ce tout ce que tu avais à me dire?

- J'en ai déjà trop dit, affirma-t-il en marchant vers la porte. A bientôt, qui sait ?...

Ignorant le regard pathétique qu'elle levait sur lui, il sortit.

Deux personnes attendaient encore dans l'antichambre; ils se félicitèrent intérieurement que leur prédécesseur ne fût pas resté plus de six minutes chez Mlle Duclos et fixèrent le voyant lumineux qui, d'une seconde à l'autre, devrait inviter le visiteur suivant à entrer. Leur mine se renfrogna progressivement car la secrétaire n'appuya sur le bouton qu'un gros quart d'heure plus tard, alors que Coplan déambulait déjà dans la Johannerstrasse.

Les mains dans les poches de son manteau, la figure réfrigérée par un âpre vent d'hiver chargé de suie et d'odeurs industrielles, Francis marchait d'un pas rapide.

L'entrevue qu'il venait d'avoir lui pesait un peu sur la conscience. Et pourtant, il fallait bien que quelqu'un tienne le rôle que le Vieux avait dévolu à Véra. Ne s'étant pas encore servie du code, elle était probablement la seule à n'être pas grillée.

Et c'était cela qui l'avait désignée.

Quinze jours plus tard, au courrier du soir, Wendel reçut une lettre qui avait été postée en France.

Au lieu de l'ouvrir sur-le-champ comme il l'avait toujours fait, il examina soigneusement l'enveloppe. Si ce pli avait été ouvert avant d'être glissé dans sa boîte, le travail avait été effectué avec une rare dextérité. Même à la loupe, il était impossible de s'en rendre compte.

Wendel la retourna plusieurs fois entre ses doigts gourds, plus habitués à manier le pic pneumatique qu'à accomplir de délicates besognes. Une idée lui frappa soudain l'esprit : au lieu de refermer l'ancienne enveloppe après avoir pris connaissance de son contenu, on la remplaçait purement et simplement par une autre.

Il se décida finalement à décacheter la lettre. A l'intérieur, sur une feuille de papier « *extra-strong* » pour machine à écrire, six lignes de cinquante caractères alignés les uns à la suite des autres sans intervalles formaient le message chiffré, absolument incompréhensible pour qui ne possédait pas la phrase clé autorisant le décryptage.

Dans sa chambre assez confortablement meublée (le salaire d'un bon abatteur est élevé) Wendel se mit à l'ouvrage. Le système de brouillage utilisé par l'expéditeur parisien était basé sur la dispersion par groupes. La première phase de la transcription en clair consistait donc à reproduire la phrase clé pour former autant de colonnes qu'elle comportait de lettres. Ensuite, après avoir découpé les six lignes en colonnes verticales d'une lettre de largeur, Wendel ordonna ces bandelettes suivant la numération fournie par la phrase clé. Il obtint finalement une disposition définitive qui ordonnait les caractères en mots intelligibles. Et il lut :

Mardi vingt, zéro heure quinze, route de Dudweiler à Saint-Ingbert, voiture Peugeot immatriculation française en panne à mi-chemin entre les deux localités. Conductrice porteuse de nouvelles consignes, étant donné résultats du plébiscite. Rendez-vous sur place en vélo. ZVT trente-deux.

Wendel relut trois fois le message.

Il connaissait l'endroit; c'était un chemin de traverse bordé de part et d'autre par la forêt, à quatre ou cinq kilomètres à peine de Jägersfreude. En fait, c'était donc le lendemain qu'il devait contacter cette femme, au début de la nuit.

L'entretien qu'il avait eu avec Coplan lui revint en mémoire. En envoyant ce message, Paris savait donc que l'ennemi en découvrirait le sens, et que ce ne serait pas Wendel seulement qui en ferait son profit. Cela préparait quoi ?

Le mineur caressa sa joue râpeuse. Cette combine ne lui disait rien qui vaille.

Il ramassa les bandelettes, les chiffonna en une boule qu'il déposa dans un cendrier de verre. Craquant une allumette, il mit le feu au petit tas de papier. Une lueur orange éclaira plus fortement la chambre, puis s'éteignit. Alors Wendel vérifia si des fragments n'avaient pas échappé à la combustion. Rassuré, il alla vider les cendres dans le grand poêle puis, ce geste à peine accompli, il réalisa que ses précautions étaient ridicules.

Non, pourtant. Il devait agir comme s'il ne se doutait de rien. Si quelqu'un l'espionnait, la plus minime erreur de conduite de sa part pouvait précisément révéler qu'il était au courant. Et ça, c'eût été fatal...

Wendel dormit mal. Il appartenait à l'équipe travaillant de huit à seize heures. Pendant toute la durée de sa prestation dans la taille, le lendemain, il ne cessa de penser au rendez-vous.

A son retour du charbonnage, il faisait déjà noir. Wendel songea à nettoyer sa bicyclette, question de passer le temps jusqu'au dîner. Après le repas, il alla boire quelques verres de bière chez Hans ; la poussière, la chaleur qui règne dans le fond de la mine et la transpiration qu'occasionne le travail imposent au mineur de boire beaucoup, même s'il n'éprouve qu'une attirance relative pour le cabaret.

A minuit moins cinq, Wendel quitta ses collègues. Il enfourcha son vélo et pédala sans hâte dans la direction de Dudweiler, la localité immédiatement voisine. L'aspect du village endormi était plutôt sinistre, mais guère plus que celui des autres agglomérations de la Sarre à cette heure-là.

L'agent français parvint au centre du patelin, bifurqua vers la gauche et emprunta la direction de Saint-Ingbert. Dans le cône de lumière tracé par sa lanterne, il aperçut bientôt les arbres de la forêt; il activa l'allure. Son intention était de faire un aller-retour entre les deux extrémités de la route citée dans le message, jusqu'à ce que la voiture occupée par l'envoyée de Paris s'arrête en un point quelconque.

Il atteignit les premières maisons de Saint-Ingbert sans avoir aperçu autre chose qu'un camion-citerne filant vers l'est. Il fit demi-tour, stoppa un instant pour évacuer le trop-plein de ses libations, puis repartit vers Dudweiler.

Après avoir roulé à son aise pendant quelques minutes, il vit au loin deux phares qui trouaient la nuit. Leur fixité attestait que le véhicule était arrêté. La tension nerveuse de Wendel s'accrut.

Il ralentit encore, se retourna pour voir si une autre lanterne ne le suivait pas, mais l'obscurité formait derrière lui un mur opaque.

L'agent français inspira une bouffée d'air glacial, pesa sur ses pédales. A quarante mètres, il reconnut la carrosserie d'une Peugeot. A dix mètres, le faisceau de sa propre lampe lui permit de distinguer la silhouette d'une femme dans l'entre bâillement de la portière ouverte. Il freina.

- En panne ? questionna-t-il en mettant pied à terre.

- Je le crains, dit Véra, et je ne sais même pas comment on ouvre ce capot.

- Tirez le bouton à gauche du volant : il commande le verrouillage.

- Si vous abaissiez les tarifs internationaux, je pourrais m'offrir une Mercedes, articula Véra, les lèvres un peu sèches.

Wendel, après avoir déposé son vélo contre l'accotement, s'était approché d'elle jusqu'à la toucher.

- ZVT, trente-deux, murmura-t-il. Éteignez vos phares et ne laissez que le feu de position.

- Montez, dit Véra.

La portière claqua sur lui dès qu'il eut pris place sur le siège avant.

- Quelles sont les nouvelles instructions ? s'enquit Wendel, assez troublé par la proximité de cette jolie femme parfumée.

- Dorénavant, après avoir envoyé une communication à l'adresse habituelle de Paris, allez à Sarrebruck et téléphonez au numéro 031-26812. Retenez ce numéro par cœur. Quand on vous aura répondu, vous répéterez le texte lentement en clair, et sans citer votre indicatif. Ensuite, vous raccrocherez... 031-26812.

- Et c'est tout ?

- C'est tout. Vous n'avez rien de spécial à me transmettre ?

- Non, dit Wendel, sinon que des contacts du genre de celui-ci pourraient un jour devenir un terrible traquenard. Vous n'avez sûrement pas froid aux yeux, pour pratiquer un sport de ce genre !...

- Que voulez-vous dire? s'informa Véra, sourcils froncés.

Il comprit aussitôt qu'il avait commis une gaffe. Cette fille ne savait pas.

Il rectifia le tir :

- Une voiture immobile attire l'attention, surtout en pleine nuit sur une route déserte. En d'autres occasions, vous feriez mieux d'embarquer le passager et de l'emmener en balade.

- Peut-être, admit Véra sans avouer que c'était contraire aux instructions dont elle avait été dotée.

- Au revoir... ou adieu, dit Wendel en ouvrant la portière.

A peine avait-il retrouvé son vélo que la Peugeot démarrait, tous feux allumés. Le mineur haussa les épaules, enfourcha son vélo et partit vers Dudweiler.

Lorsque son feu rouge ne fut plus qu'une pointe incandescente au sommet de la côte, une silhouette sortit de la forêt. Elle grimpa aussi sur un vélo et, lanternes éteintes, s'élança sur la piste du mineur.

Alors Coplan émergea des fourrés.

Celui qui avait observé l'entrevue nocturne entre Wendel et Véra avait bien mordu à l'hameçon. Ses chefs également. Maintenant, il ne s'agissait plus que d'identifier ce témoin si discret.

Francis enfourcha un scooter électrique et emprunta la même direction que celle des deux bicyclettes.

CHAPITRE III

Le même scénario se déroula trois jours plus tard entre Saarwellingen et Schwartzenholz. L'agent ZVT 27, connu sous le nom de Quersin à Saarlouis où il exerçait la profession de courtier d'assurances, avait reçu un message à peu près analogue à celui adressé à Wendel.

A minuit dix, au volant de la Peugeot, Véra fit halte à la lisière de la forêt du Hardt. Sa mission était simple : elle n'avait qu'à répéter ce qu'elle avait dit auparavant au mineur. Avec moins d'appréhension que la première fois, elle attendit la venue de l'homme qu'elle devait contacter.

Elle était à mille lieues de soupçonner que Coplan se tenait à vingt mètres d'elle, abrité derrière un tronc, et qu'il attendait qu'elle reparte pour pêcher son deuxième poisson.

A l'heure exacte du rendez-vous, une petite lumière vacilla au tournant de la route, grandit peu à peu. L'homme apparut en plein dans le faisceau des phares et descendit de son vélo à quelques mètres de la voiture, dont il s'approcha en tenant le guidon des deux mains.

Au sein d'une obscurité totale, Coplan surveilla la prise de contact. Soudain, son expression changea. L'individu qui venait de prendre place à côté de Véra n'était pas Quersin.

Ne l'ayant jamais vu, la jeune femme ne pouvait s'en douter, mais Coplan avait trop bien étudié les photos anthropométriques des agents français en Sarre pour s'y tromper. Ce type-là allait recueillir de la bouche même de Véra une indication susceptible de flanquer par terre toute la combine élaborée par Francis.

Doublement protégé par un rideau d'arbres et par la nuit, Coplan se déplaça de manière à rejoindre la route en arrière de la voiture. Les deux feux rouges lui servirent de guide : il progressa de manière à ne pas être visible dans le rétroviseur, extirpa d'un geste lent son pistolet de sa poche intérieure.

Ouvrant brutalement la portière arrière, il mit un pied dans la voiture et enroula son bras gauche autour du cou de l'homme assis à côté de Véra. Celle-ci lâcha un cri terrifié. Le faux Quersin, tiré en arrière avec une force irrésistible, la gorge comprimée par une étreinte suffocante, cambra désespérément les reins. Ses yeux s'exorbitèrent. Un effroyable coup de masse sur son crâne mit un terme à sa révolte. Assommé il ne sentit pas se dénouer le garrot qui l'étouffait un instant plus tôt.

- Prends le volant et démarre, commanda Francis à Véra. Fonce droit devant toi, à pleins tubes.

Abasourdie, mais envahie par un soulagement indicible, Véra s'empressa d'obéir sans poser de questions. Elle tira vigoureusement sur le bouton du démarreur, relâcha le frein à main et embraya. La voiture partit avec une secousse, passa en seconde après quelques mètres, bondit sur la route asphaltée.

Coplan scruta la nuit par la vitre arrière, son pistolet prêt à cracher au moindre signe de poursuite. Si le faux Quersin était couvert par un complice, ce dernier devait être ou semé ou tué.

Au bout de quelques secondes, Coplan acquit la certitude que l'homme était venu seul au rendez-vous. Personne ne s'était lancé sur leurs traces.

L'attention rivée à la conduite, Véra enfonçait l'accélérateur. Elle traversa Schwartzenholz en bolide, continua sur Heusweiler.

Coplan souleva le corps inanimé en le prenant sous les aisselles, le fit basculer au-dessus du dossier pour l'attirer vers la banquette arrière. Il avait cogné dur... Les paupières du type n'étaient pas entièrement closes et le blanc de la cornée apparaissait sous ses cils.

- Ce gars-là n'est pas Quersin, expliqua finalement Francis d'une voix normale. Tu allais lui refiler un fameux tuyau en lui communiquant le numéro de téléphone de Sarrebruck.

Véra posa le pied sur la pédale de frein avant d'attaquer le prochain virage puis, lorsque la route fut redevenue droite, elle posa la première des questions qui se pressaient dans sa tête

- Où étais-tu?

- A vingt mètres de toi, dans la forêt.

- Mais comment as-tu deviné que ?...

- Je te couvrais, simplement pour parer une éventualité de ce genre.

- Et à Dudweiler, tu étais là aussi ?

- Bien sûr.

Si elle n'avait été accaparée par le volant, elle aurait sauté au cou de Francis. Sentir planer sur elle sa protection permanente la troublait davantage qu'une caresse. Une légère moiteur embua son front.

- Tu peux ralentir, lui dit Coplan. Va où tu veux, sauf à une frontière. Évite les grand-routes, les endroits trop bien éclairés... Je voudrais bavarder un peu avec notre invité.

Il fouillait les poches de l'homme inconscient, le délestait d'un Mauser, s'emparait de son portefeuille. Il dégrafa le col de l'inconnu, abaissa une des vitres pour provoquer un courant d'air.

La Peugeot entra à Heusweiler. Deux puissants cahots révélèrent à Coplan, occupé à lire les papiers d'identité du nommé Dienholz, que la voiture franchissait une ligne de chemin de fer.

- Bifurque sur la droite pour gagner le Köllertaler Wald, dit-il distraitement. C'est un endroit tranquille.

Véra obéit. Ses nerfs commençaient à se détendre et cette promenade nocturne cessait d'être pour elle une mission dangereuse. Dommage qu'ils trimbalaient cet individu.

- Comment a-t-il pu se substituer à ZVT 27 ? s'informa-t-elle en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur pour regarder Coplan.

La réponse était aisée, mais Francis estima préférable de ne pas la donner. Mieux valait que la jeune femme ignore dans quel pétrin ils se débattaient.

- Je me le demande, articula-t-il d'un ton pensif. Mais ce qui m'intéresse encore plus, c'est de savoir si Quersin est chez lui en ce moment.

La sérénité de Véra s'évanouit.

- Tu crois qu'ils l'ont...

- Non pas ! Peut-être n'a-t-il simplement pas reçu la communication que nous lui avions adressée pour ménager le rendez-vous. Si ce type-ci l'a fauchée au passage et s'est permis

d'intercepter les consignes que tu apportais, Quersin doit baigner dans une douce tranquillité et s'imaginer que tout suit son cours normal.

L'homme affalé sur la banquette émit un son plaintif, porta la main à son front. Il mit quelques secondes à réaliser qu'il se trouvait dans une voiture, puis sa lucidité lui revint d'un coup. Il fixa sur Véra, puis sur Coplan, un regard à la fois stupide et inquiet.

- Guten Abend, Herr Dienholz, dit Francis en jouant avec le Mauser. Voilà où mène l'indiscrétion... Pour un facteur, le détournement de correspondance est un délit, mais ce n'est rien en comparaison des ennuis qui vous attendent.

- Quoi ? fit Véra. Il est facteur ?

- Il aurait dû se contenter de n'être que ça, dit Francis en allemand pour être compris par le passager et par la jeune femme.

Puis, au prisonnier seulement :

- A qui remettais-tu les lettres pour les faire décrypter ?

Le Sarrois se renferma dans un silence buté. Qu'il fût tombé aux mains des Français le vexait plus encore que cela ne l'effrayait. Quant à lui arracher un renseignement quelconque, ils pouvaient toujours crever.

- Tu préfères qu'on aille chez toi ? demanda Coplan. Tu serais peut-être disposé aux confidences si on grillait les pieds de ta petite femme ? J'ai vu que tu étais marié.

Un flot de sang monta à la figure de Dienholz. D'un mouvement irréfléchi, il tenta frénétiquement d'ouvrir la portière. Coplan lui enfonça le canon du Mauser dans les côtes.

- Elle est verrouillée, n'insiste pas. Tu veux un second marron ?

L'homme se calma. Le dur contact du métal sous sa dernière côte lui prouvait qu'il n'avait aucune chance d'échapper à ses ravisseurs.

- Déballe, reprit Francis d'une voix persuasive. Ce n'est pas nous qui te trahirons... Personne ne saura jamais ce qui s'est passé dans cette voiture.

Dienholz ne broncha pas. Les yeux fixes, les mâchoires contractées, il feignait d'ignorer ce qu'on lui disait. Sans doute essayait-il de trouver un biais, d'échafauder une traîtrise...

De part et d'autre de la route, les arbres défilaient dans la lumière des phares. La voiture ne dépassait pas le soixante à l'heure.

Une sensation d'angoisse grandissait dans le cœur de Véra. Elle savait que si Dienholz s'obstinait à ne pas répondre, les choses allaient se gâcher, la patience n'étant pas une des qualités dominantes de Francis.

- Tu lui avais déjà signalé le numéro de Sarrebruck ? lui demanda Coplan.

- Oui, dit-elle sans comprendre l'intérêt de cette question.

C'était ennuyeux. Ce seul fait interdisait d'infliger au Sarrois des tortures qui eussent laissé des traces, et ceci restreignait considérablement les moyens dont disposait Francis pour faire parler l'agent adverse. Il s'adressa de nouveau à celui-ci :

- A qui devais-tu rendre compte de l'entrevue de ce soir ? insista-t-il d'une voix décidée à en finir d'une façon ou d'une autre.

La bouche mince de Dienholz se crispa davantage. Le Sarrois décocha à son interlocuteur un regard hargneux, méprisant.

- Bon, dit Coplan. Inutile de gaspiller de l'essence. Une enquête sur un mort peut être aussi instructive que les aveux d'un vivant. Véra, arrête-toi dans un coin propice, et éteins les phares.

De la main gauche, il tendit à Dienholz le portefeuille qu'il lui avait subtilisé, tandis que sa droite serrait la crosse du pistolet.

- Tiens, reprends ça... Tu arrives au terminus.

L'autre accepta machinalement, mais un frisson lui parcourut le dos. Il sut qu'il allait être assassiné, abattu d'une balle dans la tête. Un sursaut d'horreur noya ses pensées, des images oubliées lui revinrent en mémoire. Il n'avait que trente-six ans, sa vie aurait été affreusement courte...

La voiture stoppa dans un chemin secondaire. Coplan alluma le plafonnier, ménageant ainsi une faible clarté à l'intérieur du véhicule environné par une nuit opaque.

Ouvrant la portière derrière lui, il sortit à reculons sans cesser de braquer son arme sur Dienholz.

- Descends, commanda-t-il.

L'Allemand ne voulut pas montrer sa peur. Il se souleva du coussin et, courbé, passant le buste dans l'encadrement, il se tint

aux deux montants pour poser le pied par terre. Sa tête vint percuter Francis au niveau de l'estomac. Les deux hommes roulèrent sur la terre boueuse.

Dienholz ne voulait pas se battre, il voulait fuir. Il se ramassa, fonça vers les taillis.

Coplan, qui s'était affalé sur le dos sans lâcher son revolver, jeta délibérément l'arme inutile. S'aidant de ses mains pour un démarrage plus rapide, il bondit sur la trace du fuyard.

Dienholz n'avait que dix mètres d'avance, autant dire rien dans cette obscurité semée d'obstacles.

Coplan s'abattit sur lui alors qu'il tentait de se frayer un passage parmi les ronces. Il l'empoigna aux épaules, le fit pivoter d'un quart de tour et le gratifia d'un crochet à l'estomac qui le plia en deux. Une manchette sur la nuque projeta Dienholz à plat ventre. Agrippant alors un des bras du type, Francis le lui replia dans le dos et l'y maintint avec une vigueur implacable.

- A ta place, j'aurais agi de même, convint-il, la voix un peu enrouée. Mais c'était ta dernière chance... Toujours pas disposé à lâcher le paquet ?

Face contre terre, Dienholz émit un grognement qui ne ressemblait certes pas à une approbation. Ce type était cabochard comme pas un, et discipliné comme le sont la plupart de ses compatriotes.

- Debout, enjoignit Coplan en effectuant une traction sur le poignet du Sarrois.

A moins de se laisser déboîter l'épaule ou casser le bras, le captif n'eut d'autre ressource que d'obéir, la rage au cœur. La supériorité physique incontestable du Français ne lui laissait plus aucun espoir, mais il se demanda pourquoi on ne l'avait pas exécuté sur place.

Véra, dévorée d'anxiété, les vit revenir tous les deux. Dienholz titubait, la figure maculée de boue.

- Remets le moteur en marche, dit Francis. Ne t'inquiète pas, je reviens dans deux minutes.

Il entraîna son prisonnier sur le chemin, le poussant devant lui tout en se tenant prêt à le bâillonner et à se jeter vers lui dans les

fourrés si une voiture surgissait dans le lointain.

Au bout d'une vingtaine de mètres, il s'arrêta, infligea au bras de Dienholz une torsion plus forte et s'enquit :

- Rien à faire ?

- Scheise, dit le Sarrois, le souffle rapide. Il eut à peine le temps de se rendre compte que son bras était libéré. Un direct phénoménal à la pointe du menton le fit chanceler en arrière, puis s'écrouler.

- K. O., diagnostiqua Coplan, penché sur l'homme immobile. Il se redressa et courut vers la voiture, auprès de laquelle Véra attendait, les yeux fouillant l'obscurité.

- Embarque, dit Francis. Non, de l'autre côté, je prends le volant.

Les deux portières claquèrent simultanément. Le grondement du moteur s'amplifia et la Peugeot s'écarta du bord de la route. Les phares jaunes éclairèrent un corps étendu.

- Attention! cria Véra, les deux mains aux tempes.

Le masque inexpressif, Coplan visa la tête de Dienholz avec sa roue droite. Il y eut un ignoble cahot, puis un second. L'estomac au bord des lèvres, Véra se mordit jusqu'au sang. Coplan accéléra, passa en seconde, puis en troisième.

- Je ne pouvais pas le descendre d'une balle, expliqua-t-il après quelques secondes. Mieux vaut que la police croie à un accident. Et que ses copains se demandent ce qu'il en est réellement...

La jeune femme était malade de répulsion. Elle savait que ces deux cahots reviendraient hanter ses rêves pendant des mois. Comme elle se taisait, Francis reprit :

- Si nous avions essayé de passer la frontière avec lui, il aurait fait du scandale au premier contrôle. Qu'aurais-tu voulu que je dise ? Je ne pouvais pas courir le risque de le voir s'évanouir dans la nature alors qu'il connaissait le numéro de Sarrebruck.

Il s'engagea dans la route de Sarrebruck, roula plus vite.

- Crois-tu que si tu n'avais pas été là, il m'aurait tuée? demanda finalement Véra avec une frayeur rétrospective.

- Oh non ! Il avait tout intérêt, au contraire, à te laisser supposer que ta mission s'était déroulée de la façon la plus normale.

- Il avait une sale tête, déclara-t-elle, comme si ce fait légitimait à lui seul l'acte de Francis. Rien qu'à son regard fuyant, j'aurais dû me

douter que ce type était de l'autre bord.
- Il t'aurait peut-être regardée en face si tu avais porté une jupe un peu moins courte. Ne te fie pas aux apparences. Jamais.
Elle s'aperçut qu'en effet ses genoux (d'une rondeur exquise) étaient découverts plus qu'il ne fallait. Mais elle s'abstint de rectifier ce détail vestimentaire.
- Tu me reconduis ? questionna-t-elle en s'appuyant contre Coplan.
Seules les femmes peuvent ainsi passer sans transition d'une atmosphère de drame à des préoccupations sentimentales, et Francis était chaque fois éberlué par leur stupéfiante adaptation aux circonstances. Chez lui, l'exécution de Dienholz avait laissé une empreinte suffisante pour le rendre maussade pendant plusieurs heures. Et il aurait plus volontiers bu un sérieux schnaps que songé à effeuiller la marguerite.
- Allume-moi une cigarette, pria-t-il, distrait.
- Ton manteau est plein de taches, remarqua Véra en lui insérant la cigarette entre les lèvres. Tu ne peux pas te promener longtemps comme ça... Monte chez moi, je te rendrai plus présentable.
- Quelle heure est-il ?
- Une heure moins dix.
Quersin devait être chez lui. Et le moment était relativement bien choisi pour le prévenir...
Sarrelouis n'est qu'à une bonne vingtaine de kilomètres de Sarrebruck, dont les premières maisons apparaissaient devant les phares.
La Peugeot ralentit légèrement, emprunta la première rue à droite et longea la ligne de chemin de fer qui suit le cours de la rivière.
- Où vas-tu? Tu devais tourner à gauche...
- Nous avons encore une course à faire cette nuit. Quersin doit être avisé avant que la mort de Dienholz ne soit rendue publique.
La résonance de ces paroles apprit à Véra qu'elle n'était pas auprès d'un ancien amant, mais du responsable actuel du réseau.
La jeune femme s'écarta, tira sur le rebord de sa jupe. Elle masqua sa déception en adoptant, elle aussi, un ton plus

professionnel :

- Tu pourrais l'informer par téléphone, non ?

- Bien sûr... Ou par une trompe de chasse ?

Elle haussa les épaules, se renfonça contre le dossier.

Le résultat cherché par Coplan étant atteint, il put réfléchir en paix.

Quersin était courtier d'assurances ; se présenter à son domicile, au milieu de la nuit, pouvait éveiller des suspicions. Bien que, selon toute vraisemblance, Dienholz eût été le seul agent adverse à s'inquiéter des mouvements de Quersin, ce dernier ne devait pas être contacté sans précautions, d'autant plus qu'il ne s'attendait pas à cette visite.

Des usines se succédaient à présent sur le parcours. Par moments, la voiture roulait au bord même de la Sarre. Des lueurs de hauts-fourneaux dansaient sur un décor lugubre, éclairant des rangées de péniches amarrées le long des quais.

Ces rougeoiements dans le ciel suggérèrent à Coplan une ligne de conduite aussi simple qu'efficace.

Lorsque la Peugeot eut dépassé Voeklingen, à mi-chemin de Sarrelouis, il renoua la conversation avec Véra.

- Je vais m'arrêter à un garage pour faire le plein. Tu en profiteras pour passer un coup de fil à Quersin et tu lui annonceras que l'usine Eigenau-Werke, assurée par ses soins, est en train de flamber. Dis-lui que le directeur veut le voir de toute urgence sur les lieux.

- Où est-elle, cette usine?

- Ne t'en fais pas, il la connaît. Et, pour s'y rendre, il ne peut emprunter qu'une route, celle que nous suivons. Comme je possède l'immatriculation de sa Volkswagen, nous ne pouvons pas le rater.

- Je croyais qu'on ne pouvait pas lui téléphoner ? fit ressortir Véra d'un ton aigre.

- Si poupée, mais pas pour lui raconter des choses confidentielles, dit Coplan avec un sourire exagérément aimable.

Il relâcha l'accélérateur en vue de stopper au premier ravitaillement en essence qu'il rencontrerait.

Une station Shell se présenta deux cents mètres plus loin. La voiture passa sur une aire cimentée, s'immobilisa devant deux pompes. Un pompiste en casquette et blouse blanche se précipita.

Coplan demanda trente litres et signala que « sa femme » avait un coup de téléphone à donner. Véra lui dédia un regard en coulisse avant de descendre de la voiture. Tandis qu'elle accompagnait l'employé à l'intérieur du bâtiment, Francis se dit qu'elle avait de bien jolies jambes et une démarche vraiment gracieuse.

L'employé revint seul, ôta le bouchon du réservoir, puis se mit à dérouler le tuyau. Peu après, les déclics de la pompe tintèrent à un rythme régulier.

- Pas d'huile, monsieur ? s'enquit ensuite le préposé en essuyant la vitre du pare-brise.

- Mettez-en un litre, dit Coplan à tout hasard.

Il alluma une cigarette, espérant que Quersin ne mettrait pas trop de temps à sortir de son lit.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Véra ne réapparût sur le seuil. Coplan avait déjà le montant de la note; il embraya aussitôt qu'elle eut repris sa place à côté de lui.

- Alors, questionna-t-il, il a marché ?

- Ce n'est pas lui que j'ai eu au bout du fil, murmura Véra, c'était sa servante. Il y a trois jours qu'il n'est pas rentré chez lui.

CHAPITRE IV

Coplan jeta sa cigarette à peine allumée. Son pied droit s'abaissa trop vivement et la voiture fit un bond.

- Excellente nouvelle, déclara-t-il, sarcastique. Voilà qui simplifie les choses.

La voiture continuait à rouler en direction de Sarrelouis, parallèlement à la voie de chemin de fer bordant la rivière.

Véra se tint coite pendant quelques minutes, préférant attendre que la nervosité de Coplan soit un peu calmée ; mais, voyant qu'ils poursuivaient leur route sans motif valable, elle hasarda :

- Il n'y a plus de raison que nous allions à Sarrelouis maintenant. Si nous faisions demi-tour ?

Francis ne répondit pas. Son cerveau travaillait sur la donnée imprévue que constituait la disparition de Quersin. S'il avait su cela plus tôt, il n'aurait pas liquidé Dienholz, qui devait avoir là-dessus des renseignements de première main. A retardement, Coplan eut la notion que Véra lui avait parlé.

- Que disais-tu ?

- Qu'on ferait mieux de rentrer à Sarrebruck.

Il fut presque tenté d'accepter. Il l'aurait certainement fait si un détail n'avait sollicité son esprit.

- Non, dit-il, songeur. Je voudrais savoir si sa Volkswagen est à son garage. Si elle n'y est pas, on pourra toujours demander à la police de la retrouver : ce serait un début de piste.

Résignée, Véra releva le col de son manteau et s'installa plus confortablement. Du train dont Francis menait les opérations, elle n'était pas prête de revoir son lit.

Le paysage ne se modifiait pas. Cheminées d'usines, édifices métalliques abritant les cages de descente des charbonnages, hauts-fourneaux en activité, trains de marchandises chargés à bloc de matériel lourd, tout évoquait le formidable bassin industriel où se forgent les armes d'une nation. Et il était normal que le Vieux attachât une grande importance aux antennes qu'il avait dans cette région.

La Peugeot entra bientôt à Sarrelouis, petite ville de trente mille habitants, aux rues pauvres, à l'aspect vaguement douloureux qu'ont les localités des centres miniers.

Les voies étaient désertes, abandonnées, silencieuses.

Guidé par le cours d'eau, Coplan pénétra au cœur de la cité. De là, il put s'orienter pour retrouver le domicile de Quersin mais, sachant que ce dernier garait sa voiture dans un box privé à cent mètres de chez lui, il se rendit immédiatement à ce garage.

En fait, il y avait toute une rangée de boxes, fermés par des volets en tôle ondulée. Coplan rangea la Peugeot dans une rue transversale, coupa le contact et dit enfin :

- Attends-moi ici. Il ne doit pas faire chaud à l'extérieur et le cadenas me donnera peut-être du fil à retordre.

- Bon, soupira Véra.

Pour tuer le temps, elle prit une boite de chocolats dans un des casiers du tableau de bord, tandis que Francis prélevait une lampe-torche, un bout de fil de fer, une scie à métaux et une pince dans la trousse à outils.

Il sortit de la voiture avec son attirail et tourna le coin de la rue. Le box de Quersin portait le numéro 3.

Les cadenas refusant de céder aux chatouillements du fil de fer recourbé, Coplan entreprit de scier l'une des branches.

Pour atténuer le grincement du métal, il saliva à plusieurs reprises sur le trait creusé par la lame. Travailler dans ces conditions n'était guère commode... En dépit du froid piquant, Francis se mit à transpirer tout en vitupérant la dureté de cet acier.

Lorsque la branche fut entamée jusqu'à la moitié de son diamètre, il estima qu'une politique de force avait désormais une chance d'aboutir. Maintenant solidement le cadenas enveloppé d'un mouchoir, il appliqua à la pince dont les mâchoires serraient le verrou un violent effort de torsion. Il y eut un claquement sec.

Coplan répartit les outils dans ses poches, dégagea le cadenas et fit coulisser latéralement le volet de fer. Dans la nuit, cette opération fit un vacarme effroyable, propre à réveiller les habitants à cinquante mètres à la ronde.

Le faisceau de la lampe-torche fit naître des reflets sur la carrosserie et les chromes de la Volkswagen.

Ainsi donc, Quersin n'était pas parti en voiture... S'était-il avisé de lui-même qu'il était grillé et avait-il tout plaqué sans demander son reste ?

Coplan se dit qu'avant d'entreprendre quoi que ce soit, il informerait le Vieux, pour le cas où ce dernier aurait eu, lui, des nouvelles de Quersin, entre-temps. Mais si l'agent avait cédé à une impulsion subite, qui sait s'il n'avait pas abandonné dans sa voiture des papiers d'affaires plus ou moins importants?...

Pénétrant plus avant dans le box, Francis promena la clarté de sa lampe à l'intérieur du véhicule. Et c'est alors qu'il vit le cadavre.

Ce corps recroquevillé sur la banquette arrière, ce mort dont le visage s'écrasait contre le coussin et dont les cheveux étaient coagulés par le sang séché, personne n'aurait pu le reconnaître au premier abord.

Changeant sa torche de main, Coplan reprit son mouchoir pour ouvrir la portière.

A peine entrouverte, celle-ci laissa échapper une odeur nauséabonde, infecte, propre à soulever le cœur. Retenant sa respiration et dominant une répugnance instinctive, Francis agrippa le cadavre par l'épaule, le retourna partiellement.

Cette face livide à la bouche ouverte, aux yeux révulsés, la lèvre supérieure surmontée, d'une moustache coupée court, les deux canines en or, autant d'indice rendant toute erreur impossible : c'était bien Quersin.

Il avait été assassiné dans le box même, d'un coup de marteau sur l'occiput. Les taches de sang sur les coussins montraient qu'on avait introduit le corps dans la voiture alors que la blessure saignait encore.

Coplan referma la portière et sortit du garage, torche éteinte. Une bouffée d'air frais le fit frissonner.

A Sarrelouis, le réseau adverse, s'était départi de sa ligne habituelle... Au lieu de jouer en finesse, de spéculer sur l'habileté, ils avaient frappé de façon brutale. Pourquoi ce changement de méthode ?

Le volet de fer coulissa de nouveau avec un bruit fantastique, éveillant des échos dans la paix nocturne. Coplan se hâta vers la Peugeot désireux de quitter la ville au plus vite.

- Tu en as mis du temps, fit Véra d'un air pincé lorsqu'il monta dans la voiture. Ce sera ta faute si j'attrape une indigestion.

- Moi, j'en ai déjà une, répliqua-t-il en lançant le moteur.

- Elle était là, sa Volkswagen ?

Il embraya, s'engagea dans une grande artère menant vers la Sarre.

- Oui, elle était là, confirma-t-il. Lui aussi... mais dans quel état !...

Véra le fixa intensément, effarée. Le bout de sa langue humecta ses lèvres sèches, puis elle articula :

- Mort?

Coplan acquiesça en silence. Deux cadavres en une nuit, un dans chaque camp, cela inaugurait plutôt mal le rétablissement qu'il espérait effectuer sans recours à la violence.

Car le Vieux avait dit : « *Pas d'histoires, hein ! La situation est déjà suffisamment tendue là-bas... Évitez les incidents*. »

- Il était dans sa voiture ? questionna Véra à voix basse, avide de savoir des détails, malgré le malaise que lui causait ce nouveau coup dur.

- Oui, à l'arrière... Replié sur lui-même, le crâne défoncé.

- Dienholz?

- Neuf chances sur dix. Mais je ne vois pas la signification de cet assassinat.

- Eh bien, pour se substituer à lui et venir à sa place au rendez-vous.

- Ce n'était pas nécessaire, émit Francis. Ils n'avaient pas besoin de supprimer Quersin pour ça...

Véra ne suivait pas très bien le raisonnement. Elle devina que Coplan lui dissimulait certains aspects de leur collaboration. Au fait, quel rôle exact tenait-elle là-dedans?

- Si tu m'expliquais une bonne fois de quoi il s'agit ? suggéra-t-elle, la mine boudeuse.

S'il avait dû lui énumérer toutes les raisons pour lesquelles il préférait qu'elle ignorât le fond du problème, elle serait entrée au couvent dès le lendemain.

- Ne te tracasse pas, lui conseilla-t-il sur un ton amical. Je n'y vois pas très clair moi-même. A quoi bon se livrer à des suppositions gratuites ?... Allume-moi plutôt une cigarette, veux-tu ?...

Il commençait à se décontracter. La présence de Véra atténuait le tragique de cette randonnée nocturne.

Le climat d'intimité qui s'était établi entre eux, à Tanger, renaissait tout naturellement et estompait les pénibles devoirs du service, les refoulait à l'arrière-plan. Sans doute était-ce une compréhension mutuelle foncière qui tissait entre Francis et Véra cette atmosphère morale confortable, imprégnée à la fois de camaraderie et de sensualité.

- Si j'avais la certitude de trouver chez toi un flacon de cognac, je crois bien que je m'arrêterais dix minutes, dit-il, alors qu'ils repassaient à Voeklingen.

- Tu pourras rester deux heures si ça te chante, j'en ai trois litres...

Ils se turent à nouveau. Véra posa la tête sur l'épaule de Francis et murmura :

- Tu te souviens?... La balade le long de la plage, quand tu m'as dit : « *Oublions le rôle que nous assumons tous les deux... Contentons-nous d'être des gens que le hasard a rapprochés*... »

Francis, en signe d'approbation, caressa de la joue la chevelure bouclée de la fille.

- Je me souviens aussi de ce qui avait précédé... Le strip-tease obligatoire, la livraison des clichés.

Véra eut un petit rire de gorge et se pelotonna contre Coplan.

Dix minutes plus tard, ils entraient dans Sarrebruck. La voiture dansa sur les mauvais pavés, traversa l'agglomération dans toute sa longueur et vint finalement stopper dans la Uhlandstrasse.

- Où gares-tu ? s'informa Coplan avant de couper le contact.

- Au parking de la radio ou devant chez moi, c'est selon.

- Alors, autant la laisser ici.

Ils n'eurent qu'une vingtaine de mètres à faire pour arriver devant l'immeuble, une bâtisse de trois étages, construite après guerre et comportant six appartements individuels.

Véra logeait au troisième. Quand ils furent dans l'ascenseur, une petite tension insidieuse s'infiltra en eux. Il leur semblait qu'un mot aurait rompu le charme.

Ce n'est que lorsqu'elle eut allumé le lampadaire du living que Véra prononça d'un air détaché :

- C'est bien du cognac que tu veux ? Pas un whisky ?

Il délaça la ceinture de son manteau, s'en débarrassa d'un geste large et jeta le vêtement sur le dossier d'un fauteuil.

- Un cognac, précisa-t-il en se frottant les mains avec vigueur, heureux de se retrouver dans un intérieur agréable, loin de l'exécution de Dienholz et de la découverte de Quersin.

Tandis que Véra s'affairait à rassembler verres et bouteilles, il s'allongea dans un club, s'étira sans vergogne.

Véra posa le plateau sur la table.

- A propos, où loges-tu, toi ? s'enquit-elle en versant l'alcool ambré dans un ballon de cristal.

- Top secret, ricana-t-il. C'est tout juste si je peux le savoir moi-même, tu te rends compte !...

Il passa un bras autour des hanches de la jeune femme alors qu'elle lui tendait un verre. Son geste était plus amical qu'autre chose, mais le contact des suaves rondeurs de sa collègue sema un léger trouble dans ses muscles.

- Viens, dit-il en l'attirant sur ses genoux.

Elle céda instantanément. Son corps souple et alangui vint se loger contre la poitrine de Coplan et ce mouvement s'acheva en une guirlande formée par ses bras autour du cou de Francis.

Ce baiser dura... dura... Francis releva la tête, étourdi par un agréable vertige, un peu essoufflé, aussi.

- Merveilleux, ton cognac, murmura-t-il eu redéposant son verre sans y avoir touché.

Véra levait sur lui des yeux limpides, fascinants. Ses lèvres encore humides demeuraient entrouvertes, attendant un second baiser. Alors Coplan la serra plus fort, et tandis qu'il prenait la bouche pulpeuse de la jeune femme, il caressa la ligne de ses hanches, ses cuisses rondes et dures.

Paupières closes, narines dilatées, Véra subissait cette étreinte avec un affolant bien-être qui abolissait toutes ses pensées.

- Chéri, balbultia-t-elle quand elle se sentit soulevée par deux bras robustes et tendres.

Elle n'eut plus qu'une faible conscience de la suite. La réalité, basculant dans le rêve, ne fut plus que sensations, frénésie...

A six heures du matin, Coplan se rhabilla. Maugréant contre le fâcheux rendez-vous qu'il avait à huit heures, déplorant de n'avoir

pas sous la main de quoi se raser, il fit en silence une toilette rapide. Véra dormait d'un sommeil paisible dans la chambre à coucher.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre.

Dehors, il faisait noir. Le thermomètre avait dû descendre bien en dessous de zéro. La rue commençait à s'animer. Des ouvriers martelaient de leurs chaussures cloutées les pavés rendus sonores par le gel.

Coplan laissa retomber le rideau, se mit en quête d'une brosse pour débarrasser son manteau des taches de boue séchée.

Avant de revêtir son pardessus, il griffonna quelques mots sur une feuille de papier qu'il plaça en évidence contre un vase.

« *Continue d'appliquer scrupuleusement tes instructions sans t'inquiéter du reste. F.* "

Puis, après une seconde d'hésitation, il ajouta une autre ligne :

« *P.-S. Mes pensées t'enveloppent... Bécots partout. F.* »

Il espéra que cette seconde phrase compenserait la sécheresse de la première et que Véra discernerait ce que sa réserve naturelle l'empêchait d'écrire.

Il enfila son manteau, huma une dernière fois le parfum qui embaumait l'appartement et sortit sans faire de bruit. Sur la table, les deux verres de cognac étaient restés intacts.

Dans la rue, Coplan adopta une allure rapide. Sa respiration se condensait en fine buée dans l'air glacial de l'aube. Les réverbères projetaient une lumière âpre, crue.

Le corps de Dienholz allait sûrement être retrouvé au petit matin, et alors le mécanisme s'enclencherait. En moins de vingt-quatre heures, les autres seraient informés. Quelle serait leur réaction ?

Dire que la frontière était à deux pas. A peine à quatre kilomètres.

Franchement, Coplan aurait préféré être de l'autre côté. Cette lutte contre un adversaire insaisissable et sournois lui tapait sur les nerfs. Pour l'instant, il n'avait que deux cartes : Valentré et Hollich.

Il verrait le premier dans une heure et demie. Quant au second... L'assassinat de Quersin inaugurait le règne de l'hostilité ouverte, du corps à corps. Mais Hollich, homme de ressource, ne tomberait pas dans le premier piège venu.

Avant de se rendre à la gare centrale - l'Hauptbahnof, comme ils disaient ici - Coplan entra dans un café et s'octroya un solide petit déjeuner arrosé de trois tasses d'un jus noir comme de l'encre.

Il acheta aussi des cigarettes, en alluma une, puis avala un verre d'alcool.

A huit heures moins cinq, il pénétra dans le hall de la gare, alla au kiosque à journaux, contempla les manchettes des premières éditions et les couvertures des magazines.

Lorsque le train de banlieue venant d'Ottweiler déversa ses voyageurs - tous des employés et des ouvriers - Francis se mêla à la cohue et ressortit.

Environné par des centaines de personnes, il déboucha sur la Viktoriastrasse où stationnaient des taxis. Avisant une Mercedes immatriculée SA 4856, il y monta d'autorité et dit au chauffeur, un homme rondouillard aux petits yeux en bille :

- 28 Ziegelstrasse, à Burbach...

Le conducteur toucha la visière de sa casquette, mit en marche. Le taxi se faufila dans la foule, décrivit un demi-tour et fila vers le nord.

Un peu plus tard, Coplan se pencha en avant et dit :

- Alors, vieux, qu'est-ce que ça donne?

Valentré cessa aussitôt d'être le chauffeur zélé et attentif qu'il incarnait. Sa bonne bouille s'éclaira.

- Si on n'avait jamais un boulot plus difficile, on aurait tort de se plaindre. La fille en question s'appelle Lotte Kassel. Elle est assistante sociale aux charbonnages Ulrich, à Jägersfreude, ce qui fait qu'elle est toujours en route. Elle visite les foyers des membres du personnel. Vous voyez le genre : un chignon, des souliers plats, l'œil accusateur et le teint frais.

Coplan se gratta la joue, fit crisser sa barbe.

- Mm, fit-il, perplexe. Pas commode à surveiller, dans ce cas-là... Ça peut durer cent sept ans avant qu'on sache qui elle contacte pour livrer ses informations.

Valentré esquissa un geste d'impuissance.

- Ce n'est pas moi qui l'ai inventée... Tâchez de la coincer autrement.

Facile à dire. Néanmoins, Coplan mit son esprit inventif à contribution. Cette piste était la seule qu'il possédât à l'heure actuelle. Maintenant qu'il connaissait l'identité de la femme qui avait observé Wendel lors du rendez-vous nocturne avec Véra sur la route de Dudweiler, il devait exploiter cet avantage.

Cette Lotte Kassel, qui déchiffrait avant Wendel les messages envoyés de Paris et qui falsifiait ceux qu'il expédiait, méritait une sérieuse considération.

- Roule toujours et laisse-moi réfléchir, grommela Francis en se rejetant contre le dossier. Ton prochain boulot sera moins peinard, fais-moi confiance !...

CHAPITRE V

Tandis que Valentré pilotait la Mercedes au long d'un itinéraire capricieux, Colan cherchait un moyen d'amener Lotte Kassel à dévoiler l'homme dont elle recevait les directives.

Une simple filature se révélerait insuffisante, en l’occurrence.

- D'où tu as pris une chambre en location, à Jägersfreude, peux-tu voir l'immeuble où elle habite? questionna Francis.

- Cela va de soi ! rétorqua Valentré, les yeux plissés par une expression rusée. Puisqu'il fallait la tenir à l’œil pratiquement jour et nuit... Je n'allais pas me balader dans la rue, non ?

Francis songeait à un procédé qui éliminerait la principale difficulté, à savoir le fait que Lotte Kassel voyait trop de gens pour qu'on pût se livrer à une enquête sur chacun d'eux.

- Ecoute, dit-il soudain, il est inutile que tu continues à lui filer le train. Je vais prendre certaines dispositions qui te dispenseront de cette corvée. Mais retiens bien ceci : à partir de jeudi, c'est-à-dire dans trois jours, tu prendras un cliché au téléobjectif des gens qui sortiront de chez elle. Pas de ceux qui entrent, tu m'entends ? Ceux-là, tu ne les aurais que de dos... Ceux qui sortent. Tu y consacreras toute la journée, puis tu développeras et tu me feras un agrandissement de toutes les têtes que tu auras photographiées.

- Oui, et pour ceux qui sortiront après la tombée du jour ? Je ne pourrai pas employer un flash, tout de même ?

- Je me débrouillerai pour que le type qui m'intéresse vienne la voir en plein jour, assura Coplan après un instant de réflexion. Et puis, même si quelques-unes de tes photos manquent de netteté, cela n'aura qu'une importance relative. Prends un film ultra-rapide, travaille à pleine ouverture et au vingt-cinquième de seconde.

- Très bien, patron, approuva Valentré, plutôt satisfait de ne plus devoir jouer les limiers dans cette localité trop petite pour que son manège ne finisse par être éventé s'il se prolongeait. Les photos, je vous les fais parvenir comment ?

- Apporte-les avec ton taxi, entre neuf et dix heures du soir, à la permanence d'écoute téléphonique, au 52 Warndtstrasse. Vérifie toujours si un motocycliste ne te suit pas.

- Comptez sur moi, fit Valentré en clignant de l'oeil. Pas d'autres consignes ?

- Si. Comme Wendel ne te connaît pas et qu'il ne doit pas soupçonner en toi un collègue, va ce soir au bistrot où il passe presque tous les jours. Si tu ne le vois pas, retourne demain, mais de toute manière arrange-toi pour fourrer dans une de ses poches, sans qu'il s'en doute, les quelques lignes que je vais te donner. C'est le moment ou jamais de mettre à profit tes talents de prestidigitateur...

- L'enfance de l'art, prononça Valentré avec une lippe dédaigneuse. Dites-moi de lui faucher ses bretelles au milieu de la place de l'Opéra et je vous les rapporte pendant qu'il se demande encore pourquoi il ne les a pas mises.

Coplan eut un sourire fugitif. Valentré avait passé deux tiers de sa vie dans les music-halls, comme artiste, mais le jour où ses dons éblouissants l'avaient incité à faire un usage plus profitable de sa dextérité, il avait eu des ennuis avec la police. Le Vieux ne détestait pas de remettre des types dans le droit chemin, à condition qu'ils aient une petite spécialité.

Francis se mit à griffonner quelques lignes d'une main rendue maladroite par le mouvement de la voiture. Il les relut avant de plier le papier en quatre.

Brûlez sans l'ouvrir la prochaine enveloppe qui vous parviendra de Paris. A la sortie de la prochaine réunion syndicale du P.T.S. pistez Wahn pendant une heure, puis rentrez chez vous. Coplan.

- Tiens, prends ça, dit-il au conducteur. Tu mettras ça sous enveloppe avant de le délivrer au destinataire. Et maintenant, dépose-moi quelque part dans Sarrebruck, du côté de la Ludwigs Platz.

Valentré inséra le message dans sa poche intérieure. Ce qu'on lui demandait n'était vraiment pas chinois. En entrant au Deuxième Bureau, il s'était figuré qu'on exigerait de lui des exploits sensationnels, mais depuis dix ans qu'il opérait, c'étaient toujours les mêmes petits trucs d'une facilité déconcertante qu'il devait accomplir. Quand donc lui fournirait-on l'occasion de donner toute sa mesure ?

- Et après les photos, qu'est-ce que je fais ? s'enquit-il avec une pointe de mauvaise humeur.

- Tu quittes Jägersfreude définitivement, tu reviens à Sarrebruck et tu attends que je te fasse signe.

Le chauffeur, retenant le mot qui lui montait aux lèvres, lui substitua une formule exprimant sa déconvenue en termes moins concis :

- Dites donc, ça va encore durer longtemps, ce travail de flic à la gomme ? Il ne se passe rien, dans ce secteur.

- Te plains pas, mon gars, lui dit Francis d'un ton presque paternel. Cette accalmie est trop belle pour durer... Il y en a qui voudraient être à ta place.

L'image de Quersin passa devant ses yeux. Ils ne s'étaient même pas donné la peine de camoufler le meurtre en accident.

Le jeudi matin, avant de partir au siège des charbonnages Ulrich, Lotte Kassel alla, en peignoir, relever le contenu de sa boîte aux lettres.

Elle était plus belle en déshabillé que lorsqu'elle incarnait son personnage d'assistante sociale. Blonde, la poitrine bien galbée, la

peau fine, elle réussissait quotidiennement la prouesse de s'enlaidir par une coiffure qui aplatissait ses cheveux pour les rassembler en un chignon à l'arrière de sa tête. Des chaussures plates à grosse semelle et une jupe en tweed trop ample alourdissaient le bas de sa silhouette alors qu'elle avait des jambes à faire pâlir d'envie plus d'une pin up à la gloire consacrée. L'absence totale de poudre et de maquillage achevait de la doter d'une expression froide, très « bienfaitrice professionnelle » qui a le don de glacer les hommes les plus entreprenants.

En vêtements d'intérieur, Lotte Kassel avait au contraire une féminité qui aurait sidéré la plupart des employés du charbonnage s'ils l'avaient fréquentée à ce moment-là. Mais elle n'avait cure d'attirer sur elle d'autres regards que ceux, plutôt distants, que les membres de la direction lui accordaient par politesse. Effacée, discrète, pointilleuse dans son travail, personne à Jägersfreude ne se souciait d'elle, et c'était très bien ainsi.

Une enveloppe en papier brun, affranchie d'un timbre sarrois, se trouvait dans la boîte en même temps qu'une revue de psychotechnique à laquelle Lotte était abonnée. Tout en jetant négligemment la publication sur la table du studio, l'assistante sociale consulta du regard une pendulette posée sur une étagère servant de bibliothèque. Huit heures trois... En faisant vite, elle pourrait encore arriver à temps à son bureau.

Elle décacheta l'enveloppe d'un geste preste et en retira une seconde, timbrée de France et adressée à Karl Wendel. Avant d'ouvrir cette dernière, Lotte s'assura qu'elle possédait encore deux ou trois enveloppes similaires, au timbre oblitéré, mais dont l'adresse identique avait été tracée par un habile faussaire. Il lui en restait deux; elle se promit d'en demander d'autres, puis elle se décida à enfiler de fins gants de caoutchouc.

Connaissant la phrase clé qui servait à brouiller ou à décrypter les textes de l'agent français, la jeune Allemande entreprit de transporter en langage clair les trois lignes de caractères qui composaient le message. Cette opération l'obligea à étaler la feuille originale sur sa table, puis à recopier les colonnes verticales dans l'ordre voulu en prenant garde à ne pas les intervertir par erreur.

Penchée sur le document pour être sûre de ne pas se tromper dans l'alignement des caractères superposés, Lotte respirait un peu plus vite, passionnée par cette besogne qui lui dévoilerait les prochaines démarches de l'espion Wendel.

Peu à peu, le sens réel de ce semis de lettres se dégagea, de gauche à droite, comme si on avait glissé un cache latéral sur plusieurs lignes simultanément. Mais avant d'être parvenue à la traduction, Lotte fut prise de violents éternuements. Elle se moucha, puis jeta un bref regard à la pendulette. Huit heures vingt-huit. Derechef, elle se mit au travail; et, comme elle pressentait que ce message offrait un intérêt considérable, elle décida d'aller jusqu'au bout, même si cela devait retarder son arrivée au bureau.

Elle négligea la migraine qui commençait à lui enserrer les tempes et songea fugitivement qu'elle avait dû prendre un rhume la veille, car ses yeux avaient tendance à se mouiller.

Ayant supprimé les colonnes superflues, elle demeura finalement en possession de l'assemblage suivant :

JEUDISOIRAPRE SREUNIONSYNDI CALEFILEZHOLI

CHMEURTRIERPR OBABLEQUERSIN TACHEZDECOUVR IRVERITE

Ce qui, lu d'une traite, donnait : « *Jeudi soir, après réunion syndicale, filez Hollich, meurtrier probable Quersin. Tâchez découvrir vérité*. »

Une bouffée de chaleur lui monta au front. Ainsi, les Français savaient déjà que Quersin avait été assassiné. Heureusement, ils s'imaginaient que Hollich y était pour quelque chose et dirigeaient leur enquête dans une fausse direction grâce aux textes truqués qu'on leur avait fourrés dans les mains auparavant... Néanmoins, si Wendel, qui suspectait Wahn, se rendait au siège du parti travailliste avec l'idée bien arrêtée d'identifier le véritable meurtrier de son collègue, ça pouvait le mener loin.

Lotte eut un léger étourdissement, un frisson lui parcourut le dos. Si elle ne prenait pas tout de suite deux cachets d'aspirine, elle ne pourrait rien faire de bon dans le courant de la journée; or son devoir était de prévenir Peter d'urgence.

Par chance, le message adressé à Wendel pouvait lui être transmis sans retouches.

Luttant contre le malaise de plus en plus accentué qui la vidait de toute son énergie, Lotte Kassel opta pour des soins immédiats. Elle se leva avec effort pour aller avaler deux comprimés dilués dans un verre d'eau, puis elle s'occupa de placer le texte codé dans une enveloppe intacte portant l'adresse de Wendel.

Ensuite, lorsqu'elle eut collé le rabat, elle essaya de dominer son trouble et se débarrassa de son peignoir pour s'habiller.

En combinaison, elle enfila le premier de ses bas en appuyant la pointe du pied sur une chaise. Lorsqu'elle eut déroulé son bas jusqu'au haut de la cuisse, elle s'avisa qu'elle avait omis de se ceinturer de son porte-jarretelles. Sans doute cet oubli stupide était-il dû à son début de grippe...

Elle avait de la fièvre, c'était certain. Neuf heures moins dix-sept. Lotte sentait son cœur battre à une cadence rapide, irrégulière. Pourvu que les aspirines lui permettent de tenir jusqu'au moment où elle aurait jeté la lettre dans la boîte de Wendel.

Titubante, elle parvint à tirer son second bas sur sa chair nacrée et à le fixer par deux jarretelles, mais un vertige l'obligea à se cramponner au rebord de la table. Elle eut soudain conscience qu'elle n'aurait pas la force de poursuivre sa toilette.

La poitrine soulevée par une respiration oppressée, elle alla jusqu'à son divan-lit, s'y laissa tomber pour un répit de quelques minutes. Jamais elle ne pourrait travailler ce jour-là... A neuf heures, elle préviendrait le charbonnage qu'elle n'était pas en état de prendre ses fonctions.

Mais il y avait Wendel. Et Peter...

Lotte Kassel n'était pas de celles qui se laissent abattre par le moindre malaise physique. Elle réagit autant qu'elle le put, se remit debout avec la volonté farouche de surmonter sa faiblesse. Saisissant une culotte à dentelle dont l'élégance froufroutante contrastait bizarrement avec des vêtements d'une sobriété puritaine, elle y introduisit un pied, puis l'autre, et se rattrapa juste à temps pour ne pas s'étaler de tout son long.

Alors, elle s'essuya le front du dos de la main, écartant les cheveux qui lui cachaient la moitié de la figure. Non, c'était impossible...

Si, au prix d'un effort colossal, elle parvenait à se vêtir complètement, elle ne ferait pas deux pas dehors sans s'effondrer. Comment diable, elle, dont la constitution était robuste, avait-elle été terrassée de la sorte par une attaque grippale dont elle n'avait pas éprouvé le plus minime symptôme à son réveil ?

Subitement inquiète, aussi déprimée par le sentiment de sa solitude que par cette défaillance inexplicable, elle réfléchit aux répercussions que pouvait avoir son immobilisation forcée.

Un délai anormal dans l'acheminement du courrier adressé à Wendel ne manquerait pas de donner l'éveil à l'agent français, et Dieu sait quelles déductions il tirerait de ce retard.

Au reste, Peter devait être avisé sur-le-champ des instructions envoyées de Paris. Il ne tolérerait pas que, sous le prétexte d'une maladie aux effets somme toute analogues à ceux d'un gros rhume, elle le privât pendant vingt-quatre heures d'une information importante.

Pendant dix minutes, Lotte espéra que ses troubles disparaîtraient aussi soudainement qu'ils avaient apparu, mais un nouvel essai de traverser l'appartement la laissa pantelante, moite de sueur et agitée d'un tremblement irrépressible.

Désormais convaincue qu'elle ne devait pas compter sur un miracle, elle envisagea la seule solution possible, bien qu'on lui eût déconseillé de recourir à cette facilité sauf dans un cas grave, exceptionnel.

Se couvrant de son peignoir en quelques gestes malhabiles, elle s'accrocha aux meubles pour atteindre le téléphone.

Dans une des maisons d'en face, Valentré s'était confortablement installé dans un fauteuil devant la fenêtre du premier étage. A côté de lui, un Leica équipé d'un téléobjectif gros comme le bras et long de trente centimètres était installé sur un pied à trois branches.

Ce montage était braqué sur la porte de l'immeuble habité par Lotte Kassel, ce qui dispensait Valentré de manipuler cet appareil à chaque sortie de visiteur. Un flexible pendait à cinq centimètres de sa main droite, et dès qu'un individu débouchait dans la rue, Valentré actionnait le déclic.

A vrai dire, il n'avait pas gaspillé beaucoup de pellicule.

Depuis huit heures du matin, cinq personnes avaient franchi le seuil de la maison dans les deux sens : au pifomètre, dans ces cinq-là figuraient pour le moins deux fournisseurs, un médecin lesté de sa petite valise cylindrique en cuir noir, et enfin deux types dont la venue sur les lieux pouvait présenter de l'intérêt. L'un de ces derniers était d'ailleurs arrivé en voiture, une Opel Kapitan bleue immatriculée à Sarrebruck.

Valentré avait pris un cliché supplémentaire de l'arrière, avec la plaque minéralogique, question de fignoler le travail.

Vers quatre heures de l'après-midi, la lumière devint notoirement insuffisante pour réussir d'autres photos. Même avec un temps de pose d'un dixième de seconde et un développement spécial pour pellicules sous-exposées, les épreuves ne révéleraient plus les traits des visiteurs tardifs de l'Allemande.

Valentré démonta le téléobjectif pour la ranger dans l'étui destiné à protéger cet ustensile de prix. Le Leica et le pied furent ensuite placés dans leur gaine, cédant la place à un agrandisseur et à du matériel de développement.

Et tandis que Valentré s'absorbait dans ses manipulations, Wendel revenait à son domicile après une journée de labeur au fond de la mine. Depuis qu'un inconnu, l'avant-veille, lui avait refilé à son insu une communication écrite au stylo-bille et carrément signée Coplan, il attendait sans s'énerver la lettre annoncée.

Il ne fut donc pas surpris de découvrir ce soir-là une enveloppe d'aspect familier. Comme de juste, elle avait fait un détour chez les gens de l'autre bord avant de parvenir jusqu'à lui.

La raison pour laquelle Coplan lui ordonnait de brûler cette missive sans en prendre connaissance constituait une énigme aux yeux du mineur. A la rigueur, il pouvait concevoir qu'on lui eût transmis des consignes-bidon, plutôt destinées à l'adversaire qu'à

lui-même, mais dans ce cas, il aurait suffi qu'on lui dise de ne pas les appliquer... Pourquoi faire flamber cette enveloppe sans même parcourir son contenu ?

Wendel tergiversa quelques minutes, puis un sentiment de perplexité peint sur sa face couturée, il résolut d'obéir. Coplan n'aurait pas couru le risque de lui dépêcher un agent de liaison fichtrement adroit de ses mains s'il n'avait eu un motif impérieux pour agir ainsi.

Le mineur balança donc la lettre dans le fourneau ronflant de son poêle, la vit se tordre dans les flammes et se consumer jusqu'à ne plus laisser que quelques cendres rougeoyantes qu'il dispersa du bout de son tisonnier.

Après quoi, se remémorant les autres instructions du billet de Coplan, pour la réunion syndicale du soir, il décrocha de la penderie le costume qu'il mettait d'ordinaire pour aller à Sarrebruck.

Vers sept heures du soir, il arriva à la brasserie au premier étage de laquelle se tenaient les séances hebdomadaires du comité syndical du parti. Avant de monter, il mangea une choucroute abondamment garnie, vida deux pots de bière et s'offrit une cigarette.

De la table où il était assis, il vit passer plusieurs délégués. Quelques-uns lui firent un signe amical, de loin, avant d'emprunter l'escalier menant à la salle des délibérations.

Certains ténors du parti arrivèrent plus tard; ils traversèrent la brasserie d'un air soucieux et affairé, sans apercevoir Wendel. Parmi eux, Hollich et Wahn se succédèrent à dix minutes d'intervalle.

Wendel paya son repas, puis escalada à son tour les marches de l'escalier tournant. En haut, il serra des mains à la ronde, prit place devant la table immense recouverte du traditionnel tapis vert. La plupart de ses collègues avaient déjà commandé des pintes de bière, plantées comme des bornes devant les papiers appelés à alimenter le débat.

Les rites préludant à toute discussion politique furent observés avec un sérieux dénonçant l'idée très haute que les délégués se faisaient de leur mission. On discuta des répercussions du plébiscite sur les revendications des travailleurs du fond, on examina la

tactique à suivre étant donné le resserrement des liens économiques avec l'Allemagne.

Les orateurs défendirent leur point de vue avec une égale autorité tout en développant des arguments diamétralement opposés.

L'esprit ailleurs, mais très attentif en apparence, Wendel se demandait à quoi rimait cette invention de Coplan : filer Wahn pendant une heure, puis rentrer chez soi... Ce rôle de perpétuel appât dont les mouvements étaient réglés par les uns et contrôlés par les autres commençait à lui peser.

A diverses reprises, il réprima un bâillement en entendant proférer des lieux communs comme on en répète à satiété dans les assemblées de ce genre, et il se fit la réflexion que si la salive suffisait à défendre la classe ouvrière, celle-ci n'aurait pas à se plaindre.

Quand l'ordre du jour fut épuisé sans qu'on sût très bien à quoi on avait abouti, le brouhaha général des conversations s'éleva dans l'atmosphère saturée de fumée de cigarettes. Les pintes étaient vides, des mégots mal éteints fumaient dans les cendriers.

Le bruit de chaises remuées couvrit un moment les colloques, puis les membres du comité se souhaitèrent mutuellement le bonsoir, échangèrent des congratulations et, successivement, se dirigèrent vers l'escalier.

Voyant que Wahn s'attardait avec le trésorier du parti, Wendel retint par la manche le délégué des charbonnages de Fischbach. Hollich, alerte et le sourire aux lèvres, vint distribuer d'ultimes poignées de main puis s'en alla.

Les sourcils de Wahn se haussèrent imperceptiblement quand il remarqua que Wendel, loin d'emboîter le pas à Hollich, allumait une cigarette et prolongeait son dialogue avec le chef porion des mines de Fischbach.

Pour la première fois, Wendel ne se conformait pas aux instructions que Paris lui avait envoyées en code.

CHAPITRE VI

Vers minuit, il ne restait plus que cinq personnes dans la salle de conférences. Avec Wahn et Wendel, trois délégués aux convictions fanatiques et aux propos intarissables continuaient de discuter en deux groupes distincts.

Le mineur s'impatientait en voyant Wahn pérorer sans fin. Quand donc se déciderait-il à partir ?

De son côté, Peter Wahn s'inquiétait de savoir pourquoi Wendel s'obstinait à prolonger sa présence dans ce local. Dès l'instant où il renonçait à filer Hollich, Wendel n'avait aucune raison valable pour ne pas rentrer chez lui. A moins que...

La pensée qui s'imposa brusquement dans l'esprit du leader politique le contraignit à faire appel à tout son sang-froid pour ne pas trahir ses sentiments. En réalité, Wendel l'attendait, lui.

Tout en écoutant la diatribe que lançait son interlocuteur à l'égard des capitalistes, Wahn réfléchit à toute allure.

Si le mineur négligeait volontairement les instructions de ses chefs c'est qu'il était beaucoup mieux renseigné que Lotte Kassel ne le croyait. Et si ses soupçons avaient acquis assez de consistance pour qu'il eût résolu de s'attacher aux pas de Wahn, il devenait dangereux. Beaucoup trop pour qu'on le laissât poursuivre ses manigances... Si, malgré la « *rectification* » de Paris, le mineur ne déviait pas de sa ligne de conduite, s'il s'acharnait à mener ses investigations du côté de Wahn, il devenait une menace.

A la même seconde, une obscure intuition s'appesantit sur les épaules de Wendel. Il avait compris pourquoi Wahn ne s'en allait pas... Les autres avaient intercepté le message dans lequel il l'avait désigné comme agent provocateur, ils savaient qu'il tenait Wahn à l'oeil. Et ce dernier le surveillait à présent, lui.

S'ils s'attendaient mutuellement, cette situation risquait de s'éterniser. Mais elle pouvait évoluer d'une manière sanglante dès que les deux groupes quitteraient la brasserie. Le précédent de Quersin montrait que le réseau adverse n'hésitait pas à éliminer les gens trop perspicaces.

Wendel n'était pas armé. Wahn devait l'être. Dehors, les rues étaient désertes à présent, et Wendel devait regagner Jägersfreude

à vélo, dans la nuit noire. Il songea à téléphoner au numéro 031-26812 que lui avait communiqué cette jeune femme lors du rendez-vous nocturne. Il pourrait peut-être appeler du renfort et signaler qu'il courait le risque d'être assassiné...

Il allait serrer la main du chef porion de Fischbach et descendre vers la cabine téléphonique quand Wahn se dirigea vers lui, les lèvres plissées par un sourire de fausse cordialité.

- Mon cher Wendel, ne croyez-vous pas qu'il est grand temps de lever la séance ? Je remonte vers Ottweiler... Voulez-vous que je vous dépose à Jägersfreude, en passant?

- Je suis en vélo, articula le mineur. Vous êtes bien aimable.

Aussitôt, il regretta sa bévue. En refusant, il s'exposait à un danger plus grave encore : le nombre de cyclistes écrasés par des voitures rend les accidents de ce genre peu suspects.

Mais Wahn insista

- On peut accrocher votre vélo à l'arrière de la voiture. Vous serez chez vous en cinq minutes !

En montant avec Wahn, il pourrait au moins surveiller ses gestes, le prendre de vitesse s'il se livrait à un manège douteux. Plus question de passer un coup de fil maintenant, c'était trop tard.

- D'accord et merci, accepta-t-il non sans une sourde appréhension.

Les autres délégués, entendant leur dialogue, s'éclipsèrent enfin. Les deux hommes empruntèrent l'escalier et redescendirent dans la brasserie enfumée où ne s'attardaient plus que deux ou trois consommateurs. Ils traversèrent l'établissement et se retrouvèrent sur le trottoir mouillé, dans une rue balayée par un vent glacial.

Wendel frissonna.

- Il fait franchement mauvais, émit Wahn. Le gel serait préférable. C'est par un temps comme celui-ci qu'on attrape la grippe.

- Oui, c'est très malsain, en effet, approuva le mineur sur un ton normal. On a tort de sortir de chez soi.

Peter Wahn lui décocha un regard oblique. Les mots du mineur recouvraient-ils une menace déguisée ? Peut-être n'était-il pas prudent de l'embarquer dans la voiture, tout compte fait. Quand on a

les mains prises par le volant, on ne peut rien contre une attaque brusquée.

Il n'y avait personne aux environs. L'éclairage public encore allumé traçait de loin en loin des cercles de clarté jaunâtre, dotant d'une ombre étirée le vélo rangé le long du trottoir et la voiture stationnant en face.

- On va le fixer au coffre arrière, dit Wahn en désignant le vélo d'un coup de menton. Je dois bien avoir une ficelle dans un des casiers du tableau de bord.

Il traversa la rue pendant que Wendel relevait la pédale pour pousser sa bicyclette en direction de l'Opel Kapitan.

Ayant ouvert la portière, Wahn se pencha vers l'intérieur de l'auto sans y monter. Il rabattit le couvercle de la boîte à gants et rafla d'un geste preste le Mauser qui s'y trouvait logé. L'arme fut glissée dans sa poche intérieure avec assez d'adresse pour qu'un observateur situé derrière lui ne pût s'en rendre compte. Après quoi, Wahn fouilla le casier pour y dénicher une corde.

- Mettez-le debout sur le pare-chocs, recommanda-t-il à Wendel, nous trouverons bien le moyen de l'attacher.

Les deux hommes passèrent la corde autour du cadre du vélo et l'assujettirent à l'une des barres du porte-bagages fixé sur le toit de la voiture.

Wendel se demanda si le moment n'était pas propice pour assommer carrément Wahn et se défiler sans attendre son reste. En agissant ainsi, il sauverait sa peau, mais se brûlerait définitivement. Des deux côtés, car Coplan n'approuverait probablement pas une initiative de ce genre, susceptible de contrecarrer ses propres objectifs.

Malgré l'anxiété qui le tenaillait et l'impression qu'il s'engageait dans une sinistre aventure, Wendel résolut de voir venir. Coplan l'avait assuré qu'il serait ménagé puisqu'il rendait au clan opposé des services involontaires... On allait bien voir.

Wahn s'essuya les mains à son mouchoir.

- Allons-y, proposa-t-il en remontant sur le trottoir pour ouvrir la portière à Wendel.

Il avait son plan. Il le mettrait à exécution dès qu'ils seraient sortis de Sarrebruck.

Le mineur se pencha pour monter dans la voiture. Un terrible coup de crosse dans la nuque le fit basculer en avant, la figure sur le coussin. Wahn se hâta de le fourrer tout entier à l'intérieur du véhicule, claqua la portière et fit le tour de la voiture pour s'installer au volant.

La tête de Wendel empiétant sur la place du conducteur, Wahn repoussa le buste du mineur de manière à le faire basculer devant le siège. A coups de talon, il tassa le corps de sa victime dans l'espace ménagé sous le tableau de bord, puis il démarra.

Wahn connaissait un bon endroit, du côté de Büsshutte. Là, dans la forêt, coulait un des affluents de la Sarre. La bicyclette et son propriétaire feraient un plongeon dans l'eau glacée, à un virage de la piste cyclable. On n'a pas idée de rouler en vélo quand on est saoul.

L'Opel traversa la ville à toute vitesse. Wahn était déjà fortement rasséréné à l'idée que son coup d'audace avait ôté à Wendel la possibilité d'attaquer le premier. Et, d'ici quelques minutes, la menace serait écartée pour de bon.

Cela ferait plaisir à sa maîtresse, Lotte, à qui les rôles d'ombre vigilante ne convenaient qu'à demi. Plus de Wendel, plus de filature... On lui confierait une mission mieux en rapport avec ses avantages physiques.

Mais, brusquement, le visage tendu de Wahn se contracta. Dans le rétroviseur, il apercevait les feux de position d'une voiture qui roulait derrière lui en maintenant une distance constante.

L'Allemand appuya davantage sur l'accélérateur, le compteur monta à 95.

Les phares de l'autre véhicule rapetissèrent, puis grandirent et conservèrent la même fixité qu'auparavant.

Alors Wahn se promit de donner un échantillon de ses capacités de conducteur. Par des coups de volant d'une témérité folle, il vira tantôt à gauche, tantôt à droite, freinant tout juste ce qu'il fallait pour que les roues ne se soulèvent pas trop au-dessus du sol.

Au lieu de foncer vers la forêt, il revint dans le centre de la ville, estimant qu'il sèmerait plus aisément ses poursuivants dans un

dédale de rues qu'en rase campagne.

Il ne regardait même plus dans le rétroviseur. Traversant des carrefours comme un bolide sans se soucier des croisements, il exécuta un véritable slalom et faillit emboutir un poids lourd débouchant d'un des ponts de la Sarre.

Wendel éructa un gémissement, ses épaules remuèrent. Devinant qu'il n'allait pas tarder à reprendre conscience, Wahn lança son Opel dans la Dudweilerstrasse, une artère assez large et pratiquement en ligne droite.

De sa main droite, il prit le pistolet enfoui dans la poche de son manteau. Son pied relâcha l'accélérateur et, après un coup d'œil rapide sur le corps recroquevillé à côté de lui, Wahn assena avec plus de rage que de force un second coup de crosse à l'emplacement présumé de la tête du mineur.

Les deux feux réapparurent dans le rétroviseur, mais cette fois leur éclat augmenta de seconde en seconde. Derechef, l'Allemand se cramponna à son volant et fit donner au moteur le maximum de sa puissance.

Coûte que coûte, il devait se débarrasser de ses suiveurs, car ceux-ci ne le pourchassaient pas simplement pour le plaisir de consommer de l'essence.

A un passage à niveau, il dut ralentir brutalement pour ne pas démolir ses ressorts. La secousse fut cependant suffisante pour le projeter en l'air. Deux cents mètres plus loin, il pouvait bifurquer sur la droite et prendre un virage en épingle à cheveux qui expédierait vraisemblablement les autres dans le décor.

Après avoir foncé à du 130 sur cent cinquante mètres, il écrasa la pédale du frein en prévision de sa prochaine manœuvre, attendit le tournant.

Dans le rétro, les phares brillaient à présent au point de l'aveugler. Il n'y avait plus qu'un intervalle de cinquante mètres entre les deux voitures.

Wahn braqua son volant sur la droite. Emportée par son élan, la voiture exécuta un tête-à-queue spectaculaire dans un terrible hurlement de pneus. Elle balança de façon alarmante, comme si elle

allait verser, puis repartit dans la direction opposée à celle qu'elle suivait cinq secondes auparavant.

Un choc effrayant contre son aile arrière droite éclata comme une explosion. Wahn sentit sa voiture lui échapper, déraper sur les pavés mouillés.

Frénétique, il écrasa l'accélérateur, mais l'instant d'après son arrière gauche alla percuter une façade. La carrosserie se déforma, les vitres volèrent en miettes, le moteur se tut.

- Bien joué, vieux ! clama Coplan en s'élançant hors de la Mercedes, pistolet au poing, et en bondissant vers l'Opel sinistrée.

Le cœur battant à tout rompre, la figure en sang à cause des éclats du pare-brise qui lui avaient sauté au visage, Wahn n'eut pas le temps de mettre la main sur son arme. Coplan l'avait agrippé sur le bras et le tirait hors de sa voiture avec une vigueur irrésistible.

La secousse fut tellement forte que Wahn dégringola tête en avant sur le sol. Francis le frappa d'un coup sec sur l'occiput, le souleva par sa ceinture comme un paquet de linge et le remorqua vers la Mercedes.

Valentré, l’œil luisant, attendait que le passage fût dégagé pour s'occuper de Wendel.

- Grouille-toi, mon gros, lui dit Coplan. Dans trente secondes, il y aura du monde aux fenêtres.

Tiré de sa position inconfortable par Valentré, le mineur serait resté couché sur les pierres si son collègue ne l'avait pris à bras-le-corps pour le traîner vers l'autre voiture.

Les portières claquèrent sèchement. Cette fois, Coplan prit le volant. Après une marche arrière destinée à dégager le pare-chocs, la Mercedes évita l'Opel endommagée et repartit sur la route de Dudweiler.

Wahn, affalé sur la banquette arrière et couvé par le regard inquiétant de Valentré, était encore trop stupéfait pour manifester autre chose qu'un abrutissement consterné. Près de Coplan, Wendel commençait à reprendre notion de la réalité.

- Pourvu que personne n'ait eu le temps de relever le numéro, grommela Valentré qui scrutait la nuit par la vitre arrière. N'oubliez

pas que cette bagnole est recensée comme taxi... Et que j'en suis théoriquement le propriétaire.

- Ça, à la rigueur, je m'en fous, dit Coplan avec tranquillité. Tu ne serais pas le premier chauffard qui amocherait la voiture d'un particulier et qui se débinerait ensuite... Ce qui me préoccupe davantage, c'est la bicyclette.

- La bicyclette? fit Valentré, les yeux ronds.

- Mm. On aurait dû l'emporter. Elle nous dénonce aussi clairement qu'une carte de visite... Quand les copains de Wahn sauront qu'elle appartient à Wendel, ils vont se remuer... C'est pourquoi notre ami ne peut plus remettre les pieds à Jägersfreude.

Or, par une bizarre coïncidence, la Mercedes atteignait précisément cette localité.

- Alors, qu'est-ce qu'on fiche ici? s'enquit Valentré, encore plus ébahi.

- Rien. On continue...

De fait, Coplan voulait accomplir un large détour pour regagner Sarrebruck en y rentrant par l'est. Il ne tenait pas à repasser à l'endroit de « l'accident ».

Wendel se massa le dessus du crâne en esquissant une grimace douloureuse. Dans l'ombre, il reconnut le profil énergique de Coplan. Un soupir s'exhala de ses lèvres, puis il hasarda une question :

- Comment avez-vous pu intervenir ? Vous ne pouviez pas deviner que Wahn allait m'attaquer ce soir.

- On se réveille ? lança Coplan, de bonne humeur. Dites bonjour à votre petit camarade, il est derrière.

Wendel se retourna d'une pièce, vit effectivement l'Allemand renfoncé dans un coin et un second individu à la grosse tête sympathique, tenant d'une main ferme un Mauser.

- L'autre, c'est Valentré, présenta Francis.

Vous pouvez le remercier, car c'est en partie grâce à lui que votre équipée se termine d'une façon aussi heureuse.

- je vous crois sur parole, dit enfin Wendel, revenu de sa surprise. Mais tout cela est bien nébuleux. Peut-être suis-je moins lucide que d'ordinaire, après les deux marrons que j'ai encaissés sur la caboche.

- Retapez-vous, mon vieux... Il y a un flask de whisky dans la poche de portière à votre droite. Les explications, vous les aurez plus tard.

Ils roulaient à présent en pleine forêt, quelque part entre Dudweiler et Scheidt.

- Mais où va-t-on ? interrogea le mineur en débouchant le flacon pour s'envoyer une rasade d'alcool au fond de la gorge.

- Au Q. G. Je suis sûr que l'ami Peter Wahn appréciera l'intimité d'une soirée familiale.

Pour l'instant, l'intéressé n'avait pas l'air disposé à apprécier quoi que ce fût... Il se tamponnait la figure avec son mouchoir tout en jetant des coups d'œil haineux aux trois Français.

Il ne se faisait aucune illusion sur la suite des événements. Si on avait pris la peine de l'emmener au lieu de l'abattre sur place, ce n'était pas par pure courtoisie. Il s'en voulait de ne pas avoir songé qu'on lui tendait un traquenard, de s'être enferré jusqu'à la gauche au lieu d'éviter le contact avec Wendel.

La randonnée se poursuivit pendant une demi-heure. A la forêt succéda le morne paysage industriel; des voies de chemin de fer et la Sarre furent dépassées une fois de plus; les lueurs rouges des fours et celles, d'un bleu électrique, d'appareils de soudure en action illuminèrent l'encre du ciel.

Par la Mainzerstrasse, la Mercedes pénétra dans Sarrebruck. Wendel était curieux de découvrir le centre du réseau français en territoire sarrois. Jusqu'à présent, il avait joué cavalier seul, et la perspective d'entrer au siège de l'organisation lui procurait une bizarre sensation de chaleur interne.

Il fut tout étonné de voir que la Mercedes entrait dans un vaste garage appartenant au concessionnaire d'une marque d'automobiles.

Le mécanicien de garde sortit de son cagibi, guida la voiture vers un monte-charge et fit un clin d'œil de connivence à Coplan lorsqu'il remarqua le cabossage du pare-chocs et de l'aile avant droite.

Le véhicule descendit lentement, avec ses passagers, dans le sous-sol. Affecté aux réparations de carrosseries, ce local était de

dimensions plus restreintes que celui du rez-de-chaussée. Il abritait aussi d'autres aménagements.

Lorsque le monte-charge se fut immobilisé, Coplan Wendel et Valentré sortirent. Avec une politesse non exempte de menace, Wahn fut invité à les accompagner.

Le groupe traversa la salle et, sous la conduite de Francis, franchit une porte de fer donnant sur un couloir. Une dizaine de pas supplémentaires amena les quatre hommes dans une pièce agréablement aménagée et ne rappelant en rien une cave : c'était plutôt un bureau très confortable, éclairé par des appliques et un lampadaire. Un mécano, vêtu d'une combinaison blanche, se trouvait dans la pièce.

- Bonsoir, Fred, dit Coplan. Tu peux aller te coucher, le téléphone ne sonnera sûrement plus cette nuit.

Le jeune type à la mine éveillée ramena sur le sol ses pieds posés sur le bureau. Il écrasa sa cigarette au fond d'une tasse de café, dévisagea les arrivants et dit avec un superbe accent parisien :

- Ben... Y a du monde, ce soir... Vous revenez d'une virée ?

Il suffisait de voir la figure de Wahn et les traits encore altérés de Wendel pour saisir l'humour du nommé Fred.

- Oui, répondit Coplan. Tu n'as pas idée combien on s'est marrés. Allez, file.

Fred consentit à se lever. Il le fit avec une indolence calculée, espérant toujours qu'on l'autoriserait à assister à l'entretien. Mais tant qu'il n'eut pas refermé la porte derrière lui, Coplan s'abstint de prononcer un mot de plus.

Une petite lampe verte brilla pendant deux secondes, s'éteignit : preuve que Fred avait repassé la porte de fer.

- Asseyez-vous, messieurs, proposa Coplan en montrant les fauteuils et en allant lui-même occuper celui qu'avait utilisé le jeune mécanicien.

Il se pencha, ouvrit la porte de gauche du bureau et prit à l'intérieur du meuble une bouteille de cognac, une bouteille de Cinzano, une carafe d'eau et quatre verres.

- Servez-vous, offrit-il à la ronde. Monsieur Wahn a-t-il une préférence ?

Il avait parlé en allemand. L'interpellé ne lâcha qu'une monosyllabe :

- Nein.

- Bon... Valentré, donne-lui une fine à l'eau. S'il n'a pas soif maintenant, ça lui fera plaisir tout à l'heure.

CHAPITRE VII

Les trois Français trinquèrent. Le paquet de Gitanes de Coplan fit le tour. Wahn opposa un refus dégoûté.

- Un prisonnier économique, jugea Francis. Si ça se trouve, il va faire la grève de la faim aussi.

La flamme de son briquet jaillit, deux petits nuages de fumée fusèrent de ses lèvres.

- Wendel, je vais vous donner deux mots d'explication avant d'entamer l'interrogatoire de notre invité. Ceci aura le mérite de lui montrer où nous en sommes et de l'inciter à vider son sac. Premier point : vous étiez court-circuité par l'assistante sociale du charbonnage Ulrich, la Fräulein Lotte Kassel.

Le mineur arqua les sourcils. Les mains appuyées sur ses genoux, il regarda Francis en arborant une expression franchement incrédule.

- Elle ? Mais je ne la voyais presque jamais !

- Possible. Mais elle vous voyait souvent. Elle assistait notamment à l'entrevue qui s'est déroulée dans la Peugeot, sur la route de Saint-Ingbert. C'est elle qui déchiffrait avant vous la correspondance venant de France et qui substituait à vos messages des faux savamment trafiqués.

- Comment avez-vous pu le découvrir ? questionna Wendel, encore sceptique.

- D'une façon relativement simple. Après l'avoir suivie à l'issue de votre rendez-vous avec notre collaboratrice et localisé la maison où elle habite, j'ai chargé Valentré de réunir des renseignements sur elle. Son enquête a révélé le nom et la profession de cette

demoiselle, mais comme il était impossible, étant donné ses perpétuels déplacements, de savoir où elle prenait ses directives, j'ai adopté une méthode appelée à faire d'une pierre trois coups.

La face contusionnée de Wahn traduisit une attention plus vive bien que l'Allemand eût affiché jusque-là un complet désintéressement.

- Je vous ai expédié par la voie ordinaire une lettre un peu spéciale, poursuivit Coplan en faisant tomber sa cendre dans la corbeille à papiers. La feuille intérieure, traitée par notre laboratoire de Paris, était imprégnée d'une poussière fine qu'en termes techniques on désigne sous le nom d'aérosols. Hautement toxique, cette poussière devait déclencher chez la personne qui la respirerai en manipulant la lettre des symptômes assez dramatiques capables de lui interdire toute activité pendant trois jours. Simultanément, je vous faisais transmettre par Valentré un billet vous recommandant de brûler cette lettre sans l'ouvrir quand elle vous parviendrait. Quant au texte, je l'avais élaboré de telle manière que, prise de court, notre amie Lotte Kassel doive appeler chez elle l'agent avec qui elle communique d'ordinaire. Valentré étant posté non loin de là avec un Leica doté d'un téléobjectif, la souricière était posée, il n'y avait qu'à attendre...

Un silence tendu régna quelques secondes, bien que chacun des assistants sût ce qui s'était passé par la suite.

Coplan reprit son exposé, désireux de faire toute la lumière sur les rétroactes.

- A l'origine, mon but était de prendre en filature le type qui, à la sortie de la réunion syndicale s'inquiéterait de vos mouvements, Wendel. Après, l'ayant vu, j'aurai parcouru les photos prises par Valentré; si je retrouvais sa physionomie parmi celles des visiteurs de Lotte Kassel, nous obtenions une nouvelle information sur la constitution du réseau adverse. Mais c'est alors qu'est intervenu un fait imprévisible... Parmi les photos figure celle d'une Opel Kapitan dont l'immatriculation est très lisible. Or, lorsque nous arrivons non loin de la brasserie, Valentré et moi, nous voyons cette Opel en stationnement. Par mon billet, je vous ai prié de filer Wahn et non Hollich. Vous sortez ensemble, les derniers, et la voiture est toujours

là. Conclusion confirmée par la photo : Wahn et le type qui est venu chez Lotte ne sont qu'un seul et même individu. A partir de ce moment-là, votre vie ne tient plus qu'à un fil car Wahn sait que, contrairement au texte codé, c'est lui que vous visez et non Hollich.

Coplan s'interrompit pour boire une gorgée de cinzano. Wendel en profita pour demander d'une voix enrouée :

- Mais, bon sang ! Pourquoi n'êtes-vous pas intervenu tout de suite ?

Francis haussa imperceptiblement les épaules.

- Wahn ne pouvait pas vous abattre dans Sarrebruck, et peut-être allait-il vous conduire tout droit au siège de son réseau... C'est du moins ce que j'espérais ; dans ce cas, nous aurions pu opérer. Mais il vous assomme proprement et vous emmène vers la campagne. Dès lors, il ne pouvait manquer de s'apercevoir de notre filature et il n'y avait plus qu'une chose à faire : lui tomber dessus.

Valentré, trop longtemps silencieux à son gré, se donna une tape sur la cuisse et dit avec un accent de jubilation :

Ils vont l'avoir dans le baba. Maintenant qu'on a une bonne prise, on va continuer le déblayage.

Puis, se tournant vers Wahn, avec une satisfaction féroce :

- Pas vrai, mon mignon ?

Renfrogné, l'interpellé eut une grimace vaguement sardonique. Il reporta ensuite son regard terne sur Coplan et une lueur de dédain passa dans ses prunelles.

Francis, le fixant d'un air songeur, prononça lentement :

- Ne t'excite pas, Valentré. Wahn est en train de se payer notre tête et il n'a pas tout à fait tort.

Les deux agents français perçurent dans son intonation un léger persiflage qui freina leur optimisme, et ils devinèrent que leurs espoirs étaient prématurés.

Répondant à leur interrogation muette, Coplan déclara :

- La capture de Wahn m'ouvre les yeux sur un problème tout neuf. Nous pensions avoir affaire à un réseau mis en place par les Allemands pour détruire notre influence dans le territoire sarrois, mais j'en arrive à penser que ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit...

Étonnes, Wendel et Valentré se penchèrent en avant et s'exclamèrent d'une même voix :

- Comment !

- Mais oui... Jusqu'au plébiscite, tout est très calme. Aucun accrochage entre les deux services. Le référendum s'affirme nettement favorable à l'Allemagne et, de façon assez illogique, c'est à ce moment-là que les choses se mettent à tourner à l'aigre. Notre code est éventé, un de nos agents est assassiné et nous constatons, par l'entrée en lice de Wahn, que nous ne sommes pas en face d'une organisation purement locale, mais bien devant la cellule 2417. Et savez-vous ce que cela signifie?

- Non, firent ses deux interlocuteurs, tandis que l'Allemand adoptait une attitude subitement tendue.

Wahn n'était pas seulement captivé par les propos de Coplan, il réalisait que le fait d'assister à cette conférence équivalait pour lui à un arrêt de mort.

- La cellule 2417 est une des antennes de la Bundeswche, dit Francis d'un ton ferme. Nous ne sommes plus engagés dans une affaire politique, mais militaire. Et si l'on veut nous bouter hors de la Sarre, c'est qu'il s'y passe quelque chose de très particulier... N'est-ce pas, Wahn?

Tous les regards se braquèrent sur le prisonnier. Pour la première fois, celui-ci consentit à ouvrir la bouche :

- En découvrant cela, vous venez de mettre un pied dans la tombe, tous ! proféra-t-il avec âpreté. Quoi que vous fassiez, si habiles que vous soyez, vous aboutirez au cimetière !

- De toute manière, tu nous y auras précédés, coupa Francis, catégorique.

Il quitta son fauteuil d'un élan et vint se planter devant Wahn, lui colla une paire de claques qui imprimèrent ses doigts dans la chair de l'Allemand :

- Qui a tué Quersin ? Est-ce Dienholz ?

- Évidemment.

Coplan lui administra une autre gifle qui fit tressauter sa chevelure et rouvrit une des estafilades :

- Tu dis ça parce que tu sais que Dienholz est mort. Répète.

- Je n'en sais rien... Ce n'était pas mon secteur.

Valentré s'était approché, prêt à mettre ses talents au service de Coplan si ce dernier l'y invitait. Francis saisit l'Allemand par l'oreille, la lui tordit et lui cogna la tête contre le mur.

- Ton secteur ou pas, tu sais que Quersin a été supprimé. Pourquoi l'a-t-on descendu ?

- Parce qu'il avait découvert qu'on lisait son courrier avant lui.

- Pas vrai ! clama Coplan en ponctuant ses mots d'une giroflée pire que les précédentes. Ça ne le rendait pas nécessairement dangereux !

- Non, haleta Wahn, mais il allait vous prévenir.

- Des clous !... Tu crois que son cadavre n'était pas un signal d'alarme autrement significatif ? Cesse de mentir, fripouille !

Il avait soulevé Wahn de sa chaise et le flanquait à coups redoublés contre la muraille en le tenant par les revers.

- J'inventerai des réponses jusqu'à ce qu'il y en ait une qui vous plaise, marmonna le prisonnier. En vérité, je ne sais rien du tout.

Coplan le rejeta comme un sac sur la chaise, se tapota les mains comme si elles avaient été souillées.

- Quersin a dû nous envoyer un tuyau sensationnel, un tuyau que vous avez barboté au passage, comme le reste. Quand vous avez vu qu'il avait flairé autre chose qu'un trafic d'influences, vous l'avez éliminé.

- C'est possible, admit Wahn avec un rictus sarcastique. Moi, je n'étais pas dans le coup.

Les trois Français eurent la sensation bien nette qu'il n'y avait rien à tirer de l'agent allemand. Celui-ci témoignait d'une tranquille assurance en dépit des coups; il n'aurait pas conservé une attitude aussi décontractée s'il avait vraiment connu le mobile du crime. Coplan modifia ses batteries.

- Comment avez-vous appris la phrase clé de nos textes chiffrés?

- Pas la moindre idée, articula péniblement Wahn, que ses blessures faisaient souffrir.

Valentré l'agrippa par les cheveux, lui ploya la tête en arrière. Coplan décocha un crochet du gauche sur le menton. La lèvre inférieure de Wahn se remit à saigner.

- Soyons sérieux, dit Francis en plongeant son regard métallique dans les yeux de l'Allemand. Encore une connerie pareille et je te fais sauter les dents. Accouche !

Valentré atténua sa traction. Wahn se passa la langue sur les lèvres et dit :

- Parole... On m'a transmis cette phrase... sans me dire... comment on... se l'était procurée...

- Qui, on ?

- Le Pape.

Le poing de Coplan s'écrasa sur la figure de Wahn avec une telle force que la chaise bascula en arrière. Valentré le rattrapa, la remit d'aplomb et flanqua un coup de tranchant de sa semelle sur le tibia de son occupant, qui lâcha un cri de douleur.

- Sois malin, petit, conseilla-t-il d'un air paterne. Crache tout de suite ce que tu seras forcé d'avouer plus tard, dans une heure ou dans dix.

Wendel contemplait cette scène avec un sentiment de malaise. Il n'avait jamais vu comment on conduisait un interrogatoire de ce genre et il se demandait comment il réagirait, lui, s'il se trouvait à la place de l'adversaire.

Coplan recommença :

- Qui centralise votre action dans la Sarre ?

- Je ne connais ni son nom ni sa figure.

- Comment peux-tu l'atteindre?

- Par téléphone.

- Le numéro?

- Je l'ai oublié.

- Dommage, dit Francis.

Saisissant avec vivacité le poignet de Wahn, il le lui replia, le pouce vers l'intérieur de la main. Il y eut un faible craquement, aussitôt suivi d'un hurlement qui emplit le bureau de ses échos.

- Ta gueule, intervint Valentré en comprimant sa casquette sur la bouche large ouverte du prisonnier.

Celui-ci, la main pantelante, promena un regard égaré autour de lui. Il vit dans un brouillard trois visages aux traits indistincts et, tout à coup, il fonça de façon idiote. Un direct lui éclata dans la figure.

Trébuchant sur sa chaise, il s'abattit contre la cloison, s'effondra sur place.

Valentré s'accroupit pour l'examiner.

- Il est sonné, émit-il avec une nuance de regret. Je le réveille?

- Oui, immédiatement, commanda Coplan en allant vers le bureau pour se désaltérer. Fais-lui les poches, à tout hasard. Ça m'étonnerait qu'il ait emporté des notes compromettantes, mais on ne sait jamais.

Il alluma une cigarette pendant que Valentré déposait les objets prélevés dans les vêtements de l'homme évanoui. Se tournant vers Wendel toujours silencieux, il lui tendit un verre de cognac.

- Pas rigolo, hein? murmura-t-il avec une certaine amertume. J'ai lu un jour, là-dessus, une thèse assez singulière - avancée par un Allemand d'ailleurs - mais somme toute défendable : la torture trouve sa justification morale dans les résultats qu'elle permet d'obtenir. Criminelle, si elle n'aboutit pas, elle est légitime si elle arrache un secret d'État. D'où l'on déduit qu'il faut la pousser à ses extrêmes, autant pour accéder à la vérité que pour apaiser sa conscience. Subtil hein ?

Il souffla lentement, délicatement, un mince fuseau de fumée, puis regarda ses phalanges écorchées.

- Dans la pratique ce n'est pas toujours commode, soupira-t-il. Plus un type vous résiste, moins vous avez envie de le maltraiter... Le courage impressionne, il n'y a rien à faire. Ou bien, il faut être un sadique.

Moi, je ne pourrais pas, avoua le mineur. En légitime défense, tout ce qu'on veut. Mais ça...

- C'est de la légitime défense, rectifia Francis, presque agressif. La vie de plusieurs camarades, et même la nôtre, peut dépendre d'un mot. Et ce mot, je veux l'obtenir.

Sa détermination fit frémir Wendel dont les yeux exploraient la face livide, colorée de taches sanglantes, de Wahn. Le mineur éprouvait quelque peine à se représenter que si l'Allemand se trouvait là, dans cet état, c'était en grande partie à cause de lui.

Valentré, après avoir secoué vainement le prisonnier entreprit de le ranimer à coups de pied dans les côtes, ce qui se révéla

beaucoup plus efficace. Wahn éructa une plainte, appuya ses deux mains à un endroit touché par le soulier du Français et se mit à respirer fortement.

- Debout ! lui intima Coplan, inflexible.

Wahn essaya de se remettre sur pieds, mais pris de vertige, il retomba en soufflant. Les yeux levés, il fit un geste d'impuissance. Son front était luisant de sueur et pourtant il était envahi par un froid insurmontable comme si ses veines avaient charrié des parcelles de glace.

Coplan et Valentré le décollèrent du sol, le replacèrent sur la chaise.

- La fête continue, annonça Francis en lui allongeant une formidable baffe en travers des gencives. Tu te rappelles le numéro de téléphone, à présent ?

- 037-6294.

Wendel et Coplan exhalèrent un soupir de soulagement. Mais Valentré, la mine soucieuse, dit soudain :

- C'est le numéro de Lotte Kassel... Tu te fous de nous?

- Oui, dit Wahn. Et je vous emmerde.

Les trois Français échangèrent un coup d'œil. L'obstination de l'Allemand allait les obliger à recourir aux grands moyens.

Or Coplan se prenait à douter de l'utilité d'une séance d'interrogatoire au cours de laquelle Wahn s'évanouirait sûrement plusieurs fois; à la longue, il lâcherait sans doute un indice, mais quand ? Sa faiblesse physique actuelle était pour lui un avantage, elle le protégeait contre des souffrances excessives qu'il eût mieux supportées s'il avait été en pleine forme.

Entre-temps, sa disparition allait être divulguée par la presse, la voiture avariée devant motiver une enquête de la police. Les complices de Wahn se douteraient que la torture finirait par avoir raison de lui, et qu'en conséquence leur premier soin devait être d'effacer leurs traces abandonner les locaux qu'ils fréquentaient, modifier leurs systèmes de liaison.

Coplan alla remplir un verre de cognac et d'eau, à parts égales. Il revint vers Wahn et le lui offrit sans mot dire, devant Wendel et Valentré plus perplexes que jamais.

L'agent allemand ne se fit pas prier : il cueillit le verre de sa main valide et but larges traits. Coplan lui reprit le verre, inséra une cigarette entre ses lèvres et lui tendit la flamme du briquet. Wahn ne refusa pas.

- e n'ai pas très bien vu Lotte Kassel dans l'obscurité, mais elle m'a paru être plutôt belle fille, dit Francis d'un ton confidentiel en s'asseyant près de Wahn.

Une expression de méfiance burina le visage ensanglanté du captif. La nouvelle tactique adoptée par le Français augmentait son anxiété au lieu de l'alléger.

Francis poursuivit tranquillement :

- Dès que votre disparition va être connue, c'est-à-dire dans quelques heures, tous vos copains vont se débiner comme une volée de moineaux. Sauf Lotte, qui est clouée au lit et intransportable. J'admire beaucoup votre caractère, mais voyez où cela nous mène; si vous continuez à vous taire, je n'ai plus qu'une source de renseignements possible : Lotte. Les nerfs d'une femme sont moins solides que les vôtres, et je suis persuadé qu'une confrontation activée par une méthode appropriée vous les fera craquer à tous les deux. Qu'est-ce que vous en pensez?

Wahn, d'un geste fébrile, jeta sa cigarette au milieu de la pièce. Lotte ne savait pas grand-chose; mais, si on la torturait devant lui, il devrait bien se mettre à table.

Un revirement complet s'opéra dans son esprit. Lui aussi pouvait changer de tactique.

- Ouais, grogna-t-il, la tête pleine d'arrière-pensées. Abattez votre jeu.

- C'est fait, dit Coplan. Tout au moins si vous comprenez à demi-mot. Vendez la mèche tout de suite et nous ficherons la paix à votre petite amie.

- Et si, après que je vous ai déballé ce que je sais, vous l'embarquez quand même !

- Notre but n'est pas de faire des prisonniers. Je ne m'intéresse que médiocrement aux subalternes, c'est l'organisation que je veux faire sauter.

Wahn s'absorba dans une longue méditation. Valentré se versa un verre d'alcool, le lampa d'un vif mouvement du poignet. Les mains nouées autour de son genou, Wendel retenait sa respiration.

- Allez-y, dit Wahn. Posez des questions, j'y répondrai dans la mesure où je le peux car notre cellule est très cloisonnée.

- Quel est votre objectif numéro 1 ?

- Nettoyer la Sarre de tous les agents étrangers, à quelque nationalité qu'ils appartiennent.

- Donc, l'agitation politique n'est pas votre tâche principale ?

- Non.

- A qui est transmis le texte décrypté des messages interceptés ? Qui les falsifie ?

- Impossible de vous répondre là-dessus. Les messages traduits étaient centralisés par moi et déposés dans la boîte postale 108 à la poste centrale de Sarrebruck. Quant aux textes falsifiés, destinés à être substitués à un original, ils ne repassaient pas par mes mains.

- Un instant, dit Coplan, le front barré de rides. Voyons ça de plus près... Vous voulez dire que lorsqu'une lettre codée, venant de Paris ou émise par un de nos agents était retenue pour être déchiffrée, vous étiez aussitôt informé du contenu, mais que si un texte truqué la remplaçait chez son destinataire officiel, vous n'en aviez pas connaissance ?

- Exactement.

- Mais alors, comment saviez-vous s'il fallait oui ou non acheminer le texte authentique, dans l'hypothèse où celui-ci ne devait pas subir de changement ?

- C'était très simple. Quatre heures au plus tard après le dépôt de la traduction en clair dans la boîte postale, je recevais un coup de téléphone : le correspondant me disait simplement « Ya » dans l'affirmative et « Nein » dans l'autre cas. Cette dernière indication entraînait la destruction immédiate de l'original détenu par un de mes subalternes.

Wendel sortit soudain de son mutisme.

- Qui trafiquait les enveloppes ? Il était impossible de se rendre compte qu'elles avaient été ouvertes.

Wahn eut un sourire qui ressemblait à une grimace.

- Chacun de mes agents avait un stock de faux préfabriqués portant l'adresse du type qu'il surveillait. Le timbre à date oblitérant le timbre n'était jamais très lisible.

Coplan aboya

- D'où tenaient-ils ces faux?

- De moi, affirma Wahn avec simplicité. J'en recevais tout un lot, une fois par mois, dans mon courrier.

- Merde ! clama brusquement Valentré, excédé. Tout ça, c'est des boniments ! Du vent ! Ça ne conduit nulle part !

Cet éclat tendit à nouveau l'atmosphère. Wahn s'attendit à une nouvelle dégelée, mais Coplan, tout en fixant d'un œil froid l'agent allemand, articula d'une voix étonnamment pondérée :

- Vos confidences sont extrêmement révélatrices, Wahn. Vous cherchez à nous égarer, bien entendu, et j'ignore si tout ce que vous venez de dire est vrai ou pas. Mais je sais que sur un point vous avez menti, c'est en prétendant que vous ne connaissez pas votre chef de réseau. Or, maintenant, je sais où je dois frapper pour torpiller votre système.

CHAPITRE VIII

Après que Wahn eut été conduit dans une cellule sans fenêtre, située au fond du sous-sol, les trois Français se réunirent dans le bureau. Il était quatre heures du matin.

- A quelle heure sortent les premières éditions de la presse locale ? s'informa Coplan auprès de Wendel.

- Vers sept heures et demie.

Francis empoigna le téléphone intérieur, appuya sur une touche.

- Dans combien de temps la Mercedes sera-t-elle retapée ?

- Le débosselage est terminé, annonça le correspondant. Il n'y a plus que les raccords de peinture à faire. Le pare-chocs a été remplacé, pour gagner du temps.

- Bon, d'accord... Mais le séchage ?

- Si c'est urgent et si vous ne tenez pas à un travail fignolé, on peut mettre un émail à prise rapide et accélérer le séchage par des lampes à infra-rouge. Tout peut être fini à l'aube.

- Allez-y. Et remplacez les plaques d'immatriculation par un autre jeu. Des plaques françaises TTX, par exemple. Démontez le compteur taxi-métrique et prévenez-moi quand la voiture sera en ordre. Ah ! N'oubliez pas de faire le plein.

Il raccrocha, regarda de nouveau Wendel en plissant le front.

- Sept heures et demie, disiez-vous ?... Embêtant, ça...

- Pourquoi ? s'informa Valentré qui ne suivait jamais très bien les démarches intellectuelles de son patron.

- Parce que les employés prennent d'ordinaire leur service à neuf heures, et qu'ils ont donc le loisir de parcourir leur journal avant d'aller au bureau.

Bien que cette explication fragmentaire ne le satisfit qu'à demi, Valentré se garda de poser d'autres questions, d'autant plus que Coplan semblait effectivement très ennuyé.

Après quelques instants de réflexion, Francis adopta une pose plus confortable et dit à ses deux collaborateurs :

- L'enlèvement de Wahn va provoquer une guerre à couteaux tirés. La cellule 2417 ne constitue que l'un des trente réseaux entretenus par le nouveau service d'espionnage de l'Allemagne de l'Ouest, mais c'est l'un des plus combatifs. Elle forme en quelque sorte un groupe de choc, et le chef actuel des S. R. allemands passe pour être assez prodigue de la vie de ses hommes. Il a épouvanté les Américains quand il était à leur service, entre 1945 et 1954. Vous voyez le tableau...

Wendel hocha la tête. L'ère des informations était close; désormais, c'était la bataille.

- Mais vous disiez que vous saviez où frapper, rappela Valentré. Alors, qu'est-ce qu'on attend?

- Neuf heures du matin.

- Mais quel est le type que nous allons ratatiner ?

- Je ne suis pas encore à même de l'appeler par son nom et quand je le serai, notre homme aura probablement pris la fuite. Une chance sur deux, pile ou face. Si c'est un gars qui lit le journal, il nous échappera.

- Bon sang de bon sang ! grommela Valentré, exaspéré. N'avons-nous donc rien d'autre à faire que de nous tourner les pouces jusque-là ?

- C'est précisément à quoi je réfléchirais si tu cessais de me poser des questions, dit Coplan avec un rien de nervosité.

Valentré se laissa tomber de tout son poids dans un fauteuil, la figure maussade. Taciturne, Wendel se tâtait l'arrière de la tête à l'endroit où il avait reçu un coup de crosse. Il aurait volontiers pris deux aspirines.

Coplan se demandait si, en fin de matinée, il ne ferait pas un saut jusqu'à Paris pour dépeindre la situation au Vieux.

Sa mission initiale était dépassée, ses objectifs n'étaient plus les mêmes. La fuite du code et « l'intoxication » de l'adversaire par de faux messages ne constituaient plus que des aspects secondaires de la lutte en cours.

Mais, tout en songeant à ces points-là, Coplan se préoccupait aussi de l'immédiat. Ses pensées suivaient deux lignes parallèles qui, brusquement, aboutirent à des décisions.

- Valentré ! appela-t-il. Tu vas filer séance tenante au parking de la radio et ramener la Peugeot. Cette voiture est également grillée depuis que Lotte Kassel l'a vue sur la route de Saint-Ingbert. Jusqu'ici, Claudine pouvait s'en servir, mais, désormais, ce serait trop dangereux pour elle.

L'interpellé, heureux de voir mettre un terme à son inaction, se leva aussitôt pour revêtir son pardessus.

- Tiens, voici le double de la clé, dit Coplan. Il repoussa son fauteuil, contourna le bureau et s'adressa ensuite à Wendel :

- Vous, il n'est plus question que vous mettiez le nez dehors pendant plusieurs jours. La police doit vous rechercher, au même titre que Wahn. Venez, je vais vous montrer la chambre où vous logerez, jusqu'à nouvel ordre.

- Je vous reverrai en rentrant ? demanda Valentré, sur le point de partir.

- Si je n'étais pas là, profites-en pour dormir un peu. Rendez-vous ici à huit heures.

Cinq minutes plus tard, Coplan quittait à son tour le garage. Col relevé, les mains dans les poches, il prit à pied le chemin de la Uhlandstrasse.

Véra devait être retirée du circuit également. Depuis son entrevue avec Wendel, la bande adverse était en possession du signalement ; en outre, la mort de Dienholz, écrasé par une voiture

alors qu'il revenait du rendez-vous fixé à Quersin, devait être imputée à la conductrice de la Peugeot, immanquablement.

Francis déambula dans les rues glaciales encore vides. La circulation se ranimerait dans une heure, et alors le lourd charroi éveillerait des échos contre les façades endormies; mais, pour l'instant, la ville était encore plongée dans sa torpeur accablée, lourde de la fatigue de ses cent mille habitants.

Coplan passa sur le Vieux Pont, jeta un coup d'œil sur l'eau sale teintée du mazout des péniches à moteur, contempla plus loin la masse sombre du Théâtre Municipal et dut encore marcher pendant un kilomètre le long de la rivière pour atteindre enfin la rue où logeait Véra.

Muni des clés de l'immeuble, Francis fit jouer la serrure de la porte d'entrée, hésita une seconde à appuyer sur le bouton de sonnette pour prévenir de son arrivée par le parlophone, puis il y renonça et prit directement l'ascenseur.

Il pénétra sans bruit dans l'appartement, actionna le commutateur du living-room. Le parfum qu'il affectionnait l'effleura. La douce chaleur du chauffage central, après la température mordante de l'extérieur, l'enveloppa d'une tiédeur ouatée.

Se débarrassant de son manteau, il promena un coup d'œil circulaire sur le cadre accueillant qu'il avait à peine entrevu lors de sa première visite chez Véra, quatre jours plus tôt.

Cinq heures moins le quart... Au mieux, il ne dormirait plus que deux bonnes heures.

Les pas étouffés par le tapis, il alla vers la chambre à coucher ; sachant que le luminaire central répandait une lumière très tamisée, il abaissa le bouton de l'interrupteur dès qu'il eut ouvert la porte.

Véra n'était pas seule au lit ! En voyant les deux silhouettes allongées côte à côte sous les couvertures, Coplan ne put réprimer un léger sursaut. Elle était bien bonne, celle-là !

Ils dormaient tous les deux, paisiblement. Les boucles brunes de Véra, étalées sur l'oreiller, attestaient que la jeune femme n'avait pas conservé toute la nuit une immobilité aussi angélique. Quant au type, on n'en voyait qu'un bras, passé amoureusement autour des épaules de Véra.

Cloué sur le seuil, Coplan eut la sensation désagréable du voyageur de commerce rentrant inopinément chez lui. Cette histoire était ridicule... Il eut envie de rebrousser chemin, d'éteindre et de s'éclipser comme il était venu.

Cependant, une sourde rancœur, jointe au fait qu'il n'était pas là pour son plaisir, mais pour une communication importante, lui commanda de manifester sa présence.

Il avança dans la chambre à coucher, s'efforçant malgré tout de conserver sa maîtrise de soi. Derrière lui, le battant pivota silencieusement, une voix résonna dans son dos :

- Hands up ! dit-elle sur un ton égal, mais incisif.

Francis leva lentement les coudes tandis que l'homme couché près de Véra se redressait d'un bond et rejetait la couverture, démasquant à la fois le corps partiellement dénudé de Véra et le canon d'un pistolet.

Ils étaient deux, et prêts à faire feu si l'arrivant bronchait d'un millimètre.

Véra, livide, le visage défait, tourna vers Francis un regard éperdu.

- Ils me... ils me... Je ne pouvais pas crier, bégaya-t-elle, ne songeant même pas à rabaisser sa chemise de nuit troussée jusqu'au-dessus de sa taille.

Coplan eut un mouvement d'épaules fataliste. Elle n'avait pas besoin de lui expliquer le topo. A présent, il fixait les deux inconnus comme s'il espérait découvrir dans leurs traits une ressemblance quelconque avec des gens déjà vus.

L'un, celui qui l'avait surpris à l'entrée, était un athlète blond d'une trentaine d'années, à la mâchoire volontaire, aux arcades sourcilières proéminentes. Une tête de boxeur et l'expression d'un dogue. L'autre qui sortait du lit et enfilait en hâte son pantalon avant de passer sa chemise, était maigre, brun et poilu. Sa physionomie en lame de couteau respirait la cruauté et le cynisme. A tout prendre, la gueule du premier valait encore mieux.

- Was nun ? dit Coplan, les mains à la hauteur de ses oreilles, en regardant successivement les deux individus.

Le blond s'approcha de lui, vérifia rapidement s'il avait une arme. Grâce au ciel, elle était restée dans la poche du manteau déposé dans le living.

Rassuré, l'homme poussa Coplan du canon de son pistolet et lui ordonna, en allemand, de s'asseoir sur le lit, à la place qu'avait quittée son collègue. Sans doute avait-il parlé en anglais, au début, parce que c'était la seule langue étrangère qu'il connût.

- Je te l'avais bien dit, qu'on finirait par pêcher un plus gros poisson, grinça le maigre avec une satisfaction sarcastique. Sans compter que la souricière ne manquait pas d'agrément.

Il rigola de façon ignoble en coulant un regard salace vers Véra, qui ramena brusquement la couverture sur elle, les joues envahies par une rougeur cuisante.

Le blond semblait surtout sollicité par ses devoirs professionnels. Ses yeux ne quittaient pas Coplan, son revolver conservait une fixité absolue.

- Pose les questions, Herman, articula-t-il sans bouger, le dos appuyé contre la porte.

L'autre, qui n'avait pas l'air pressé, ajustait sa cravate. La crosse de son pistolet débordait de sa poche de pantalon.

Coplan examinait toutes les possibilités avec la rapidité d'une calculatrice électronique.

- Lequel de vous deux a tué Dienholz ? questionna le nommé Herman avec une feinte négligence.

- Dienholz ? répéta Francis, apparemment intrigué. Qui c'est, ce gars-là ?

La figure de l'Allemand se transforma. Une gravité sinistre succéda à l'indifférence qu'il affectait jusqu'alors.

- Oui, Dienholz ! martela-t-il. L'homme qui a rencontré cette garce sur la route de Saarwellingen, vers minuit dix !

Coplan fronça les sourcils.

- Celui qu'elle devait voir ne s'appelait pas Dienholz, objecta-t-il. C'était Quersin.

- Je le leur ai dit, cria presque Véra. Et ils ne veulent pas me croire !

- La ferme ! enjoignit le blond à la jeune femme en avançant d'un pas, la face contractée.

Mais ça suffisait pour Coplan. Il savait que Véra avait adopté la seule ligne de défense inattaquable : les Allemands pouvaient fort bien admettre que Véra était tombée dans le panneau, qu'elle avait réellement pris Dienholz pour Quersin et qu'elle ignorait le nom véritable de celui qu'elle avait contacté.

Herman gronda :

- Peu importe le nom. L'homme, en tout cas, a été écrasé cette nuit-là et on a relevé sur place des empreintes correspondant aux pneus de votre Peugeot.

- Écrasé ? fit Coplan, stupéfait... Pourquoi aurait-elle tué l'agent auquel elle avait apporté de nouvelles consignes ?

Il avait vraiment l'air de tomber des nues, au point que les deux acolytes échangèrent un regard perplexe.

Ils marmonnèrent quelques paroles dans un dialecte strictement incompréhensible, puis le maigre maugréa :

- Et les pneus ? C'est par hasard qu'on a retrouvé les marques ?

Francis se souvenait que le sol, cette nuit-là, était boueux, et qu'il avait encore plu par la suite. Peut-être l'Allemand bluffait-il pour les confondre.

- Ce serait plutôt miraculeux que vous n'ayez pas retrouvé ces traces, souligna-t-il. Elle a bien dû déposer Quersin quelque part, non ?

Herman, revolver dans la main, s'approcha lentement de lui.

- Vous paraissez bougrement bien renseigné, vous... Eh bien, aiguisez votre mémoire : quelles étaient les instructions que votre putain devait livrer ?

C'était donc ça qui les tracassait ! Ils se demandaient si Véra ne faisait pas le tour des agents français pour les mettre en garde contre les fuites et les aviser d'un changement dans les liaisons.

Lotte Kassel n'ayant pu surprendre ce qui s'était dit avec Wendel, Dienholz avait intercepté Véra; mais la mort de Dienholz plongeait la bande dans un cirage épais. Herman et son copain retardaient singulièrement sur les événements.

Et Véra qui n'avait rien lâché. Brave grosse ! C'est à cela qu'ils devaient d'être encore en vie, elle et lui. Mais comment allaient-ils s'en sortir ? S'ils n'y parvenaient pas avant neuf heures du matin, leur compte était bon.

- Dépêchez-vous, grogna Herman, ses lèvres minces retroussées sur ses dents. Vous voulez qu'on viole votre copine devant vous ? Kurt est toujours d'attaque, vous savez.

Il ricana :

- Elle aussi, d'ailleurs.

Coplan sentit ses muscles se tendre comme des cordes. Une bouffée de fureur lui monta au cerveau, alluma en lui un besoin de tuer. Il se rappela l'interrogatoire de Wahn, mais la menace théorique qu'il avait agitée devant l'Allemand n'avait rien de commun avec ceci.

Deux canons visaient Francis au cœur.

- Nous avions décidé d'adopter une autre phrase clé pour nos communications, avoua-t-il d'un ton morne, en baissant la tête.

- Ha ! jubila Herman. Laquelle ?

- Modernisez l'industrie, prononça Francis en français. En outre, les informations doivent être acheminées désormais par télégrammes, et à une autre adresse que l'ancienne.

- Quelle adresse?

- Coburma, Paris, inventa Coplan.

Évidemment, ils n'allaient pas prendre ses affirmations pour argent comptant, mais ils n'allaient pas le supprimer non plus.

Tant qu'ils n'auraient pas eu l'occasion de vérifier s'il avait dit la vérité, ils se garderaient de l'exécuter, afin de le cuisiner sérieusement s'ils découvraient par la suite qu'il avait menti.

Mais après neuf heures du matin, ils apprendraient la disparition de Wahn et celle de Wendel et alors tout serait remis en question.

Herman et Kurt tinrent un nouveau conciliabule dans leur inintelligible patois. Finalement, Kurt opina plusieurs fois avec énergie.

Francis jeta un coup d’œil à Véra, toujours pétrifiée et tenta de lui insuffler du courage par un simple jeu de physionomie. Mais Herman vit son manège et coupa court :

- Pas de cinéma. Tournez-vous face au mur, vite !
Les bras à demi levés, Coplan pivota d'un quart de tour.
- Vous, sortez de là, ordonna Kurt à la jeune femme. Et habillez-vous presto.
Les vêtements de Véra gisaient sur une des bergères de la chambre. Comme l'interpellée n'obéissait pas assez rapidement à son gré, Kurt tira les couvertures et, saisissant l'un de ses poignets, il sortit la jeune femme du lit avec rudesse.
Pieds nus sur la carpette, Véra semblait incapable de faire le moindre mouvement. Elle était sous la surveillance de ces deux individus depuis vingt-quatre heures, et tout ce qu'elle avait enduré avait brisé ses forces.
- Faut-il que je vous aide ? proposa Herman, une lueur égrillarde filtrant sous ses paupières.
Sans attendre la réponse, il marcha vers elle en disant à Kurt :
- Surveille le malabare pendant que je m'occupe d'elle.
Coplan détourna la tête pour voir comment les choses étaient disposées. Il réalisa que tant qu'ils seraient tous les quatre dans cette pièce relativement encombrée, il n'aurait aucune chance. La pression d'un doigt sur une détente n'exige qu'un dixième de seconde, et Kurt n'était pas un type à se laisser endormir.
Coplan entendit un bruit de soie qu'on déchire, un léger cri de Véra et la voix aigre d'Herman qui ricanait :
- T'es beaucoup plus belle comme ça, crois. moi.
Sa respiration saccadée fut couverte par les halètements de Véra qui se défendait par des gestes convulsifs. Un faible grincement du sommier accusa la chute de deux corps emmêlés.
Des gouttes de sueur perlèrent sur le front de. Coplan.

CHAPITRE IX

Kurt aboya, impatient
- Assez, Herman ! Arrête tes cochonneries... Nous n'avons plus rien à faire ici. Tu t'amuseras plus tard.

La lutte prit fin, les souffles se calmèrent.
- Eh bien? qu'est-ce que tu attends pour t'habiller, mijaurée? articula Herman, les lèvres sèches et le front en feu.
Il l'obligea à se relever, lui tendit son porte-jarretelles.
- Grouille-toi, rugit-il pour masquer son excitation devant l'émouvante nudité de la jeune femme.
Avec une hâte tremblante, celle-ci ajusta sa ceinture, enfila son slip et sa combinaison avant de mettre ses bas, toujours couvée du regard par le triste individu. Un détraqué, aux sens survoltés.
Un silence malsain régna jusqu'à ce que Véra eût achevé sa toilette. Coplan, les nerfs parcourus par des frémissements électriques, anticipait sur les prochaines minutes.
- Munis-toi d'un manteau, tu en auras besoin, conseilla Herman, un peu plus calme à présent.
Il recula jusqu'à la porte du living, l'ouvrit et ajouta :
- Viens par ici.
En même temps, Kurt disait à Coplan :
- Allons, en route.
Francis se retourna, fit face au groupe et marcha également vers le living où la lumière n'avait pas cessé de brûler.
Lorsqu'ils furent tous les quatre dans cette pièce, Herman précéda les prisonniers pour ouvrir la porte palière.
- Mon pardessus, dit Coplan en désignant l'un des fauteuils d'un mouvement de tête.
- Mettez-le, accepta Kurt, pistolet toujours braqué.
Francis prit son manteau et s'en vêtit. L'objet dur qui s'appuya un instant contre sa cuisse lui procura une sensation réconfortante.
- Passez, invita Herman, la main sur le bouton de porte pour tenir le battant largement ouvert sur la cage d'escalier.
Véra franchit le seuil, suivie à un mètre par Coplan. Ce dernier accrocha l'interrupteur au passage, éteignit, cria « Cavale ! » et se laissa tomber comme une masse.
Dans une obscurité totale, les talons de Véra tapotèrent sur les dalles. Avec un ensemble involontaire, les deux Allemands s'engouffrèrent à la fois dans l'embrasure et basculèrent sur le dos rond de Coplan. Les imprécations qu'ils voulurent proférer furent

endiguées par leur chute tête en avant, ils boulèrent sur les pierres du couloir.

Relevé d'une détente des jarrets, Francis fonça et abattit la crosse de son pistolet avec une rage aveugle, à coups redoublés, sur les chairs, les os, les crânes qu'il avait à sa portée. Promenant sa main gauche crispée comme une griffe sur ses adversaires écroulés, il évalua grossièrement leur position et tapa comme un sourd aux environs de leurs épaules. Il frappa pour briser tout ce qu'il rencontrait. Ses coups sourds éteignirent jurons, grognements et râles, mais il continua avec acharnement jusqu'à ce qu'il crut avoir tué ses adversaires.

Alors, le cœur battant à outrance et le front couvert de sueur, il se releva en haletant, ralluma le lustre du living.

Une joie féroce l'envahit quand il vit le résultat de son travail : Kurt, la tête coincée contre la grille de l'ascenseur, avait une orbite défoncée, le nez réduit en pulpe. Sa main ouverte avait lâché son pistolet qui s'était fiché sous l'aisselle de Herman.

Ce dernier était encore plus joli : il avait attrapé la crosse sur sa bouche ouverte, ses lèvres écrasées s'ouvraient sur un orifice béant où l'on apercevait des dents cassées. Son devant de chemise et sa cravate étaient poissés de sang. Quant à son arme, elle avait disparu. Dissimulée sous lui, sans doute.

Coplan tira Kurt par les pieds, ouvrit la première grille de l'ascenseur, puis la seconde, poussa les deux corps dans la cabine en les repliant pour les y faire tenir. Ensuite, il éteignit chez Véra, referma soigneusement à clé, descendit quatre à quatre.

A l'étage en dessous, il pressa le bouton d'appel, puis poursuivit sa course vers le bas.

Véra, transie d'horreur, attendait sur le seuil, ne sachant si elle devait fuir ou remonter.

- Filons, commanda Coplan en la bousculant.

Ils débouchèrent dans la rue, une bouffée d'air froid leur sauta au visage. Un camion qui circulait avec des feux de route allumés fit trembler le sol. Des silhouettes emmitouflées se hâtaient vers les usines de la périphérie.

La gorge nouée, Véra courait presque pour suivre l'allure que lui imposait Francis. Elle avait la sensation atroce que les autres étaient derrière eux et elle se retournait toutes les dix secondes.

Dès qu'ils eurent dépassé le coin de la Uhlandstrasse, Coplan lui dit :

- Calme-toi, mon petit. Dans l'état où ils sont, ils n'ont pas envie de trotter, je te le jure.

- Tu... Tu les as?... bégaya-t-elle, les yeux agrandis.

- Je n'en sais rien. Peut-être.

Il avait repris son sang-froid. L'espèce de folie meurtrière qui l'avait stimulé se dissipait au contact des réalités quotidiennes. Ces ouvriers qui se rendaient à leur travail, ces fenêtres qui s'éclairaient les unes après les autres, les trois appels brefs d'un remorqueur de péniche, tout concourait à restaurer en lui l'image d'un monde normal, absolument à l'écart de la guerre clandestine.

Serrant plus étroitement Véra contre lui, il déclara d'une voix moins sourde :

- J'étais venu chez toi pour te soustraire à leurs représailles et je croyais les devancer. Depuis quand étaient-ils là ?

- Depuis la nuit passée. J'espérais toujours que tu téléphonerais à la radio et qu'on te signalerait mon absence : tu aurais compris qu'il se passait quelque chose.

Il hocha la tête.

- J'avais l'intention de venir te voir demain au bureau, mais l'interrogatoire d'un type, cette nuit, m'a contraint d'agir avant neuf heures du matin. Je vais te retirer de la circulation pour quelque temps.

- Et la radio ? Et Hollich ?

- On inventera un prétexte. Quant à Hollich, je veux le contacter moi-même. Le malheureux ne sait pas qu'il est en train de danser sur un volcan.

Véra ralentit légèrement, regarda son compagnon avec anxiété :

- Ça va mal?

- Oui et non. Nous ne sommes encore nulle part, mais ça peut changer d'un moment à l'autre.

Ils atteignirent le Vieux Pont, laissèrent le « Schloss » sur leur gauche et s'engagèrent dans l'Eisenbahnstrasse.

- Où me conduis-tu ? s'enquit Véra au bout d'un moment.

- A l'endroit dont je refusais de te donner l'adresse. Mon Q. G. à Sarrebruck.

Il n'était pas loin de six heures quand ils arrivèrent au garage. Dès qu'ils eurent franchi le rideau de fer, Coplan repéra la Peugeot. Valentré était rentré sans encombre.

Fred, qui leur avait ouvert la porte taillée dans le volet, jeta un coup d'œil intéressé à Véra.

- Vous vous baladez beaucoup, cette nuit, remarqua-t-il d'un petit air pince-sans-rire.

- J'ai des insomnies, dit Coplan. Occupe-toi du monte-charge. Cette voiture doit descendre au sous-sol, je vais l'amener sur la plate-forme.

Il invita Véra à prendre place avec lui dans la Peugeot, qui roula doucement vers l'ascenseur et s'enfonça ensuite dans les profondeurs du bâtiment.

A son tour, Véra fit connaissance avec les installations souterraines de l'entreprise. Francis la mena au bureau où, deux heures auparavant, il avait cuisiné Wahn. Une odeur de tabac refroidi flottait dans la pièce dont la ventilation n'était assurée que par une gaine d'aération et un unique ventilateur.

- Ouf ! soupira Coplan en s'affalant dans un des fauteuils. Je crois que nous n'avons pas volé un cognac et une cigarette.

Véra ôta son manteau de fourrure. Avisant les verres sales sur la table, elle se tourna vers Francis pour lui demander où se trouvaient les propres et soudain, sans transition, sa bouche se mit à trembler et elle éclata en sanglots.

D'abord surpris par cette réaction tardive, Coplan se leva vivement et prit la fille dans ses bras. D'une main fraternelle, il lui caressa les cheveux et, tandis qu'elle hoquetait contre son épaule, il murmura :

- Tu as raison. Pleure un bon coup, il n'y a que ça qui soulage les femmes.

Écroulée contre lui, le visage mouillé de larmes, elle se cramponna à Coplan comme s'il était le seul être qui l'attachât encore à la vie.

- Tu as été très bien, jugea-t-il. D'autres que toi auraient tout déballé à la seconde mornifle.

En tenant bon, tu nous as sauvés. Pas seulement nous deux, mais aussi les autres... Si tu avais lâché le numéro de téléphone de ce local, nous étions tous flambés.

Sa voix avait acquis un timbre plus tendre. Son torse athlétique irradiait une douce tiédeur. Véra se calma progressivement, réconfortée par cette force qu'elle sentait battre en lui. Elle émit un profond soupir. Francis lui donna son mouchoir.

Il la fit asseoir dans un des fauteuils, alla vers le bureau.

- Qu'est-ce que tu veux ? Un grand verre d'eau, alcool sec ou moitié-moitié ?

- De l'eau, murmura-t-elle, le nez humide. Il servit deux verres, lui en apporta un.

- Attends, ne bois pas.

Dans une pharmacie camouflée, il préleva deux comprimés qu'il déposa dans la paume de la jeune femme.

- Avale-moi ça... Douze heures de sommeil sans rêves. Garanti.

Docile, mais non sans esquisser une petite grimace, elle absorba le médicament, vida le verre d'eau et accepta la cigarette qu'on lui offrait.

Francis s'installa près d'elle, jambes allongées. Ses narines expirèrent deux minces jets de fumée.

- Quand la police découvrira nos deux types, soliloqua-t-il, et à la condition qu'ils soient encore vivants, elle leur posera des questions embarrassantes. Ils auront du mal à expliquer ce qu'ils fichaient là, revolver en main, en pleine nuit, dans un immeuble où ils n'habitent pas.

- Mais comment as-tu pu t'en défaire ? demanda Véra avec un effarement rétrospectif.

- Il faut toujours tabler sur les réflexes. Les réflexes des autres, bien entendu. Quand un prisonnier détale, pas un garde du corps au monde ne résiste à l'impulsion de le poursuivre. On ne tire qu'après.

Tes hauts talons nous ont rendu service : on les entendait très bien. Kurt et Heiman se sont cassés la figure en passant au-dessus de moi; je n'ai eu qu'à les achever.

Avec une mimique expressive, il ajouta :

- J'y ai été de bon cœur, crois-moi !...

A huit heures tapantes, Valentré pénétra dans le bureau. Sa figure poupine traduisit aussitôt son ébahissement en voyant Coplan et « Claudine » étendus l'un à côté de l'autre sur le tapis, ronflant à poings fermés.

Il souleva sa casquette pour se gratter le cuir chevelu, puis il estima qu'il devait faire quelque chose.

Après avoir toussoté trois fois, avec une énergie croissante, il s'enhardit à secouer Coplan. Les paupières de celui-ci se relevèrent, dévoilant un regard hautement désapprobateur, chargé de reproches.

- Je regrette, s'excusa Valentré. Il est déjà huit heures.

Un soupir énorme décomprima la poitrine de Francis. Sans bouger, il essaya de maîtriser la sarabande d'images qui tourbillonnait dans son cerveau encore embrumé. Puis il réalisa qu'il avait effectivement un devoir à remplir.

Tout en vouant aux quatre cent mille diables la Sarre et le Deuxième Bureau, il entreprit de se lever. Il découvrit alors Véra, recroquevillée par terre.

Il haussa les sourcils, se passa la main dans les cheveux et articula

- Pourquoi n'est-elle pas dans son lit ?

Les lèvres de Valentré s'incurvèrent.

- Ça, je vous jure que je n'en sais rien.

- Moi non plus, avoua Coplan, découragé. Il me semblait pourtant l'avoir conduite à ma... enfin, à sa chambre.

Ses souvenirs se précisèrent. Oui, bien sûr qu'il l'avait conduite... Si elle était là, c'est qu'elle était revenue...

Il la contempla avec sollicitude.

- Bon. Ça va, dit-il à Valentré. Prépare-nous des filtres à couper au couteau, je reviens.

Soulevant Véra comme si elle n'avait pas pesé plus lourd qu'un bouquet de roses, il sortit pour aller l'installer plus confortablement.

Cinq minutes plus tard, il réapparut, rafraîchi par une toilette sommaire.

Valentré versait de l'eau bouillante sur les filtres.

- Avant de vous réveiller, je suis allé acheter un journal, annonça-t-il.

- Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ?

Coplan, d'un geste vif, s'empara de la feuille fraîchement imprimée. En première page, sur deux colonnes, s'étalait un grand titre :

« ÉTRANGE KIDNAPPING. - Deux membres du P.T.S. disparaissent. »

L'article, illustré d'une photo de l'Opel accidentée, racontait que les habitants du carrefour de Homburg, sur la chaussée de Dudweiler, avaient entendu crier les pneus d'une voiture freinant au maximum et, immédiatement après deux formidables chocs suivis de la chute de débris de verre. L'enquête avait révélé que l'Opel, dont le propriétaire était Peter Wahn, avait été tamponnée par un autre véhicule avant de heurter une façade. Une bicyclette à moitié tordue, accrochée au coffre arrière, et dont la plaque avait été délivrée à un mineur du nom de Wendel, semblait prouver que les deux hommes se trouvaient dans la voiture. Or, tous deux avaient disparu. Avaient-ils été enlevés par la mystérieuse auto qui avait embouti l'Opel ?

- Il n'est pas question d'une Mercedes, dit Coplan en repliant la gazette. On dirait que personne n'a assisté, même de loin, à notre abordage.

- Tant mieux ! lança Valentré qui n'avait pas encore lu l'article. Ce serait le comble si nous avions encore la police à nos trousses pardessus le marché !...

Elle devait être active aussi du côté de la Uhlandstrasse, à l'heure actuelle, la police... Tôt ou tard, elle établirait des corrélations.

- Si nous épinglons notre bonhomme, nous aurons une sacrée veine, marmonna Coplan, sceptique. Un placard pareil dans les journaux, ça ne passe pas inaperçu.

Il mit trois morceaux de sucre dans sa tasse de café, remua longuement, puis il but d'un trait.

- Allons-y, prononça-t-il sur un ton plus ferme en resserrant son nœud de cravate. Comment fait-il, dehors?

- Il neige. Une saloperie de flocons qui fondent en touchant le sol.

Il aurait pu pleuvoir des pavés que ça n'aurait rien changé. Coplan enfila son manteau, alluma une cigarette avant de partir.

La Mercedes, polie comme un miroir, attendait sur le monte-charge. Les deux hommes embarquèrent; un des mécaniciens se précipita pour appuyer sur le bouton de commande et la plate-forme quitta ses supports.

Valentré, qui occupait le siège du conducteur, s'enquit :

- Où allons-nous, finalement?

- A la Poste Centrale.

Au niveau de la rue, la voiture démarra, sortit du garage et se mêla au trafic.

- Vous attendez du courrier poste restante ? s'informa Valentré, intrigué.

- Penses-tu ! Tu ne t'es pas rendu compte, après les aveux entortillés de Wahn, que seul un type employé à la grande poste pouvait jongler ainsi avec nos correspondances ? Il retient les plis adressés à nos agents, les dévie vers les siens, reçoit les traductions dans une boîte postale et expédie, s'il y a lieu, des versions falsifiées. Qui d'autre qu'un fonctionnaire des postes pourrait se livrer à ce petit jeu ?

C'était tellement évident que Valentré s'abstint de tout commentaire. Peu après, Coplan reprit :

- Ce type ne peut pas être un simple comparse : il tient tous les fils et ne se montre à personne. Grâce à ses fonctions officielles, il obtient le concours involontaire des trieurs, des facteurs et des porteurs de dépêches. Il est mieux équipé qu'un général à son P.C.

- N... de D... ! fit Valentré, admiratif. Mais comment est-il entré en possession des adresses ? Aussi bien celles de Paris que celles de

nos copains ?

- C'est pour découvrir ça que je suis venu dans la Sarre. On a raison de ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier : si Hollich, contrairement aux autres, n'avait pas joui d'une autonomie totale, il aurait été grillé comme eux. Le Vieux a eu le nez fin en décidant de ne pas introduire Hollich dans le nouveau réseau qu'il avait monté ici après la guerre.

La Mercedes passa sur le pont de Forbach, puis vira dans la Triererstrasse. La Poste Centrale s'érigeait au bout de la rue, juste avant les voies de chemin de fer.

- Qu'est-ce que je fais ? demanda Valentré.

Coplan regarda l'heure à sa montre-bracelet. Neuf heures moins dix.

- Tu vas te planquer du côté des boîtes postales. Repère la 108. Si un type vient lever le courrier et s'il ressort du bâtiment, piste-le. S'il y entre par la porte du personnel, tu laisses tomber et tu reviens dans la voiture.

Le conducteur opina, chercha des yeux un parking. Il trouva une place dans la rue même, non loin de l'édifice.

- Et vous ?

- Moi, je vais essayer d'apprendre le nom du bonhomme. Attends-moi pendant une heure si tu est disponible. Mais si tu files l'abonné de la boîte 108, ne t'inquiète pas, je ramènerai la voiture au Q. G.

- Entendu, patron !

Valentré partit le premier. En le voyant s'éloigner, Coplan apprécia en connaisseur son apparence insignifiante.

Avec son air bonasse, ses vêtements fatigués et sa casquette, Valentré se confondait littéralement avec la foule. Il avait tellement l'art d'être naturel que personne ne le voyait. Même Wendel ne l'avait pas reconnu, alors que l'autre s'était trouvé à côté de lui dans le bistrot de jägersfreude.

A neuf heures cinq, Coplan descendit de la Mercedes et se dirigea d'un pas nonchalant vers la poste.

Au lieu d'entrer dans la salle des guichets, il monta un escalier menant aux services administratifs. Un huissier l'accueillit et lui

demanda l'objet de sa visite.

- C'est pour une affaire d'imprimés, expliqua Francis. Je voudrais voir le chef du triage.

CHAPITRE X

L'huissier revint peu après.

- Voulez-vous me suivre ?

Sur les talons de son cicérone, Coplan pénétra dans les locaux normalement interdits au public. En traversant plusieurs salles, il vit des hommes occupés à des besognes indéfinissables. Les uns surveillaient des machines automatiques longues d'un mètre cinquante et cliquetant à un rythme rapide, d'autres s'absorbaient dans des travaux d'écriture. Par endroits, des colis et des sacs s'empilaient dans un désordre apparent.

Conduit dans un bureau cloisonné par des parois de verre, Francis fut mis en présence d'un homme en blouse blanche, âgé d'environ quarante-cinq ans, aux doigts maculés d'encre. Une vraie tête de fonctionnaire zélé, méthodique, scrupuleux.

- Le chef de service n'est pas encore arrivé, dit l'employé. Mais je suis son adjoint et vous pouvez m'exposer votre requête.

Coplan tiqua. Le chef en question avait dû lire le journal... Son interlocuteur n'était sûrement pas dans le coup, sinon il n'aurait pas rempli ses fonctions ce matin-là.

Développant alors la fable qu'il avait préparée, Coplan se présenta comme un industriel français désireux de faire distribuer par la poste 250 000 imprimés publicitaires à répartir dans les localités sarroises de plus de vingt mille habitants. Il voulait des détails sur la manière dont les colis devaient être préparés pour être livrés à la poste, sur la taxe d'affranchissement, les délais de remise, etc.

Son interlocuteur lui fournit des explications détaillées sur la marche à suivre et Coplan l'interrompit souvent pour demander des précisions. Il voulait surtout prolonger l'entretien le plus longtemps

possible dans l'espoir que le chef de service ferait tout de même une brève apparition dans ce bureau.

Au bout de trois quarts d'heure de discussion, il comprit que son attente était. vaine : l'homme qu'il cherchait ne reparaîtrait pas ici avant des jours, et peut-être des semaines.

- Je vous remercie, dit Francis avec amabilité. Je prends bonne note de tout ce que vous venez de me dire. Dès que les imprimés seront prêts, je vous ferai signe.

- A votre entière disposition, monsieur. Ah ! à propos. A qui devrai-je adresser la demande officielle?

Au directeur général du service des postes sarroises.

- Et si je voulais obtenir quelques renseignements complémentaires par téléphone ?

L'homme eut un geste d'indifférence.

- Le chef du triage ou moi-même, peu importe...

- Oui, mais... quels sont les noms ?

- M. Carl Stein ou son adjoint, Franz Eschmar.

Coplan, tout en inscrivant les deux noms sur son calepin, prit un air songeur.

- Carl Stein ? murmura-t-il... Ce nom me rappelle quelque chose. Ne serait-ce pas par hasard le Stein que j'ai connu à Dusseldorf ? Un homme grisonnant, d'une cinquantaine d'années, qui boite très légèrement ?

- Oh non, monsieur, répliqua Franz Eschmar avec un sourire navré. Vous devez faire erreur. M. Stein a des cheveux châtains, il est plus jeune que moi d'au moins cinq ans et il ne boite pas... Il joue encore au football en amateur tous les dimanches !

- Simple similitude de noms, alors, dit Coplan. Il est vrai que Stein est aussi répandu en Allemagne que Durand chez nous.

Il rengaina son calepin, prit congé du fonctionnaire et reparcourut en sens inverse les locaux du premier étage. Avant la sortie, il revit l'huissier, sagement assis devant sa table.

- Dites-moi, vous n'avez pas vu passer M. Stein, ce matin ? J'aurais voulu lui dire deux mots en particulier et il n'est pas dans son bureau.

Le préposé se concentra comme s'il avait à résoudre un problème de hautes mathématiques.

- Non... finit-il par déclarer en secouant la tête. Je ne crois pas l'avoir vu.

- C'est embêtant, dit Coplan, contrarié. Vous n'avez pas son numéro de téléphone privé?

- Non, mais il figure dans l'annuaire.

- Naturellement, mais il y a des dizaines de Stein à Sarrebruck.

- Attendez, je vais voir. Il habite dans la Charlottenstrasse, tout près de l'hôpital.

Consultant le bottin, l'huissier souligna de l'index :

- Voilà... C'est le 87, Charlottenstrasse. Téléphone 031-6543.

- Merci ! jeta Coplan. J'essayerai de l'atteindre chez lui.

Il dévala les escaliers, aussi allègre qu'un chasseur venant de relever les traces d'un fauve.

Dorénavant, les rôles étaient renversés : au lieu de contrôler les activités des agents français, le nommé Stein en était réduit à se mettre à l'abri.

Coplan traversa la Triererstrasse pour rejoindre la Mercedes. Quand il eut atteint la voiture, il constata que celle-ci était inoccupée. Un coup d'œil circulaire lui apprit que Valentré n'était pas dans les environs non plus. L'absence de ce dernier était plutôt un bon signe : il avait dû repérer le titulaire de la boîte postale 108 et l'avait pris en chasse.

Sans tarder davantage, Francis mit le moteur en marche et fit demi-tour pour regagner le garage.

Se rendre actuellement au domicile de Carl Stein ne servirait à rien, d'abord parce que l'Allemand n'y était sûrement pas ; ensuite parce que, prévoyant une telle éventualité, il pouvait y avoir ménagé un piège appelé à se refermer sur tout visiteur intempestif. Une investigation dans cet appartement ne pouvait être tentée que de nuit, et non sans précautions préalables.

Coplan se demanda ce qu'étaient devenus Kurt et Herman. Étaient-ils dans un hôpital, à la morgue ou à l'infirmerie de la prison ? Cette question le tracassait un peu car ils étaient les deux seuls individus en liberté à l'avoir vu en pleine lumière et à pouvoir

éventuellement transmettre son signalement aux autres membres de la cellule 2417.

Restait Hollich. A cette pensée, Coplan se demanda si sa décision de rentrer au garage était bien opportune. Puisque le simple duel de finasseries avait dégénéré en bagarre ouverte et que les deux clans brûlaient leurs vaisseaux, il n'était peut-être pas prudent de retarder l'entrevue avec Hollich.

Celui-ci exerçait la profession d'avocat d'affaires, spécialisé dans les conflits entre chefs d'entreprises et les divers organismes chargés d'appliquer les lois sociales. A ce titre, il était très écouté au sein du parti travailliste.

Renonçant à son sujet initial, Coplan entra dans une brasserie, commanda un café, prit un jeton pour le téléphone.

Ayant formé le numéro du cabinet de consultation de l'avocat, il entendit grésiller la sonnerie à l'autre bout du fil. Il y eut un déclic. Francis ouvrit la bouche mais, soudain, il colla davantage le récepteur contre son oreille. La sonnerie continuait. Son timbre vibra encore deux fois avant qu'on ne décroche.

Francis hésita un quart de seconde puis, au lieu d'engager la conversation, il suspendit le combiné au crochet. Il était prêt à parier deux mois de traitement que la ligne téléphonique de Hollich était branchée sur une table d'écoute.

Le menton dans la main, il resta encore immobile dans la cabine. Hollich était grillé comme les autres.

C'était à se flanquer la tête contre un mur.

Pas un seul agent du Deuxième Bureau n'avait échappé au filet !

Coplan sortit de la cabine et claqua la porte d'un geste rageur. Remontant dans la salle, il but son café d'un trait. Il avait l'impression que, pour mener sa mission à bien, il lui aurait fallu se dédoubler, faire cinquante choses à la fois.

Il remonta dans la Mercedes, embraya et mit le cap sur le domicile de Hollich.

Tant pis. Puisque l'avocat était quand même démasqué; puisque lui, Coplan, était peut-être connu du camp adverse, cela devenait une course de vitesse contre Carl Stein, et c'était à qui démolirait l'autre le premier.

Coplan rangea la Mercedes dans une rue adjacente, puis il fit à pied les quelque cent mètres qui le séparaient de la maison de Hollich. Il sonna.

Une bonne en tablier vint ouvrir la porte.

- Je voudrais consulter Me Hollich, dit-il en allemand, quand il fut entré dans le vestibule.

- Vous avez un rendez-vous?

- Non, mais annoncez M. Laurent Lemercier, de Paris.

Elle acquiesça, le fit entrer dans une salle d'attente.

Quand un agent quelconque contactait Hollich, c'était toujours sous le nom de Laurent Lemercier quelles que fussent les circonstances de la rencontre, mais jusqu'ici personne n'avait relancé l'avocat à son domicile.

Coplan n'attendit pas une minute; il fut introduit d'emblée dans le cabinet de travail.

Assis derrière son bureau, Hollich n'arborait pas la physionomie souriante qu'on lui connaissait aux réunions du P.T.S.

Dès que la bonne eut refermé la double porte capitonnée, l'avocat se pencha en avant et prononça d'une voix sourde

- Qu'est-ce que c'est que cette innovation ? J'ai pourtant formellement interdit qu'on vienne me trouver chez moi !

- Désolé de rompre avec les usages, Hollich, dit Coplan en s'affalant dans un club de cuir. Désormais, les minutes comptent. Savez-vous qu'on espionne vos communications téléphoniques ?

- Oui, je le sais ! Cela a commencé il y a quinze jours. Et alors ?

Il semblait plus furieux de recevoir cette visite que d'être écouté pendant ses conversations. N'ayant jamais vu Coplan, il le prenait pour un agent ordinaire (et plutôt gaffeur...).

- Évitons tout malentendu, dit Francis. Je ne suis pas à Sarrebruck pour récolter les informations que vous détenez. Je ne suis pas un courrier. Notre réseau est complètement démantibulé, notre code est tombé aux mains de l'adversaire. Envoyé ici pour élucider comment cela a pu se produire, je constate que la situation générale est désastreuse et que vous-même, qui êtes considéré comme un agent hors pair, qui paraissiez jouir d'une position très

forte, vous êtes localisé comme les autres. Si je suis venu chez vous, c'est pour sauver votre peau.

Hollich avait écouté avec une attention extrême. Ses mains soignées se levèrent comme s'il allait entamer une plaidoirie.

- Mon cher, ne nous affolons pas. Tous les gens qui participent d'une façon un peu active à la politique sarroise sont, par moments, placés sous surveillance. C'est périodique. Cela ne signifie nullement qu'on me soupçonne d'être ce que je suis. Au reste, je ne me sers du téléphone que pour mes affaires ; et mes propos ne sont jamais à double sens. Quant à ce que vous m'annoncez au sujet du réseau, c'est infiniment regrettable, mais tous les réseaux finissent comme ça. Il y a toujours des fuites tôt ou tard. Moi, je travaille seul, et j'entends continuer de cette manière.

Coplan baissa la tête sur son paquet de cigarettes; il en choisit une dont le tabac s'évadait.

- Je crains que vous ne saisissiez pas la gravité du danger, émit-il d'une voix neutre. Avez-vous déjà entendu parler de la cellule 2417?

Hollich changea de figure. Francis continua :

- Je vois que vous êtes au courant. Eh bien, c'est ce groupe qui travaille contre nous en ce moment et qui veut nous balayer. Un de nos camarades a été assassiné, un second a failli l'être et, la nuit dernière, une collègue et moi avons manqué d'être embarqués. Avez-vous lu les journaux du matin ?

- Non, fit l'avocat, interloqué.

- Wahn, votre interlocuteur d'hier soir à la réunion syndicale, a été kidnappé. C'est annoncé en grands caractères. En réalité, c'est moi qui l'ai mis en lieu sûr pour bavarder avec lui, ce qui m'a appris des tas de choses. Mais il y en a une que je savais avant de venir : Wahn essayait de vous torpiller vis-à-vis de nous. Par un message rédigé dans notre code, il vous accusait de jouer la carte nationaliste. Croyez-vous toujours que votre réputation à Sarrebruck soit blanche comme neige ?

Hollich dévisagea Coplan d'un regard inquiet.

- Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ?

- Sûr ? fit Coplan, ironique. Si vous tenez à vérifier par vous-même, restez vingt-quatre heures de plus dans cette ville et vous verrez. Ou plutôt, vous ne verrez pas ; il y aura une autre manchette dans les journaux, mais vous serez le seul à ne pas la lire.

Hollich, dont le sang-froid était pourtant à toute épreuve, ne put s'empêcher de tressaillir devant l'assurance de son interlocuteur.

- Alors ? murmura-t-il. Que faut-il faire ?

- Mettez votre pardessus. Et il s'agira d'ouvrir l'œil quand nous sortirons d'ici.

- Comment ? Vous voulez que je parte tout de suite, en plaquant tout ?

Il n'avait pas l'air d'y croire. Il ne parvenait pas à réaliser qu'il devait abandonner sur-le-champ tout ce qui formait sa vie : son cabinet, sa maison, ses affaires, son rôle politique.

- Je suis responsable de votre sécurité, dit Coplan sur un ton froid. Vous aurez encore des services à rendre. Si les choses se tassent, vous reviendrez ; mais, actuellement, votre vie ne tient qu'à un fil. Vous devez disparaître aujourd'hui même.

Hollich se passa la main sur le front.

- C'est un ordre?

- Oui.

L'avocat recula son fauteuil, se leva.

- Je m'incline, dit-il. Toutefois, avant de quitter cet immeuble, et pour le cas où il m'arriverait quelque chose, je veux vous signaler un fait important que je n'ai pas encore eu l'occasion de transmettre à Paris. Cela vous permettra de comprendre pourquoi ce départ précipité me répugne.

Il vint plus près de Coplan, s'appuya contre son bureau et reprit un ton plus bas :

- Aux usines de Neunkirchen sont arrivés deux ingénieurs de Hespenbusch : un nouveau département se crée sous leur direction.

- Ah ? Et ensuite ?

Hollich fit claquer ses doigts avec impatience.

- Hespenbusch ? Ça ne vous dit rien ? C'est le nouveau Peenemünde... Cette nouvelle base expérimentale d'engins téléguidés est située en un endroit désertique de la côte de la mer

du Nord. Et si deux ingénieurs de là-bas viennent prendre en main l'organisation de ce département, ce n'est pas pour fabriquer des stylo-billes...

Coplan se pinça la lèvre inférieure.

Il se souvenait vaguement avoir lu dans la presse française qu'une fusée dite « météorologique » avait été essayée en Allemagne et qu'elle avait atteint l'altitude de 25 000 mètres en deux secondes et demie. Et encore, aux dires d'un expert technique, l'engin n'avait été actionné que par une unité de lancement au lieu de cinq.

Comme il se taisait, Hollich continua plus nerveusement

- C'est clair comme de l'eau de roche, non ? Ils recommencent à fabriquer du matériel de guerre. Et Dieu sait ce qui se prépare dans les forges de Neunkirchen... Si j'avais pu rester, j'aurais poussé cette enquête à fond.

Coplan lui prit le bras :

- D'accord, mais il faut d'abord que vous sauviez votre peau... Soit dit en passant, vous venez de m'éclairer sur un point capital : si la cellule 2417 est acharnée à notre perte, c'est vraisemblablement pour défendre les secrets de Neunkirchen. Ce groupe intervient spécialement dans les questions d'ordre militaire, et Wahn a lâché à ce propos une parole malheureuse... Mais chaque chose en son temps; parons au plus pressé, ensuite nous mettrons en œuvre tous les moyens voulus pour savoir exactement ce qui se passe là-bas. Venez...

Hollich une sensation de défaite au creux de l'estomac, s'habilla sans enthousiasme. Il prit tout l'argent qui se trouvait dans son coffre-fort, glissa les paquets de billets dans une serviette de cuir fauve, y ajouta quelques titres et des papiers personnels.

- Dites à votre servante que vous vous absentez pour quatre ou cinq jours, conseilla Coplan. C'est ce qu'elle répondra aux visiteurs et ça fera patienter ceux qui vous guettent.

- Entendu, opina l'avocat. Attendez quelques minutes, je vais voir dans mon appartement si je n'oublie rien.

Francis entama une deuxième cigarette qu'il alluma à la précédente.

Une lueur commençait à poindre dans l'imbroglio. L'entrée en scène de la cellule 2417 s'expliquait à présent de façon rationnelle. Après le plébiscite favorable à l'Allemagne et le rattachement politique considéré comme un fait acquis, des dispositions étaient prises pour associer le bassin industiel aux fabrications de guerre, d'où la nécessité de nettoyer au préalable la région des agents secrets qui s'y étaient installés.

Hollich reparut plus vite que Francis ne s'y attendait.

Les deux hommes convinrent de sortir séparément, à quelques minutes d'intervalle. Coplan indiqua l'emplacement de la Mercedes.

- Cependant, si vous ne l'apercevez pas, signala-t-il, c'est qu'un suiveur m'aura emboîté le pas. Auquel cas, je ferai un petit tour pour le semer et je vous attendrai... disons un quart d'heure, devant le Schloss. La voiture est noire et immatriculée TTX.

Il s'en alla, les mains dans les poches.

Dans la rue, il usa des méthodes habituelles destinées à déceler une éventuelle filature, mais ne remarqua rien d'anormal. Il prit garde aussi aux véhicules, tant à ceux qui passaient qu'à ceux rangés le long du trottoir. Une rafale de mitraillette aurait brusquement déchiré l'air qu'il n'en aurait pas été surpris.

Comme toujours quand on prévoit le pire, rien ne se produisit.

Francis monta dans la Mercedes, mais au lieu d'attendre Hollich, il fit le tour du bloc de manière à couvrir l'avocat à son insu lorsqu'il sortirait de chez lui.

Peu après, Hollich déboucha dans la rue et se dirigea sans hâte excessive vers l'endroit indiqué, sans donner aucun signe d'inquiétude.

La voiture le rattrapa au moment où, constatant sa disparition, Hollich allait rebrousser chemin vers le Schloss. Pour autant que Francis ait pu en juger, personne ne s'était intéressé aux mouvements de l'avocat.

Lorsque ce dernier fut monté et que la Mercedes eut accéléré, Coplan reprit la parole :

- Nous sommes encore acculés à la défensive, mais plus pour longtemps. Depuis ce matin, je suis sur une piste qui pourrait nous

faire regagner tout le terrain perdu. Et c'est à espérer, car nous sommes plutôt dans de sales draps.

- Comment la situation a-t-elle pu se détériorer à ce point, et si vite ? demanda Hollich, soucieux.

Francis lâcha le volant pour esquisser un geste évasif.

- Le diable seul le sait ! Tout a commencé par la fuite de la phrase clé. Après cela, tout s'est effondré comme un château de cartes. J'ai dû mettre à l'abri les agents l'un après l'autre.

Un pli d'amertume creusa son visage.

- Nous étions parvenus à placer des gens aux meilleurs postes d'observation, continua-t-il. Un homme appartenant aux milieux ouvriers, travaillant dans la mine et délégué syndical au parti travailliste; vous, qui par vos affaires et vos introductions dans les sphères politiques, preniez la température de la haute société; Quersin, courtier d'assurances, voyageait partout, était reçu par les directeurs d'entreprise et mesurait ainsi le développement de l'industrie; et enfin, nous avions quelqu'un à la radio, où la lutte d'influences est nettement perceptible. De tout cela, il ne reste plus rien. Zéro. Estimons-nous encore heureux qu'un seul d'entre nous soit resté sur le carreau.

- Mais, dans ces conditions-là, à quoi bon lutter ? objecta l'avocat, désemparé. Autant reconstruire d'emblée un autre réseau, de toutes pièces.

- Pas avant que je ne sache qui a torpillé notre organisation, déclara Coplan, définitif.

Ils ne parlèrent plus pendant le reste du parcours. Six minutes plus tard, la Mercedes entrait au garage et se posait sur la plate-forme du monte-charge.

Hollich s'abstint de toute remarque, bien que ce manège lui parût bizarre. Il ignorait l'existence de cette retraite ménagée en plein cœur de la cité. Mais comme ceux qui l'avaient précédé en ces lieux, il éprouva un sentiment de réconfort. Ici, c'était l'abri, la forteresse dérobée aux coups de l'ennemi, et d'où partirait bientôt l'offensive.

Cette impression fut encore renforcée quand les deux hommes pénétrèrent dans le bureau du sous-sol.

Wendel était là, en train de lire le journal du matin. Hollich le connaissait en tant que membre du comité directeur du parti, mais non comme collègue du S.R. français.

Ils échangèrent un sourire teinté de complicité, se serrèrent chaudement la main. Ici, les masques pouvaient s'effacer.

- Vous tombez à pic, dit ensuite le mineur à Coplan. Valentré vient de téléphoner à l'instant même.

- Ah ! fit Francis dressant l'oreille. Qu'a-t-il dit ?

- Qu'il a suivi la piste d'un type assez bien bâti, d'environ quarante ans, aux cheveux châtains. Ce bonhomme se trouve pour le moment chez Lotte Kassel.

- Vingt dieux ! proféra Coplan, les traits durcis. Et lui, Valentré, d'où appelait-il ?

- De chez Hans, le bistrot. Il demande que vous rappliquiez à toute allure à Jägersfreude, avec la Mercedes.

CHAPITRE XI

Il n'était encore que onze heures du matin. Coplan pilotait la voiture à une allure forcenée, doublant un camion après l'autre, prenant ses virages à la corde. Mais l'attention soutenue qu'il accordait à la route ne l'empêchait pas de réfléchir.

Carl Stein n'avait pas perdu de temps.

Wahn ayant disparu, la dernière personne à l'avoir vu était Lotte Kassel puisque la traduction d'un message adressé à Wendel se trouvait ce matin-là dans la boîte postale 108... Et seule Lotte Kassel pouvait donc lui fournir des détails sur ce que Wahn avait l'intention de faire la veille au soir. Pour retrouver la trace de son collaborateur, Stein entamait sa propre enquête à partir de là.

Coplan frémissait à l'idée de surprendre son principal adversaire au domicile de l'assistante sociale. Pourvu que Stein s'y attarde assez longtemps et que Valentré ne soit pas contraint de courir après lui sans attendre l'arrivée de la Mercedes...

Le trajet fut couvert en moins de dix minutes. Dans Jägersfreude, Coplan obliqua pour traverser la voie de chemin de fer puis il parqua la voiture à quelque distance de chez Hans. Il courut presque jusqu'au bistrot, entra et sentit une petite crispation. Valentré n'était plus là.

Allant jusqu'au comptoir, Francis commanda un verre de bière. Il était le seul consommateur dans l'établissement. Le patron semblait trouver le temps long.

Après une gorgée, Coplan demanda

- Est-ce qu'un client ne vous aurait pas laissé un mot pour moi, par hasard ? Un petit gros avec une moustache... Il devait être ici il y a une demi-heure...

Une lueur d'intérêt s'éveilla dans les yeux ternes du tenancier.

- Vous venez de Sarrebruck? s'enquit-il.

- Oui. J'arrive à l'instant.

- En Mercedes ?

- Oui.

- Ah..., fit le patron en adoptant un air inspiré. Alors, c'est bien vous. Non, il ne m'a rien remis, mais il m'a chargé de vous dire qu'il allait prendre l'air et que vous pouviez le rejoindre chez lui.

Francis devina le sens réel de ce message verbal : Valentré habitait auparavant en face de la maison de Lotte Kassel. Craignant de perdre la trace de l'homme qu'il poursuivait, il s'était posté non loin de la demeure de l'assistante sociale et il invitait Coplan à venir se promener par-là.

- Merci, jeta Francis, rasséréné.

Il déposa quelques pièces de monnaie sur le comptoir et sortit sans vider son verre. Philosophiquement, le patron s'en chargea avant de retomber dans une méditation morose.

Coplan n'eut que deux cents mètres à parcourir dans les rues de la localité pour aboutir aux environs du logement de Lotte Kassel. Pas de Valence en vue.

Il patrouilla dans les rues adjacentes, revint sur ses pas, finit par se demander si son collaborateur n'avait pas réellement regagné son ancienne chambre après avoir invoqué un prétexte quelconque auprès de la propriétaire. Mais Francis abandonna cette idée aussi

vite qu'elle lui était venue : si tel avait été le cas, Valentré l'aurait aperçu par la fenêtre et serait descendu pour le prévenir.

Carl Stein était sans doute parti. Et, collé à lui comme une ombre, Valentré avait préféré rater le rendez-vous.

C'eût été trop beau, évidemment. Tomber sur Stein sans crier gare, dans la chambre même de l'assistante sociale, quel feu d'artifice !

Déçu, Coplan se dit qu'il n'avait plus aucun motif de tourner en rond dans ce patelin. Il n'avait plus qu'à regagner le Q.G. et attendre un second coup de téléphone.

Et pourtant... Si Valentré avait eu la même idée que lui ? S'il avait subitement cédé à la tentation de s'illustrer par un coup d'éclat ? Qui sait s'il n'était pas en train de massacrer le nommé Stein ?

A peine fut-il effleuré par cette pensée que Francis décida d'en avoir le cœur net. Au pis, s'il se trompait, Stein était parti et Lotte Kassel, alitée, n'était pas en mesure de faire une vacherie.

Il sonna carrément. Un assez long temps s'écoula avant qu'une petite vieille vînt entrebâiller la porte et l'examiner d'un regard interogateur.

- Je suis inspecteur aux charbonnages Ulrich, affirma Coplan. Je viens prendre des nouvelles de Fräulein Kassel.

La vieille s'écarta en maugréant :

- C'est un véritable défilé. J'espère qu'elle ne sera pas malade pendant trois semaines.

- Elle est solide, dit Francis, avec une admirable confiance tout en avançant dans le vestibule. Elle ne s'était jamais encore absentée, c'est pourquoi on s'étonne à la direction.

Il monta posément l'escalier, sachant que Lotte habitait au premier. Derrière lui, la septuagénaire réintégrait son propre appartement sans plus se soucier de lui.

Sur le palier, Coplan tendit l'oreille en s'immobilisant. Aucun bruit ne lui parvint de l'intérieur. Il y avait deux portes et on ne pouvait distinguer laquelle des deux donnait normalement accès au pièces occupées par l'Allemande. Pas de bouton de sonnerie.

Coplan toqua. Rien. La chambre à coucher était probablement séparée du palier par d'autres pièces.

Il actionna le bouton de porte. Le battant obéit à sa pression et s'ouvrit sans un grincement. Silencieux, Francis entra, referma derrière lui. Puisqu'il était dans la place et que Stein était parti, autant en profiter pour interviewer Lotte.

Après une minuscule antichambre meublée d'un portemanteau où n'étaient accrochés que des effets féminins, il traversa un petit studio, frappa discrètement à la porte suivante. N'obtenant toujours pas de réponse, il entra. C'était bien la chambre à coucher, mais elle était vide.

Le lit était défait, les couvertures rejetées. Un certain désordre attestait qu'on avait quitté cette avec précipitation. Stein avait emmené sa complice...

S'il n'avait su que Valentré était à leurs trousses, Copias aurait juré une bonne fois.

Il se laissa tomber sur le lit, assez écœuré. La petite vieille du bas ne s'était même pas rendu compte que sa locataire avait levé le pied. Elle devait être passablement sourde !..

Il ne manquait plus qu'une chose à présent : que Valentré se fit semer. Alors, ce serait complet.

Avisant le téléphone posé sur la table de nuit, Francis le décrocha, forma- le numéro 031-26812.

- J'écoute, prononça la voix un peu voilée de Wendel.

- Ici, Coplan. Je suis à Jägersfreude. Valentré n'a pas retéléphoné depuis mon départ ?

- Non. Vous ne l'avez pas vu?

- Pas encore.

Il raccrocha, de méchante humeur.

Irrité d'être réduit à l'inaction, d'être tributaire d'événements sur lesquels il n'avait plus de prise, il se leva.

Une curiosité machinale le poussa à ouvrir les tiroirs de la commode. Du linge et des babioles comme en collectionnent toutes les femmes.

Il se désintéressa vite de ce meuble, explora la garde-robe. Fichtre ! Pour une assistante sociale, Lotte Kassel avait des vêtements très chics... Un emplacement vide, du côté des

manteaux, laissait supposer qu'elle avait dû revêtir un manteau de fourrure.

Une sorte de torpeur s'emparait de Coplan. La fatigue alourdissait ses paupières, amenait une chaleur sèche et fiévreuse sur ses lèvres. Il eut envie de boire un verre d'eau, de se rafraîchir les mains.

Le cabinet de toilette étant plus loin, Francis tira la porte vers lui et stoppa sur le seuil.

Valentré était dans la baignoire. Tout habillé, allongé comme sur un canapé. Bien que sa tête retombât sur sa poitrine, il avait la bouche entrouverte. Sa casquette gisait sur ses genoux.

Coplan s'agrippa au chambranle, fasciné par ce cadavre pitoyable. Comment le pauvre vieux s'était-il fait tuer, alors qu'il était armé ?

On ne voyait aucune trace de blessure, pas de sang. Le dessus du crâne semblait intact, à part le fait que les cheveux étaient décoiffés.

Francis avança d'un pas, se pencha sur la baignoire sans poser ses mains sur le rebord. Le dos du mort ne s'appuyait pas contre la partie en demi-cercle. Il était tenu écarté de la paroi émaillée par le manche d'un poignard planté jusqu'à la garde.

La lame devait être terriblement effilée, car Valentré avait très peu saigné.

Décidément, ils étaient forts...

Reprenant possession de lui-même, Francis jeta un dernier coup d'œil à son camarade de combat en prononçant en lui-même la formule consacrée : « Mort en service commandé. » Elle avait d'ailleurs l'air idiote, cette formule, appliquée au corps de cet homme assis dans une baignoire.

Retraversant l'appartement de bout en bout, il arriva sur le palier. Il souhaita que la vieille fût vraiment sourde, et se dit que lorsqu'elle découvrirait Valentré, elle risquerait d'en claquer de saisissement. Plus tard, dans la journée, il préviendrait la police par un coup de fil anonyme, ne fût-ce que pour empêcher les autres de venir récupérer le cadavre.

Dans la rue, il adopta une allure ordinaire. Les gens qui le croisèrent ne lurent sur sa physionomie qu'une expression lointaine, distraite.

Il retrouva la Mercedes non loin du bistrot. Par ce froid de canard, mieux valait la faire chauffer deux ou trois minutes avant de démarrer.

Il actionna le démarreur, starter tiré, mais le moteur ne voulut rien entendre. Débrayant à fond, il recommença, sans plus de succès.

Rageur, il piétina la pédale d'embrayage, essaya dix fois de lancer le moteur, mais l'allumage ne se produisit pas.

Sortant de la voiture, il claqua la portière avec force, ouvrit le capot, étudia les connexions du circuit électrique. Pas de coupure ni, apparemment, de mauvais contact. Fallait-il croire que les bougies étaient encrassées ? Supposition stupide, a priori, étant donné le soin avec lequel cette voiture était entretenue.

Il rabattit le capot, hésitant entre trois solutions : réclamer les services d'un mécanicien local, retéléphoner au garage pour qu'on vienne le dépanner, ou plaquer la voiture et rentrer à Sarrebruck par le train.

Avec une soudaineté glaçante, une conviction s'incrusta en lui. Elle était illogique, effarante, incroyable, mais elle s'installa néanmoins dans son esprit. La Mercedes avait été sabotée. Il n'y avait pas d'autre explication à ce refus du moteur qui, une demi-heure auparavant, tournait parfaitement rond.

Il n'eut pas besoin de regarder longuement autour de lui pour les repérer. Un type énorme, posté au coin de la rue, lisait un journal en lâchant de petites bouffées d'une cigarette logée à la commissure de ses lèvres. Et, dans l'autre direction, à trente mètres, un autre homme, vêtu d'un imperméable en cuir noir, contemplait une vitrine avec une insistance superflue.

Coplan s'éloigna de la Mercedes. Ces deux individus voulaient le capturer vivant, sans quoi ils l'auraient allongé comme Valentré, chez Lotte.

Les mains dans les poches, Francis se mit à marcher droit devant lui. Son cerveau fonctionnait à plein rendement. Comment Valentré était-il tombé dans le panneau ? Pourquoi Stein avait-il

enlevé Lotte Kassel au lieu de la questionner chez elle ? Et comment ces deux types qu'il n'avait jamais vus le connaissaient-ils, lui ?

Un instant, il songea à Hans, le patron du bistrot. Mais si celui-là avait été dans le coup, Francis aurait été cueilli dès son entrée dans le café.

Kurt et Herman ? Eux, à la rigueur, auraient pu donner son signalement. Mais si vite ? Ou bien la disparition de Wahn avait-elle déclenché la mise en place automatique d'une souricière autour du domicile de Lotte ?

Plongé dans ses pensées, Coplan s'aperçut qu'il était arrivé presque à l'extrémité de la grand-rue, ce qui le ramena à la réalité immédiate.

De deux choses l'une : ou bien les autres espéraient qu'il allait les mener à l'endroit où Wahn était détenu, ou bien ils attendaient le moment propice pour le capturer.

Évidemment, en jouant du revolver, il pouvait se débarrasser d'eux; mais la fusillade révolutionnerait tout Jägersfreude et il se ferait épingler avant d'avoir couru cent mètres. Ce n'était pas une solution.

Il fit brusquement demi-tour, repartit en sens inverse. L'homme à l'imperméable stoppa net devant un étalage. L'autre continua son chemin vers Coplan, toujours en parcourant son journal.

Francis le croisa, fit semblant de l'ignorer, poursuivit sa promenade.

Ce carrousel ne pouvait se prolonger éternellement. Lorsqu'il passa devant un bistrot, Francis poussa la porte et entra.

- Un schnaps, commanda-t-il, pressé. Où est le téléphone ?

- La cabine est dans le couloir, indiqua le patron.

Arrivé à la conclusion que Jägersfreude était une sorte de nasse de laquelle il ne pourrait jamais s'échapper, Coplan avait décidé de prévenir Hollich.

A l'instant précis où il posa la main sur le combiné, la porte du café se rouvrit. Une seconde plus tard, ce fut celle du couloir.

Coplan, bloqué dans la cabine, incapable de tirer en enfilade, tourna le dos au téléphone et attendit que le premier des deux types

paraisse devant la vitre. Mais, tout à coup, le carreau lui éclata dans la figure, et une grenade en plastique, gonflée d'un gaz anesthésique passant dans l'ouverture creva avec un bruit mou. Une odeur subtile lui monta aux narines et il s'effondra sur place, laissant échapper son pistolet.

Lorsqu'il reprit conscience, il était assis dans une voiture, encadré par les deux hommes qui l'avaient pris en chasse à Jägersfreude.

Une légère migraine comprimait son front et un intense besoin de dormir dominait toutes ses autres sensations. Ainsi donc, il s'était fait coincer. C'était le plus clair de l'histoire, et ça n'arrangeait rien.

Il referma les yeux pour se rendormir, mais une forte bourrade le lui interdit.

- Pas la peine, ronchonna une voix basse. Nous allons bientôt descendre.

Les yeux nébuleux, Coplan fixa son voisin de droite puis regarda à travers la vitre. La route serpentait dans les bois, on ne voyait que des arbres, des deux côtés.

- Quelle heure est-il ? s'informa Francis avec un manque total d'opportunité.

- Midi un quart.

Roulaient-ils encore dans la Sarre ou avaient-ils déjà franchi la frontière allemande ? Impossible de s'en rendre compte.

Ils étaient quatre dans la voiture. Outre les deux hommes qui flanquaient Coplan, un troisième individu conduisait.

L'auto quitta la route principale pour bifurquer dans un chemin relativement large, pavé, sinuant dans un bois de pins. Au bout de trois cents mètres, Coplan vit une pancarte annonçant : « Propriété privée : passage interdit. »

La voiture continua néanmoins. Le chemin rétrécit, puis une barrière de bois, hérissée de barbelés, obligea le conducteur à stopper. Quittant son volant, le type alla appuyer sur un bouton de sonnette. Coplan aperçut un second écriteau en caractères

gothiques : « Société d’Études Techniques. » En réalité, cela évoquait plutôt l'entrée d'un camp de concentration.

Actionné par télécommande, le dispositif de blocage de la barrière fut libéré et les deux moitiés de la barricade se scindèrent, pivotant pour ouvrir le passage.

Le chemin se prolongeait au-delà, dans un décor identique. La voiture cahota encore pendant une ou deux minutes et déboucha finalement devant un grand pavillon en bois, aux parois vernissées, couvert d'un gros toit de chaume.

Cette fois, l'arrêt fut définitif. Coplan dut mettre pied à terre et, encadré par ses ravisseurs, il fut conduit à l'intérieur de la construction.

L'aménagement du hall d'entrée ne répondait pas à l'idée qu'on aurait pu se faire de l'extérieur ; c'était cossu, moderne, presque luxueux. Francis, entraîné plus loin, franchit une porte donnant accès à un vaste bureau.

- Soyez le bienvenu à Neunkirchen, articula en français une voix sardonique.

Sans l'avoir jamais vu, Coplan sut que l'homme qui lui adressait la parole était Carl Stein.

Frileusement réfugiée dans une bergère, Lotte Kassel leva sur lui un regard glacé.

CHAPITRE XII

- Je crois que cette entrevue répond à nos vœux respectifs, persifla Stein. Nous avons pas mal de choses à nous dire, n'est-ce pas, monsieur Coplan?

Francis contempla son interlocuteur avec plus de curiosité que d'effarement, et c'est à cette seconde précise qu'il comprit pourquoi il avait échoué là... Carl Stein avait prononcé un mot de trop.

Ce fut comme si un voile se déchirait, découvrant une scène sur laquelle tous les personnages laissaient tomber leur masque et reprenaient leur vrai visage. Cette vision purement imaginaire

s'estompa aussitôt, mais elle avait- produit chez Coplan un choc psychologique bienfaisant.

- Oui, admit-il avec un calme surprenant. Je ne suis pas fâché de vous rencontrer. Si Wahn avait connu votre adresse, notre conversation aurait eu lieu beaucoup plus tôt et dans d'autres circonstances.

Stein se carra plus confortablement dans son fauteuil. Il savourait cette minute, cet instant de triomphe qui survenait après un début de matinée où il avait cru tout perdu.

Un sentiment de béatitude l'inclinait à la courtoisie. Maintenant qu'il tenait son principal adversaire, il pouvait s'offrir le luxe de jouer au chef magnanime.

- Voyez-vous, ma chère, dit-il en se penchant vers Lotte Kassel, vous avez tout lieu de vouer à M. Coplan une reconnaissance infinie : non seulement il vous a empoisonnée au sens médical du terme, mais il a, de plus, infligé à votre ami Peter un traitement spécial stimulant les confidences. Je présume que vous tiendrez à lui exprimer votre gratitude ?

L'assistance sociale, dont le visage accusait une pâleur maladive, examina Coplan avec un intérêt cruel.

- Je ne suis pas encore en état de le remercier comme je le souhaite, grinça-t-elle, mais j'espère que vous le maintiendrez en bonne condition jusqu'à ce que je puisse lui consacrer mes soins.

Il y avait du sadisme dans sa voix trop terne. Coplan aurait préféré une explosion de fureur, un éclat. Cette froideur calculée lui fit un effet désagréable.

- Walter, Liebrecht, vous pouvez disposer, dit Carl Stein à deux des hommes qui avaient accompagné Francis.

Le chauffeur et le type à l'imperméable se retirèrent, lourds comme des robots. Seul resta le colosse, celui qui avait perpétuellement une cigarette au coin de la bouche.

- Asseyez-vous, je vous prie, dit Stein, aimable, au prisonnier et à son garde du corps. Puis, à Coplan :

- J'espère que les vapeurs anesthésiques se sont suffisamment dissipées à présent pour que vous puissiez répondre avec la clarté

nécessaire. Comment s'est-on avisé, à Paris, que nous avions pu nous procurer la phrase clé de votre code ?

- Vous avez commis une erreur en substituant le nom de Hollich à celui de Wahn, expliqua Coplan. A l'heure actuelle, vous devez savoir pourquoi cela nous a paru bizarre.

Stein hocha la tête en signe d'approbation.

- Oui. A ce moment-là, nous ignorions que Hollich travaillait pour vous. Mais pourquoi avez-vous liquidé Dienholz ? Par lui, vous aviez une occasion unique de nous faire enfiler des perles.

- C'est exact, reconnut Coplan. Seulement, je ne pouvais pas prévoir qu'il prendrait la place de Quersin. Si j'avais su, avant ce contact, que Quersin était mort, j'aurais agi autrement. Mais notre envoyée avait déjà communiqué à Dienholz un renseignement vital et je n'avais plus d'autre ressource que de supprimer votre agent.

Derechef, l'Allemand opina.

- Je comprends, murmura-t-il. A votre place, je n'aurais pas hésité non plus. Le malheur, c'est que vous avez déclenché un sacré mécanisme dont voici l'aboutissement : votre réseau est écrasé, vous n'avez plus que quelques jours à vivre et nous allons pouvoir travailler en paix pendant un bon bout de temps.

Coplan, qui étudiait ses ongles avec une attention sourcilleuse, demanda sans prendre garde à la déclaration de Stein :

- Pourquoi Dienholz a-t-il tué Quersin ?

- C'est une règle générale chez nous, expliqua posément son interlocuteur. Dès qu'un agent étranger mentionne le nom de Neunkirchen dans un de ses rapports, il signe son arrêt de mort. Le fait de découvrir qu'il se passe quelque chose dans cette localité est une condamnation à mort. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Francis fit un signe d'assentiment. Cela corroborait sa conviction que Quersin avait tenté de transmettre à Paris un renseignement à ce sujet. Et cela confirmait aussi l'avertissement haineux de Wahn au cours de l'interrogatoire.

Cet entretien, qui prenait l'allure d'un simple échange d'informations entre gens du monde préoccupés par les mêmes soucis, ne pouvait être qu'un prélude. Mais un prélude à quoi ?

Coplan savait que certaines questions étaient devenues superflues, car Stein n'ignorait pas où Wahn était détenu.

Lotte Kassel, pareille à une panthère malade, se délectait par avance des divertissements qu'elle allait s'octroyer. De son côté, Carl Stein ne semblait pas pressé d'incarcérer son ennemi.

- Vos précautions n'ont pas encore été suffisantes, reprit Coplan d'une voix monocorde. Que vous me liquidiez ou non, cela ne changera plus rien au fait qu'à Paris on sait maintenant que des ingénieurs d'Hespenbuch sont arrivés à Neunkirchen.

Un pli se creusa sous la bouche pincée de Stein.

- Vous bluffez. Et d'ailleurs, si c'était vrai, vos agents qui prendraient la relève feraient long feu...

Coplan esquissa une grimace sceptique.

- Vous êtes nombreux, bien outillés, je vous l'accorde, mais ne vous faites quand même pas trop d'illusions. En additionnant les cadavres, vous avez, vous aussi, déclenché une belle avalanche. A propos, comment vont Kurt et Herman ?

- Ils sont à l'hôpital, grogna Stein, laconique. Si Fräulein Kassel ne vous abîme pas trop, je vous conserverai ici jusqu'à leur sortie pour qu'ils aient le plaisir de vous revoir. Ils ne rêvent que de ça.

Coplan ne retint de cette promesse que son aspect positif : on ne voulait pas l'exécuter tout de suite. Mais à quoi rimait ce dialogue ? Attendait-on l'arrivée de quelqu'un ?...

- C'est l'article paru dans la presse qui vous a donné des ailes ? questionna-t-il d'un ton qui montrait à quel point les menaces le laissaient indifférent.

- L'article et la traduction du message déposé hier soir dans ma boîte postale, corrigea Stein. En recommandant à Wendel de filer Hollich, vous tentiez de me jeter de la poudre aux yeux puisque Wendel se trouvait avec Wahn dans la voiture attaquée. Cela prouvait que vous en saviez trop; la capture de Wahn allait vous mener jusqu'à moi. J'ai donc pris les devants.

- Bien joué, reconnut Coplan. Et maintenant ?

Stein se redressa, appuya les deux coudes sur la table.

- Parlons un peu de vous, répliqua-t-il sans se départir de son ton égal. Quel rang occupez-vous au Deuxième Bureau ?

Enfin, Stein abattait sa carte... Fidèle à sa tactique habituelle, la cellule 2417 voulait se servir de Coplan et l'obliger à envoyer un faux rapport à Paris. Comme nul ne pouvait savoir ce qu'il était devenu, on prendrait son message d'autant plus au sérieux qu'aucun des agents réfugiés au garage n'aurait plus la faculté de communiquer avec la France. Ils étaient condamnés comme lui. Et le Vieux s'imaginerait pendant un certain temps que tout marchait comme sur des roulettes.

Coplan croisa ses jambes, se gratta la tempe droite, distraitement.

- J'occupe une situation privilégiée, émit-il avec un humour macabre. Je suis le spécialiste des causes présumées perdues.

- Oui, dit Stein. Ça se voit. Mais... de qui dépendez-vous exactement?...

- Du concierge du Palais-Bourbon.

Stein eut un geste agacé.

- Nous avons parlé à cœur ouvert jusqu'à présent, ne faites pas la mauvaise tête. Vous n'avez rien à y gagner et vous savez qu'il existe d'innombrables moyens pour faire dire à un individu ce qu'il veut faire. Si vous montrez un esprit de compréhension, nous parviendrons peut-être à nous entendre.

- Et quoi encore? railla Francis, amer. Cette chère Lotte m'accorderait-elle ses faveurs ?

L'intéressée cracha une injure. Puis, renfonçant ses mains dans les manches de son manteau de fourrure, elle ricana :

- Vous avez tort d'essayer, Carl. Les types de cette espèce ne marchent qu'au penthotal ou à la torture prolongée. Vos arguments tomberont dans le vide.

Stein se tourna vers elle, patient

- Chère amie, sans doute avez-vous raison, mais, par tempérament, je répugne à la violence. Je ne l'utilise qu'à la dernière extrémité, préférant épuiser d'abord les ressources de l'esprit.

- Je vous approuve, affirma Coplan. C'est aussi ma tactique : travailler la psychologie. Ainsi Wahn... Rien au monde n'aurait pu lui arracher une parole. Il ne s'est dégonflé que quand je lui ai promis que Lotte allait subir quelques outrages...

L'Allemande voulut se lever, mais sa faiblesse l'en empêcha.

- Fumier ! lança-t-elle, ivre de colère impuissante. Max ! Corrige-le !

Le colosse parut s'éveiller, mais avant d'obtempérer, il tourna vers Stein un regard interrogateur. Son chef lui fit un signe de dénégation et prononça avec calme :

- Pas encore, Max.

A Coplan :

- Quand on se trouve devant un choix aussi restreint que le vôtre, abuser de l'impertinence est une maladresse. Une franche lucidité est préférable... Ou bien c'est le trou, ou bien c'est la coopération. Une coopération bien rémunérée, avec un autre état civil, un peu de chirurgie esthétique et un passeport pour le Brésil dans six mois. Qu'est-ce que vous en pensez ?

- Ma réponse figure dans tous les manuels d'histoire, dit Coplan, flegmatique. Au chapitre Waterloo.

Stein fronça les sourcils. Puis, comprenant soudain l'insulte, il frappa son bureau du plat de sa main et clama, furieux :

- Adjugé ! Vous le regretterez ! Max, fourre-le à l'infirmerie !

Il empoigna le téléphone, le rapprocha de lui et se mit à former un numéro pendant que le garde du corps attrapait Coplan par l'épaule pour le faire sortir de la pièce.

Après avoir longé un couloir, le prisonnier fut bousculé à l'intérieur d'un local aux murs capitonnés, au plafond insonorisé, contenant uniquement une table d'examen comme en possèdent la plupart des médecins. Rien d'autre. Ce n'était pas une infirmerie, mais un cabanon. Ou pire...

Coplan entendit claquer la porte sur lui. Une serrure cliqueta. Une lampe électrique éblouissante, sans abat-jour ni verre mat, accrut la blancheur uniforme de cette boîte hermétique privée de fenêtres.

Machinalement, Francis manœuvra l'interrupteur. Il se trouva plongé dans une obscurité absolue encore plus déplaisante que l'excès de lumière. Il ralluma, se hissa sur la table pour s'y asseoir.

Sans nul doute, Stein était en train de téléphoner pour demander des instructions à son sujet. Ayant sous clé une prise importante qui

pouvait être exploitée il voulait en référer à un correspondant avant de passer aux actes. De toute façon, l'attente ne serait pas longue. Elle ne pouvait pas l'être.

Ce Stein n'était pas un imbécile, loin de là. Valentré mort, les autres Français captifs sans le savoir, Wahn retrouvé et Coplan sous les verrous, l'Allemand avait bel et bien repris tous les fils en main. S'il voulait, il pouvait même reprendre ses fonctions à la Poste Centrale ! Il n'y avait plus personne pour assurer la liaison avec Paris, et la cellule 2417 demeurait maîtresse incontestée du terrain.

Coplan sauta à terre, éteignit la lumière, puis, à tâtons, grimpa sur la tablette émaillée de la table, se mit debout en tâchant de ne pas heurter le plafond de la tête.

Sa main droite explora la surface unie du plafond jusqu'à ce qu'elle localisât l'emplacement de la lampe. Celle-ci étant encore trop chaude, il ne put la dévisser.

Dans le noir, Francis éprouva un léger vertige dû à l'absence de repère. Il fouilla ses poches, à la recherche d'un petit objet métallique.

L'attache du capuchon de son stylo-bille parut lui convenir. Il l'enleva, la tordit en demi-cercle, cassa net la lamelle fixée à la bague. Ensuite, il ôta la lampe refroidie de sa douille, la glissa dans sa poche et inséra les bouts de la lamelle repliée dans les deux contacts du socquet.

Cela fait, il redescendit. En aveugle, il palpa la table d'examen. Montée sur roues de caoutchouc, elle était pliante.

L'oreille aux aguets, il réduisit ce meuble à sa plus simple expression, c'est-à-dire qu'il le transforma en une sorte de civière faite de deux plaques métalliques parallèles, reposant sur les pattes d'attache des roues.

La porte, il s'en souvenait, ouvrait vers l'extérieur. Le couloir était éclairé par une lampe électrique.

Francis dressa la table repliée contre le mur, juste en face de la porte, puis il vint s'accroupir sous l'interrupteur et s'assit, le dos contre le capitonnage.

Maintenant, il avait en quelque sorte un avant-goût de la tombe. Le silence sépulcral, joint aux ténèbres parfaites, complétait l'illusion.

Combien de minutes, ou d'heures, s'écoulèrent ainsi ? Perdu dans une interminable rêverie, Francis n'aurait pu le dire. Il se relaxait au maximum en prévision de l'instant où il devrait agir. Sa main caressait involontairement le verre poli de la lampe; elle allait lui être utile, cette ampoule.

Coplan entendit les pas lorsqu'ils furent à un mètre de la porte. Alors il se recroquevilla et ne fut plus qu'un paquet de muscles contractés.

La serrure fonctionna, la porte s'ouvrit et, dans la très faible clarté provenant du couloir, Max aperçut vaguement le lit debout contre le mur opposé. Redoutant une traîtrise quelconque, il actionna l'interrupteur. Il y eut le claquement bref d'un court-circuit. Le plomb commandant l'éclairage de la cellule et du couloir avait sauté.

Max sortit son pistolet. Une explosion sourde dans un coin de la cellule le fit tirer au juger. La flamme jaillie du canon indiqua à Coplan l'emplacement exact de l'arme. Alors ses deux mains venant du bas se refermèrent comme un étau autour du poignet du type, lui imprimèrent une secousse phénoménale vers l'avant et, d'un coup de reins, Francis fit basculer l'Allemand au-dessus de lui sans lui lâcher le bras.

Le corps s'abattit sur le sol avec le bruit d'une armoire qui se renverse. Avant que Max ait réalisé qu'il dégringolait sur la tête, propulsé par ses quatre-vingt-dix kilos, une torsion brutale avait fait passer le pistolet de son poing dans celui de Coplan.

- Max hurla Carl Stein, cloué sur place par l'obscurité impénétrable. Qu'est-ce qui se passe ?

Instinctivement, Lotte Kassel se cramponnait à lui, ses jambes se dérobant sous elle. Une seconde détonation éclata, mais cette fois sans provoquer de lueur car le canon était appuyé sur le cœur de Max.

Envahi par une terreur animal, Stein se débarrassa violemment de l'étreinte de Lotte pour tâter les murs autour de lui et s'enfuir dans le couloir. La femme étendit les bras dans l'espoir de le rattraper. Sa main frôla un visage et elle jeta un cri d'effroi.

Coplan poussa son pistolet devant lui jusqu'à ce qu'il sentît la molle résistance d'un corps. Il pressa la gâchette. Son bras gauche

plaqua contre le mur une forme vacillante et il passa outre.

Un pas trébuchant heurtait la plinthe à deux mètres de lui, sur la gauche. Il tira, cueillant Stein d'une balle dans les reins.

Au bout du couloir, une porte s'ouvrit tout d'un coup. L'imperméable noir s'encadra dans l'embrasure, se découpant comme une cible sur le fond lumineux. Le pistolet de Coplan tonna pour la quatrième fois, et le second des suiveurs de Jägersfreude mourut sans avoir rien vu.

Francis continua d'avancer d'un pas régulier, sachant qu'il y avait encore au moins un Allemand dans cette baraque. En mettant les choses au mieux, deux balles devaient rester dans le revolver.

Cette idée rendit Francis prudent. Sa position était plus forte dans ce couloir qu'elle ne le serait n'importe où ailleurs dans la bicoque. Il s'agenouilla sur place, attendit que le dernier de ses adversaires vînt se rendre compte de l'origine de ce vacarme.

Quelqu'un marchait, courait presque, ouvrait des portes et les claquait aussitôt après.

- Liebrecht ? Was ist geschehen ? clama une voix inquiète.

Une ombre se pencha sur le corps allongé de l'homme à l'imperméable.

Coplan tira un dixième de seconde trop tôt. Le chauffeur sauta en arrière, indemne. Maintenant, il savait d'où provenait le danger.

Un silence de morgue enveloppa le chalet. Furieux d'avoir gaspillé un projectile, Francis s'aplatit contre le sol et se mit à ramper vers le cadavre de Liebrecht, dont la main s'ouvrait sur la crosse d'un parabellum sûrement chargé à bloc.

Se souvenant en un éclair de la manière dont on l'avait possédé à Jägersfreude, dans la cabine téléphonique, Coplan redouta le jet d'une grenade anesthésiante. Mais il y avait encore une éventualité pire que celle-là. Que le chauffeur regagnât la voiture au lieu de livrer combat.

Coplan bondit vers Liebrecht, ramassa le parabellum et, plié en deux pour offrir moins de surface, ouvrit la porte plus largement d'un coup de talon.

Personne. Le chauffeur s'était volatilisé.

Alors, les yeux plissés par l'éclat lumineux du lustre, Françis chercha la sortie du chalet. Pour retrouver le hall, il dut revenir dans le bureau où Stein l'avait interrogé.

Sans s'arrêter, il arracha les fils du téléphone et se rua droit devant lui, vers l'extérieur.

Il aperçut la voiture. Un réflexe providentiel le plaqua contre le rebord intérieur du chambranle avant que n'éclatât le coup de feu.

Le chauffeur s'était posté derrière la voiture, se doutant que le fugitif finirait par aboutir là. En vidant son chargeur, Coplan aurait plus que probablement démoli le dernier de ses geôliers, mais il risquait de mettre hors d'usage le seul véhicule capable de l'emmener à toute vitesse à Sarrebruck.

Rien à faire, il était bloqué. Si rapide qu'il fût, il n'éviterait pas les balles s'il se profilait un dixième de seconde sur le seuil. En outre, il y avait encore la fermeture électrique de la barrière.

Rebroussant chemin, il regagna l'intérieur du chalet. Selon toute vraisemblance, la commande à distance de la barricade devait se trouver dans le bureau de Stein.

CHAPITRE XIII

Coplan dirigea d'abord ses investigations vers l'endroit où Stein était assis pendant leur conversation.

Le long des montants du bureau, il repéra deux fils aboutissant à deux boutons distincts fixés sur le rebord de la tablette. L'un d'eux contrôlait sûrement le mécanisme de verrouillage de la barricade, mais l'autre ? Lequel était le bon ?

Francis réfléchit. S'il arrachait les fils, peut-être bloquait-il définitivement le système. S'il pressait les deux boutons, il allait peut-être déclencher un signal d'alarme... ou faire exploser la baraque.

Dans l'incertitude, il opta de nouveau pour le quitte ou double. Ses doigts pressèrent simultanément les deux contacts.

Une minuscule ampoule rouge s'alluma, sans plus.

Il interpréta cette indication comme le signe que la barricade était ouverte et, deux secondes plus tard, ayant attendu que tous les relais aient fonctionné, il arracha sauvagement les connexions. L'un des boutons devait commander l'ouverture, l'autre la fermeture.

Un léger frottement, du côté du couloir, le fit se baisser derrière le bureau. La porte tourna lentement et Lotte Kassel, hagarde, une main crispée sur son flanc, fit son apparition. Elle chancelait et son regard cherchait le téléphone.

Coplan surgit en pleine lumière. Lotte ouvrit une bouche démesurée, ses paupières démasquèrent des yeux exorbités. Une détonation fantastique secoua l'air, et, frappé d'une balle au milieu du front, l'Allemande s'écroula sur le tapis.

Francis souffla sur la gueule du canon de son parabellum se demandant où était le compteur général d'électricité. Le chauffeur posté dehors n'allait pas bouger ; il croirait que ce coup de feu n'était qu'une feinte destinée à l'attirer à l'intérieur et continuerait d'attendre.

Coplan commença par éteindre le bureau, après avoir localisé une autre issue que toutes celles par où il était passé auparavant. La pièce voisine, une chambre à coucher, était dotée d'une fenêtre.

Glissant son revolver dans sa poche intérieure, Coplan fit jouer l'espagnolette, tira vers lui les deux battants d'un geste brusque pour éviter tout grincement. L'air froid se plaqua sur son visage enfiévré. Il se hissa sur le rebord, fit passer ses jambes de l'autre côté et, en souplesse, se laissa tomber sur le sable humide.

Le chauffeur devait s'imaginer que la barricade était fermée. Et sans doute était-ce pour cela qu'il n'avait même pas tenté de filer avec la voiture. Et comme il n'osait pas davantage pénétrer dans le chalet, il était bien obligé de guetter la venue de son adversaire.

Coplan longea silencieusement le côté gauche de la construction. Le dos collé contre les planches vernissées, coudes au corps et pistolet en position dé tir, il progressa avec prudence. Arrivé à un mètre du coin, il s'immobilisa.

Il faisait plus noir que dans un four. Plus aucune lueur n'émanait de l'intérieur du pavillon. L'emplacement de la voiture était heureusement facile à localiser puisque le véhicule stationnait devant l'entrée principale.

S'allongeant à plat-ventre dans le sable, Francis rampa doucement jusqu'à la façade. A cinq mètres de lui, l'auto, placée en oblique, formait un bloc à peine plus noir que le reste.

Le poignet appuyé sur son bras gauche, Coplan visa sous le pont arrière, à ras du sol. Il tira trois fois coup sur coup, balayant l'espace situé entre les deux roues gauches. Trois flammes crevèrent la nuit comme des flashes tandis qu'un véritable tonnerre déferlait sur la forêt.

A peine sa rafale lâchée, Francis, prévoyant une riposte fulgurante, roula plusieurs fois sur lui-même pour s'éloigner du. chalet.

Mais rien ne se produisit. Seul le bruit de la brise jouant dans les pins succéda aux abois fracassants du parabellum.

Tassé sur lui-même, élastique comme un chat, Coplan décrivit alors un arc de cercle dont la voiture formait le centre. Il fut subitement ébloui par un dard de feu ; une balle siffla à vingt centimètres de sa tête. La réponse de son pistolet coïncida presque avec la détonation et le projectile frappa le chauffeur en pleine poitrine. Coplan entendit tomber une arme sur les cailloux.

Alors, il bondit, agrippa le cadavre par le collet et le traîna à toute allure vers le chalet, jusque dans le hall. Le front couvert de sueur, il sortit son briquet, l'alluma et commença par flanquer le feu à un journal qu'il brandit ensuite comme une torche et qu'il promena sous les rideaux.

En un rien de temps, le feu se propagea, lécha le toit de chaume et, dans un crépitement sinistre accompagné de lueurs rouges, la baraque tout entière se mit à flamber.

Coplan sauta dans la voiture, vit la clé de contact fichée dans son alvéole, donna un quart de tour et fit démarrer le moteur. Il l'emballa carrément pour le faire chauffer plus vite, alluma les phares et embraya. Le véhicule partit comme un bolide et exécuta un virage brutal pour regagner le chemin d'accès. Écrasant l'accélérateur, Coplan atteignit la barrière : elle était large ouverte. Il fonça.

De longues minutes s'écouleraient avant que l'incendie n'ait alerté la localité voisine, Neunkirchen. Comme Francis était certain que cette agglomération n'avait pas été traversée avant l'arrivée au

quartier général de Stein, il en déduisait que le chalet se trouvait au sud. Donc, pour Sarrebruck, il fallait tourner à gauche après avoir rejoint la route principale.

Celle-ci croisa soudain le chemin qu'il suivait et il n'eut que le temps de freiner. Il déboucha sur l'asphalte, vira si sec qu'il crut que son arrière allait percuter les arbres, mais un coup d'accélérateur le propulsa sur la ligne droite.

Le cerveau en tumulte, Coplan, néanmoins, envisagea la suite, avec une froide lucidité.

Le fait d'avoir anéanti le centre nerveux de la cellule 2417 en Sarre l'emplissait d'exultation, plus encore que d'avoir échappé au sort infernal que lui réservait Lotte Kassel. Mais une crainte aiguë contrebalançait cette effervescence momentanée : arriverait-il encore à temps au Q.G. pour sauver ses coéquipiers de la menace qui pesait sur eux ? Loin d'y être en sûreté, ils étaient au contraire exposés à un danger terrible tant qu'ils n'auraient pas vidé les lieux.

Il roula à tombeau ouvert. Plusieurs plaques indicatrices furent successivement éclaboussées par ses phares : Friedrichstahl, Sulzbach, Dudeiler, Jägersfreude...

Il pensa à Valentré, encastré dans la baignoire. Il était bien vengé, le pauvre vieux !...

Aux abords de Sarrebruck, Coplan songea enfin à s'inquiéter de l'heure et fut tout surpris de constater qu'il était à peine six heures moins le quart. Il avait encore une chance, dans ce cas.

Cependant, alors que la voiture ralentissait pour aborder les premières rues de la ville, Francis résista à l'impulsion qui le poussait à faire une entrée en trombe au garage. D'une part, la stupéfaction que provoquerait son retour pouvait déclencher un feu d'artifice. Par ailleurs, il risquait de se jeter tête baissée dans la gueule du loup alors qu'il était à deux doigts de la victoire.

Au lieu de rallier d'emblée le quartier général, il enfila la Uhlandstrasse et stoppa devant l'immeuble où habitait Véra.

Dans l'état où il se trouvait, couvert de boue, les cheveux en broussaille et le visage mangé par une barbe de deux jours, il ne pouvait entrer nulle part ailleurs pour donner un coup de téléphone.

Choisissant un moment où personne ne passait, il sortit de la voiture et s'engouffra dans la maison. En montant dans l'ascenseur, il eut une grimace de dérision à l'idée qu'à tous les endroits où il passait il pouvait évoquer des morts ou des blessés. A peine treize heures plus tôt, Kurt et Herman s'étaient trouvés dans cette même cage d'ascenseur, la gueule en sang.

Il entra dans l'appartement désert, jeta un coup d'œil apitoyé sur un bouquet de fleurs en train de se faner et, la porte à peine refermée, se laissa tomber sur le divan, attrapa le téléphone.

Son cœur battit plus vite quand il entendit résonner la sonnerie à l'autre bout du fil. Allait-on décrocher ou pas ?

Un claquement retentit dans l'écouteur, puis une voix féminine questionna :

- 031-26812. Vous désirez ?

Un formidable soupir échappa des lèvres de Francis. Il avait reconnu la voix de Véra.

- C'est toi, Véra ? demanda-t-il pour en être absolument sûr.

- Ah ! Francis... Mais oui, c'est moi... Où es-tu ?

Il fut pris au dépourvu. S'il avait appelé, ce n'était pas pour dire quelque chose, mais simplement pour se rendre compte... Se ressaisissant, il dit d'un ton bref :

- Passe-moi Hollich.

Véra, d'abord offusquée par sa sécheresse, ne répondit qu'avec retard :

- Une seconde, je vais le chercher.

Coplan se rongea les ongles en attendant. Pour empêcher à distance que l'affaire n'éclate avant son arrivée, il ne voyait qu'un moyen...

- J'écoute, annonça Hollich, intrigué.

- Tout le monde est là ? s'enquit Francis. Wahn est toujours dans sa cellule ? Il avait parlé d'une voix assourdie, anxieuse.

- Mais... oui, affirma son interlocuteur. Nous n'avons plus bougé depuis votre dernier coup de fil. Vous avez finalement contacté Valentré ?

- Les choses ont évolué depuis. Écoutez-moi bien, Hollich, c'est très important : je vous parle actuellement sous la contrainte...

- Quoi ?

- Oui, ne m'interrompez pas. En d'autres termes, je suis prisonnier, et j'ai accepté un marché : je me suis engagé à livrer certains renseignements en échange de votre vie à tous, mais à la condition de pouvoir vous communiquer moi-même mes instructions. Ce soir, à vingt-trois heures, vous quitterez tous le Q.G. avec la Peugeot et vous rentrerez en France. Juste avant de traverser la frontière, vous relâcherez Wahn qui devra se rendre en droite ligne à Jägersfreude, au domicile de Lotte Kassel. Son arrivée prouvera que vous êtes tous hors de danger. Compris ?

- Vous... Êtes-vous sûr que... bredouilla Hollich, abasourdi.

- Ne discutez pas, trancha Coplan. Faites ce que je vous ai dit, et répétez séance tenante cette conversation à vos deux collègues. Une négligence de votre part vous coûterait la vie, et la mienne par surcroît. Adieu.

Il raccrocha. Un sourire se dessina sur son visage raviné par la fatigue. Maintenant, il avait le temps de prendre une douche, de boire un litre de café et même de dîner s'il en avait l'envie. Par ce coup de téléphone, il venait de congeler la situation.

Cette brève escale dans l'appartement de Véra lui apporta une soudaine détente. Avant de passer sous la douche, il se remplit un verre de whisky, alluma une cigarette et, extirpant parabellum, le contempla avec sympathie., outil-là lui avait rendu service, et ce n'était pas fini.

Il débarrassa tant bien que mal ses vêtements des traces de sable mouillé qui y adhéraient encore, mais cette besogne ne parvint pas à accaparer ses pensées.

En six heures, les rôles avaient été renversés. Sauf le chef véritable, plus aucun membre de la cellule 2417 ne connaissait l'identité ni les attributions des agents français. Demain, ceux-ci pourraient reprendre leur place dans la population sarroise et agir comme par le passé... Il suffirait de renouveler le système de transmission, d'adopter un autre code. Et, avant que les autres aient pu remettre en place une organisation à peu près convenable, beaucoup d'eau coulerait sous les ponts de la Sarre.

Vers sept heures et demie ravigoté, le teint plus clair, il se rhabilla, inséra son lourd pistolet dans sa poche intérieure. Cette arme bosselait vilainement son complet, mais comme il n'allait pas au Bal de l'Élégance, il s'en fichait éperdument.

Dehors, une pluie fine, perçante, vernissait les pavés et auréolait les lampes publiques d'une poussière perpétuellement tombante.

La circulation était presque nulle, Coplan monta dans la voiture « empruntée » et s'y installa avec autant de naturel que si elle lui avait appartenu de toute éternité. Encore une dont il faudrait camoufler les plaques... Et la Mercedes qu'il faudrait récupérer à Jägersfreude....

Il roula sans hâte jusqu'au garage, stoppa en plein milieu, coupa le contact. Fred, le jeune mécanicien, sortit du cagibi et vint au-devant de lui non sans regarder la voiture de travers.

- J' la connaissais pas, celle-là, fit-il en ramenant les yeux sur Coplan. Une nouvelle occase ?

- Je l'ai eue pour deux fois rien, affirma Francis.

- Vous devriez vous raser, remarqua Fred. Quand on collectionne les bagnoles, faut que tout soit en rapport.

- Et quand on travaille pour la France, lui souffla Francis dans le tuyau de l'oreille, faut savoir fermer sa gueule.

Après quoi, il se dirigea d'un pas allègre vers le monte-charge, suivi par le mécano hilare.

Lorsque la plate-forme descendit dans les profondeurs, Coplan adressa un petit signe de la main à Fred en guise de bonsoir. Avant même d'avoir touché le sol, il sauta par terre et marcha vers la porte de fer.

Il avait son parabellum dans la main quand il ouvrit celle du bureau. Véra le vit la première.

- Francis ! cria-t-elle, bouleversée.

Hollich et Wendel sursautèrent; d'un geste instinctif, ils portèrent la main à la poche. Quand ils reconnurent Coplan, leurs traits se modifièrent, leur main retomba.

- Bonsoir ! articula Francis sur un ton faussement enjoué. Dominez votre émotion, l'enfant prodigue rentre au bercail.

Il restait debout, le dos appuyé contre le battant. Ses yeux sautaient de l'un à l'autre, attentifs au moindre geste suspect.

Un silence de plomb avait succédé à ses paroles. Tous le regardaient avec une stupéfaction sans bornes, aussi pétrifiés par son attitude que médusés par sa soudaine apparition.

- J'ai deux mots à dire à l'un d'entre vous avant qu'il rejoigne ses collègues au royaume des ombres, prononça Coplan avec un rictus mauvais. Le salaud qui était parmi nous a fait du beau travail, mais maintenant c'est fini.

Véra, les yeux rougis, était devenue pâle comme une morte. Wendel semblait changé en statue et Hollich, un peu égaré, triturait machinalement un morceau de buvard. Quant à Francis, un dernier doute se levait en lui maintenant qu'il tenait le coupable à sa merci; car si son raisonnement était sans fissure, il n'avait pas la moindre preuve concrète. Au moment d'exécuter le chef de la cellule 2417, cette considération suffisait pour faire naître en lui des scrupules.

- Véra ! Va chercher Wahn dans sa cellule.

Il lança sur les genoux de la jeune femme le pistolet qu'il avait arraché à Max avant de prendre le parabellum de l'homme à l'imperméable. Il y restait au moins une balle, c'était suffisant.

L'interpellée fixa le revolver comme si ç'avait été un cobra.

- Vas-y ! insista Francis, très sec.

Véra parvint à surmonter l'apathie qui paralysait tous ses membres. Elle saisit l'arme de façon assez maladroite mais se leva et sortit du bureau d'un pas mécanique.

Le canon du parabellum était braqué dans le vide, entre Wendel et Hollich. Ces derniers paraissaient incapables de mouvoir les lèvres.

Quinze secondes plus tard, Wahn, en bras de chemise, la figure barrée de bandes de sparadrap, fit son entrée dans la pièce. Ses deux mains étaient jointes derrière sa nuque et, derrière lui, Véra le tenait en joue.

- Reviens par ici, toi, commanda Coplan à la jeune femme

Lorsqu'elle fut à côté de lui, il s'adressa au prisonnier :

- C'est vous qui aviez envoyé Kurt et Herman chez notre amie ?

D'instinct, l'Allemand comprit que quelque chose d'extraordinaire se passait dans ce bureau, mais il fut incapable de deviner quoi. Ahuri, il persistait à regarder Coplan sans répondre.

- Un bon conseil, Wahn, grinça Francis, videz votre sac une fois pour toutes. Vous n'avez plus rien à ménager : Carl Stein et votre amie Lotte sont morts. Si vous connaissez l'existence du chalet de Neunkirchen, je vous signale qu'il n'en reste plus que des cendres. Ceux qui s'en tirent le mieux pour l'instant sont précisément les deux types dont je vous parle : ils sont à l'hôpital. Alors, épargnez-vous une dernière séance de rigolade et répondez : est-ce vous ?

Les phrases de Coplan avaient résonné dans le crâne de l'Allemand comme autant de coups de massue. Ainsi, le Français avait identifié Stein. Il connaissait le chalet. Et il en avait réchappé.

Wahn baissa lentement la tête.

- Oui, avoua-t-il. C'est moi.

- Bravo. Et comment connaissiez-vous l'adresse de notre collègue ?

Le prisonnier releva le menton. Ses sourcils blonds se froncèrent car cette question le forçait à rassembler ses souvenirs.

- Si je me souviens bien, énonça-t-il d'une voix incertaine, c'est Kurt lui-même qui me l'a donnée.

- Quand ? aboya Coplan, les nerfs à vif et l'index frémissant sur la gâchette.

- Attendez, fit Wahn en se passant la main sur le front. Sur un appel téléphonique parvenu dans la soirée du mardi 20, j'avais ordonné à Kurt et Herman d'attendre à l'entrée de Sarrebruck une Peugeot qui devait arriver vers minuit et demi par la route de Jägersfreude.

- La voix que vous avez entendue, était-ce une voix féminine ou masculine?

- Masculine.

- Donc ce n'était pas Lotte?

- Non.

- Ni Stein?

- Non.

Coplan tira. La boîte crânienne déchiquetée, Wendel s'écroula de sa chaise.

CHAPITRE XIV

Hollich, Wahn et Véra étaient hypnotisés par le spectacle de cette tête fracassée dont le sang s'étendait en nappe.

- J'aurais dû le tuer ailleurs, marmonna Coplan, les yeux fixés sur le tapis souillé.

Véra porta les deux mains à sa bouche pour contenir le cri d'écœurement qui lui montait aux lèvres. Mais le plus sidéré de tous était Wahn... Il avait cru, un centième de seconde, que la balle lui était destinée et il ne parvenait pas à concevoir pourquoi Wendel avait été abattu.

Après un moment, Coplan dit à mi-voix :

- On le balancera dans la chaudière du chauffage central... Vous, Wahn, retournez dans votre cellule.

Son pistolet pendu à bout de bras, Francis emboîta le pas à l'Allemand pour le reconduire dans son réduit. Avec une docilité empreinte de fatalisme, le prisonnier se laissa enfermer sans poser de question.

Francis revint dans le bureau.

- Hollich, donnez-moi un coup de main pour évacuer ce cadavre.

Ensemble, ils soulevèrent le corps inerte et le transportèrent dans le couloir.

- Fourrons-le d'abord dans la salle de bains, dit Coplan. On s'en occupera après minuit.

Ensuite, les deux hommes se lavèrent les mains puis regagnèrent le bureau. Entre-temps, Véra avait roulé la carpette sur laquelle s'étalait la tache de sang. Elle tremblait comme une feuille.

Sans mot dire, Coplan versa du cognac dans trois verres qu'il remplit à ras bord. Il en tendit deux à ses collègues et vida le sien d'une lampée.

- C'est fini, résuma-t-il comme s'il se parlait à lui-même. Demain, vous recommencerez comme si de rien n'était. Moi, je retourne à Paris avec Wahn.

L'alcool amena du rose sur les joues décolorées de Véra.. Elle reprenait peu à peu possession d'elle-même.

- Wendel, soupira-t-elle. C'était donc un traître.

Coplan haussa imperceptiblement les épaules.

- Un traître ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Il servait une cause qui n'était pas la nôtre, c'est tout. Sa dépouille mérite un coup de chapeau. C'était un adversaire d'une rare intelligence, et qui a mené sa barque avec un sang-froid exceptionnel. Vous rendez-vous compte à quel point sa situation était périlleuse quand il s'est trouvé en voiture avec Wahn. Car Wahn ne savait pas que Wendel était son chef !

- Mais, objecta Hollich, il n'avait qu'à le lui révéler !...

Les mains dans les poches, Coplan secoua la tête

- Un autre l'aurait fait, mais pas lui. Primo, parce que sa règle absolue était de dissimuler sa propre identité à tous ceux qui étaient sous ses ordres. Secundo, parce qu'il tablait sur ma protection ! En jouant son personnage jusqu'à l'extrême, il savait bien qu'il finirait par être amené à notre quartier général ; tel était son objectif suprême avant de nous supprimer tous, du premier jusqu'au dernier.

Ni Hollich ni Véra ne parvenaient à reconstituer tous les fils du raisonnement de Coplan. Ils ignoraient encore trop de choses pour discerner le schéma général de l'affaire.

- Comment avez-vous découvert que Wendel était notre adversaire numéro un ? demanda Hollich en scrutant les yeux de son interlocuteur. Francis alla s'asseoir sur l'accoudoir d'un fauteuil, se servit un deuxième cognac.

- Je n'ai eu la révélation du double jeu de Wendel que cet après-midi, avoua Coplan. Avant, j'étais parti sur une fausse piste, je croyais que c'était Quersin qui avait divulgué la phrase clé. Les autres avaient pu le supprimer pour trois raisons : ou bien parce qu'il les avait roulés en livrant une phrase clé destinée à être remplacée à bref délai les contacts successifs de Véra pouvaient le leur faire croire... et, en dépêchant Dienholz, ils espéraient apprendre la nouvelle. Ou bien, parce qu'ils voulaient nous empêcher de découvrir comment la fuite s'était produite... Ou, enfin, parce que Quersin, parfaitement loyal, avait mis le doigt sur un renseignement de premier ordre.

Cette troisième hypothèse était la bonne, mais je ne l'ai su qu'aujourd'hui.

- Mais que s'est-il passé depuis ce matin ? insista Hollich. Vous avez donc finalement rattrapé Valentré ?

- Oui, chez Lotte Kassel. Il avait été poignardé à mort, le malheureux.

Les deux auditeurs de Coplan écarquillèrent les yeux. Ils ne songèrent même pas à demander des détails. Francis enchaîna :

- Reprenons les choses dans l'ordre ! Valentré me téléphone pour me dire qu'il m'attend à Jägersfreude. Or, c'est Wendel qui prend la communication puisque je suis chez Hollich. Ayant assisté à l'interrogatoire de Wahn, il sait ce que cela signifie : Valentré a repéré Carl Stein à la grand-poste, l'a filé jusqu'à Jägersfreude et l'a vu entrer chez Lotte Kassel. Wendel raccroche, rappelle aussitôt Lotte, prévient Stein que Valentré est à leurs trousses et que j'arrive sur les lieux. Il donne le signalement de la Mercedes, signale qu'elle est dotée d'une plaque TTX. Dans un patelin comme Jägersfreude, la voiture se remarque deux minutes après son arrivée... Je débarque ; au bistrot, plus de Valentré. J'en déduis qu'il est reparti en chasse et je vais me promener du côté de chez Lotte. Valentré n'étant pas dans la rue, deux suppositions me viennent à l'esprit : ou bien il est à nouveau sur la piste de Stein, ou bien il a pris un risque et s'est décidé à coincer le bonhomme. Je monte donc chez Lotte : personne. Je perquisitionne et c'est ainsi que je trouve le corps : Valentré est dans la baignoire, un poignard enfoncé jusqu'à la garde entre les omoplates. Comment l'ont-ils fait tomber dans un piège, je n'en sais rien, mais, quelques minutes plus tard, j'ai moi-même un échantillon de leur savoir-faire. En mon absence, la Mercedes a été sabotée. Deux types possédant mon signalement surveillent tous mes gestes, suivent tous mes mouvements. Impossible, dans un bled comme celui-là, de les semer. Voulant vous prévenir que la situation est critique, j'entre au bistrot pour téléphoner. Ils ne m'en laissent pas l'occasion, m'envoient dans les songes par une grenade anesthésique et m'emmènent à leur quartier général, où Stein et Lotte Kassel m'attendent en se pourléchant les babines.

Coplan but une gorgée, redéposa son verre.

- Le voile s'est déchiré après quelques minutes d'entretien, continua-t-il. Stein m'appelle par mon nom... Or, qui peut le connaître chez nos adversaires ? Absolument personne : ni Dienholz, mort trop vite; ni le duo Kurt-Herman, qui n'a jamais communiqué en direct avec Stein puisque Wahn constitue l'échelon intermédiaire. Reste Wahn, mais il est ici, enfermé à double tour. Conclusion : c'est l'un de nous qui a cité quelques minutes plus tôt mon nom à Stein. Qui ? Pas Véra, elle dort comme une souche. Hollich ? Il n'était pas là quand Valentré a téléphoné et il ignore même que Wahn est ici; il ne peut donc pas deviner que je suis sur la piste de Stein. Reste Wendel.

Un silence oppressant suivit les paroles de Francis. Les coudes sur les genoux, Hollich fixait intensément Coplan. Celui-ci reprit encore :

- Au début, j'ai eu du mal à y croire. Que le chef de la cellule 2417 fût affilié depuis des années à notre propre réseau, c'était un peu fort de café, vous en conviendrez. Il est vrai que Canaris, pendant la guerre, refilait des tuyaux aux Alliés ! Enfin, il n'y avait pas à douter : en toute logique, Wendel était bien le seul à avoir pu manigancer ma capture. L'idée qu'il était installé dans notre propre Q.G. m'a rendu enragé.

Inattendu, un sourire naquit sur ses lèvres.

- Ce qui nous a sauvés, poursuivit-il en allumant une cigarette, c'est l'estime que Wendel nourrissait secrètement pour moi. Au lieu de me faire abattre séance tenante, il a interdit qu'on m'exécute... Son intention était claire : fidèle à une tactique éprouvée, il comptait me proposer un marché et exploiter mes talents dans l'intérêt de son service... Au moment où Carl Stein, Lotte et un garde du corps venaient me persuader d'accepter cette offre, j'ai foncé dans le tas. Les choses ont bien tourné : tous les occupants de la baraque sont restés sur le carreau et j'ai pu revenir à Sarrebruck... En réalité, je n'en menais pas large. D'une seconde à l'autre, Wendel pouvait vous supprimer, délivrer Wahn et s'en aller tranquillement. De mon côté, il avait tous ses apaisements : j'étais bel et bien coffré dans son repaire. Valentré étant mort, et vous deux éliminés, nous étions battus à plate couture et personne n'aurait jamais pu savoir ce qui

s'était passé. Mais c'était sous-estimer les ressources de Wendel et je m'en suis avisé à temps. Malin comme il l'était, il pouvait continuer le jeu... Mêlé à un réseau reconstitué, il l'aurait torpillé comme le premier. C'est pour favoriser cette tendance que j'ai téléphoné vers sept heures : en lui laissant croire que j'avais accepté le marché et en vous ordonnant de partir cette nuit après avoir délivré Wahn, je brandissais devant lui une tentation à laquelle aucun maître espion ne résiste : pénétrer impunément au cœur de l'organisation ennemie. Ma ruse vous sauvait momentanément.

- Eh bien, m... ! lâcha Hollich, oubliant toute distinction. Moi qui croyais que vous faisiez comme les rats, que vous vous sauviez avant le naufrage !...

- J'espérais bien que vous le croiriez ! s'écria Coplan. Mais après le coup de fil, mon excitation un peu tombée, j'ai examiné le cas de Wendel avec plus de soin. A tout prendre, la preuve que j'avais contre lui était fragile, et peut-être un autre indice m'avait-il échappé ? D'où la nécessité d'obtenir une preuve supplémentaire, irréfutable celle-là, avant d'envoyer Wendel dans l'autre monde. Wahn me l'a fournie devant vous. Le mardi vingt, avant le rendez-vous entre Véra et Wendel, avant donc que Lotte ait pu faire son rapport à Wahn, ce dernier reçoit comme instruction de faire suivre la Peugeot à sa rentrée à Sarrebruck. De qui ? De Stein ou de Wendel. Stein écarté, il n'y avait plus que le second... et j'ai tiré.

Deux jours plus tard, dans un Paris que le verglas transformait en patinoire, Coplan reprenait contact avec le Service.

Il se réjouissait de revoir le Vieux.

Il entra dans le sanctuaire en habitué. Aussi inamovible que la Pyramide de Chéops, le Vieux occupait sa place derrière le bureau. Il se tamponnait le nez avec son mouchoir et ses premiers mots furent :

- Ne m'approchez pas, je suis bourré de microbes ! Un rhume sensationnel.

- Bonjour quand même, dit Francis. J'ai risqué cent fois de me casser la figure ce matin pour venir vous saluer.

- Vous êtes gentil. Vous n'avez pas la grippe ?

- Pas que je sache... Vous voulez me céder la vôtre ?

- Non, mais vous auriez pu essayer le Néostyl. Un médicament tout nouveau... Formidable !... J'en suis au troisième flacon et mes microbes prolifèrent deux fois plus vite qu'avant. Ça les stimule.

- Prenez du tilleul, conseilla Francis. Avec une bouillotte et trois whiskies en plus, vous serez sauvé.

Le Vieux arbora un air dubitatif, fourra son mouchoir dans sa poche et s'informa distraitement :

- Quoi de neuf à Sarrebruck ? Vous progressez ?

- Tellement vite que j'en perds le souffle... Il nous reste exactement deux agents là-bas.

Les traits du Vieux se figèrent. Ses lèvres minces s'entrouvrirent.

- Qui ?

Hollich et Claudine Dupuis.

- Les autres ?

Coplan eut un mouvement d'épaules qui rendait toute phrase superflue. Son chef abaissa le regard sur ses papiers, en déplaça quelques-uns sans la moindre raison et, après un silence, prononça :

- Racontez...

Pendant près d'une demi-heure, Francis exposa les péripéties de sa mission, montrant l'enchaînement des faits et justifiant au fur et à mesure ses propres agissements. Lorsqu'il fut arrivé au bout de son récit et qu'il relata l'exécution de Wendel, le Vieux, redressa brusquement le buste. Avec une attention soutenue, il écouta les conclusions de son subordonné.

- Par plusieurs aspects, ce cas semble à peu près unique, disait Coplan avec une parfaite objectivité. Pendant des années, Wendel a su conserver un incognito très strict à l'égard de deux services de renseignements. Il travaillait pour l'un et dirigeait l'autre. Il avait poussé l'habileté jusqu'à ses limites, au point de se faire surveiller par son propre réseau et à en être presque victime. Mais on ne peut s'empêcher de frémir en songeant jusqu'où il aurait pu aller... Qui

sait s'il n'aurait pas réussi à se faire embaucher dans nos bureaux !...

Le Vieux approuva, le front lourd de préoccupations.

- Un individu redoutable, reconnut-il. Les informations qu'il nous a communiquées étaient toujours exactes et, si paradoxal que cela paraisse, je regrette cet homme. Mes recoupements n'ont jamais permis de le prendre en défaut. Seulement, et la suite l'a prouvé, en nous transmettant des renseignements justes mais sélectionnés, il nous donnait une vision d'ensemble beaucoup trop optimiste de la situation politique dans la Sarre. D'où le résultat que vous savez.

Coplan hésita une seconde avant de sortir ce qu'il avait sur le cœur. Mais cela démangeait trop, depuis son départ de Sarrebruck, pour qu'il ne finisse par mettre les pieds dans le plat.

- Vous savez qui je tiens pour le véritable responsable de toute cette affaire ?

- Non, dit le Vieux, surpris.

- Vous.

Il y eut un silence pénible.

- Oui, reprit Coplan, très ferme. Vous avez considéré la Sarre comme un théâtre d'opérations secondaires. Pour vous, il n'y avait que Hollich, le reste c'était du menu fretin. La preuve, c'est que vous y avez envoyé Véra... Elle n'était pas suffisamment formée pour travailler dans ce climat, et vous le saviez fort bien. Qui a enrôlé Quersin ? Qui a enrôlé Wendel ?

Le Vieux, la tête penchée sur sa poitrine, jouait avec un stylo. Il leva sur Coplan sou regard gris, un peu triste.

- Vous n'avez pas tout à fait tort, reconnut-il avec franchise. Si je vous affirmais le contraire, vous auriez beau jeu de démolir mes arguments puisque je n'ai jamais mêlé Hollich au fonctionnement du réseau, obéissant en cela à une obscure méfiance pour cette organisation d'après guerre, hâtivement constituée et, à l'époque, sans but précis.

Il exhala un soupir, se frotta le bout du nez avec le dos de sa main et expliqua

- L'erreur a été commise il y a bien longtemps. N'oubliez pas qu'au lendemain de la guerre, tout le monde croyait que nous allions

annexer la Sarre purement et simplement. Les Allemands, vaincus, y étaient résignés; les Sarrois ne demandaient qu'à se jeter dans les bras du vainqueur. Nous recevions par centaines des offres de collaboration, émanant soit de types soucieux de se dédouaner, soit de gens qui jouaient à fond la carte française. Et je ne serais pas étonné d'apprendre que Wendel, à l'époque, était de ceux-là. Le redressement économique ultra-rapide de l'Allemagne a dû modifier son point de vue... d'autant plus vite qu'il était du métier.

Le Vieux se gratta la tête, hésitai puis :

- Autant tout vous dire... Wendel ne m'a jamais caché qu'il avait appartenu à l'espionnage nazi. Mais comme il n'y avait rien contre lui dans les dossiers établis par les commissions d'enquête, cet aveu m'a plutôt incité à le prendre chez nous. Pourquoi aurais-je fait la fine bouche, quand on sait que les Anglais, les Russes et les Américains ont engagé les ténors de l'espionnage allemand alors que les cadavres des soldats alliés tombés sur le Rhin n'étaient pas encore froids.

Coplan ne regrettait pas d'avoir dit ce qu'il pensait, mais il ne désirait pas non plus s'attarder sur ce point trop épineux. La mémoire de Quersin et de Valentré exigeait qu'il parlât. Il avait exprimé leur reproche muet... Maintenant, il avait le droit de penser à l'avenir.

- Wendel était une sorte de bombe à retardement léguée par la guerre, estima-t-il à mi-voix. Elle est enfin désamorcée. Mais je crois que ce territoire nous ménage encore d'autres surprises. Ne pensez-vous pas que nous devrions nous intéresser à ces forges de Neunkirchen ?

Subitement plus alerte, le Vieux referma d'un coup le dossier ouvert devant lui.

- C'est bien mon avis, mon cher Coplan. Maintenant que le contentieux est réglé entre la France et l'Allemagne, les voies d'une coopération politico-militaire sont ouvertes. Les armes qui se forgent de part et d'autre de la frontière sont appelées à défendre l'Europe. Elles vont donc, un jour ou l'autre, éveiller la curiosité d'un adversaire éventuel. Voilà pourquoi nous devons être présents...

Avec un sourire équivoque, il ajouta :

- Il nous faudrait quelqu'un de qualifié, connaissant la région à fond, et très au courant des arrière-plans. Vous voyez ce que je veux dire ?

Coplan adopta une posture nonchalante et rajusta son nœud de cravate.

- Non, dit-il, je ne vois vraiment pas.

FIN